

67^e année, No 23

Montréal, 15 octobre 1955

PER
5-400
CON

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents

Lisez notre
NOUVEAU FEUILLETON
en page 18
UN MARIAGE SANS IMPORTANCE
par ALIX ANDRE



LA MODE
DE 1900

Eve Gordon

Equipez-vous MAINTENANT pour pouvoir "démarrer en hiver"

LE CHANGEMENT D'AUTOMNE est
une bonne occasion pour faire poser des

BOUGIES

CHAMPION

À 5 CANNELURES

Même au plus fort de l'hiver . . . vous démarrerez, et démarrerez vite, avec des bougies Champion à 5 cannelures, dignes de confiance!

L'isolant à 5 cannelures, exclusif aux Champion, offre jusqu'à 40% plus de résistance aux "courts-circuits"—cause première des démarrages lents, surtout quand les bougies sont mouillées. C'est une mesure de protection que les isolants lisses ordinaires ne peuvent offrir . . . et cette protection peut faire toute la différence par un matin froid et neigeux.

Ne vous souciez plus de vos démarrages en hiver, quelle que soit la température. Le Changement d'Automne est une BONNE occasion pour faire poser des Champion à 5 cannelures.

CHAMPION SPARK PLUG COMPANY OF CANADA, LIMITED
WINDSOR, ONTARIO



FABRIQUÉES
AU CANADA
DEPUIS 1919

Aux Quatre Coins du Québec

par CLAUDE DERY

L'Association des Hôteliers de la province, qui groupe près de 1,000 membres, emboîte le pas résolument en faveur du français dans le Québec et demande aux organismes de civisme et de commerce de mousser la publicité touristique en établissant un bilan de nos richesses touristiques afin de les exploiter au maximum.

Un groupe de sportifs de Roberval entend fonder un club nautique afin de faire du lac Saint-Jean un centre pour les épreuves nautiques provinciales et même nationales. Comme attrait touristique, le projet est fort intéressant aussi.

M. Donald Gordon, président du réseau du CNR, a remis à M. Joseph Tardif, originaire de Chicoutimi, et maintenant citoyen de Saint-Lambert, un laissez-passer sur tout le parcours du réseau ferroviaire en hommage à ses 50 ans de loyaux services à la compagnie.

Les industries de Saint-Hyacinthe, Acton-Vale, Saint-Pie de Bagot, Belloeil et Saint-Hilaire ont participé à une exposition industrielle tenue à Saint-Hyacinthe. L'expérience heureuse amènera peut-être les organisateurs à répéter le geste chaque année.

La Cie Val Richelieu Inc., a offert à la ville de Saint-Jean d'Iberville un vaste terrain de 50,000 pieds devant constituer la moitié d'un parc public à aménager. Par ailleurs on parle d'exproprier plusieurs maisons afin d'ériger le nouvel hôtel-de-ville. La Chambre de Commerce appuie hautement ce projet.

A Sherbrooke on dispose des ordures ménagères au moyen d'une nouvelle méthode pratique. Un béliet mécanique ouvre une tranchée dans laquelle les camions déchargent les ordures qui sont ensuite recouvertes de terre. Plus d'odeurs, plus de contamination et grand soulagement pour les voisins.

Le Conseil Municipal de Saint-Jérôme reconnaît le travail de ses fidèles serviteurs. Il a accordé un congé spécial de huit jours à M. Emile Martin, doyen des employés de l'Hôtel de Ville, qui a complété ses 40 années de loyaux services.

Grâce à la bienveillance de l'Aluminium Co., de Saguenay Power et de leurs filiales, un musée saguenéen a été aménagé à Jonquière à l'occasion de l'exposition industrielle et commerciale. Une foule d'objets utilisés par nos ancêtres étaient en montre.

N'allez pas croire que les Canadiens n'aiment pas la télévision. En 1954, ils ont acheté 623,856 appareils contre 366,498 en 1953. Depuis 1949, l'on a fabriqué et vendu au pays 1,500,000 appareils environ.

Les directeurs de la compagnie Télé-Rediffusion Victoria Inc. ont terminé la mise au point des antennes d'Arthabaska et les essais ont été concluants. On installe maintenant les câbles spéciaux qui doivent desservir les abonnés de ce district.

La compagnie Hill Packing, l'une des plus grandes distributrices de viande de cheval aux Etats-Unis, va construire à Saint-Hyacinthe, un abattoir de 25,000 pieds. La viande chevaline sert surtout à l'alimentation des animaux domestiques. 50 à 60 ouvriers y trouveront de l'emploi.

Le rapport financier soumis au Conseil Municipal de Coaticook indique un déficit de \$27,502.75 pour le dernier exercice financier. Les 41 pages du rapport mentionnent que les déficits accumulés depuis les 5 dernières années se chiffrent à \$60,000.

Un Canadien fait parler de lui à Paris. Il s'agit du Major Léopold Lamontagne, ancien directeur du Département de français du Collège Militaire Royal de Saint-Jean, qui a soutenu une thèse devant un jury de la Faculté des Lettres. Il a eu la mention « Très Honorable ».

Un groupe de citoyens de Saint-Jean d'Iberville vient de fonder une bibliothèque pour enfants. A cet effet un local situé au-dessus du garage Lasnier et Galipeau a été loué et réunit déjà 700 volumes. L'inauguration officielle eut lieu en septembre.

La mécanisation n'aide pas tellement l'homme. Selon les statistiques il appert que trois Canadiens sur cinq perdent du temps pour cause de maladie. Durant 1954, environ 58% de la population a dû s'absenter de son travail durant une certaine période par maladie.



Situation offerte...

PAUL NE S'EN DOUTE pas encore, mais il va obtenir la situation offerte. C'est lui qui sera choisi...

Chez un candidat, tout employeur recherche l'esprit d'initiative et la stabilité. L'un des signes infailibles de ces qualités est la possession d'un compte en banque personnel. A cela, l'employeur devine que le jeune homme a su administrer l'argent qu'il a pu gagner et qu'il a su écono-

miser, ce qui indique qu'il appliquera les mêmes principes sérieux dans l'exercice de son emploi et qu'il saura faire preuve de sens pratique.

Y a-t-il, dans votre famille, un enfant, un jeune homme ou une jeune fille qui soit prêt à ouvrir un compte de banque personnel? La Banque Royale l'invite cordialement à le faire dans l'une de ses nombreuses succursales.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA



VOUS POUVEZ DEVENIR AVIATRICE

Vous êtes une jeune femme? Vous vous cherchez une tâche intéressante, sortant de l'ordinaire? Un grand choix de tâches importantes peuvent être accomplies par des femmes dans l'Aviation Royale Canadienne.

Renseignez-vous aujourd'hui même sur ce que l'aviation vous offre. Le CARC vous formera à un travail pour lequel vous avez des aptitudes. Vous recevrez la même paye, vous serez au même rang et aurez les mêmes occasions d'avancement que les aviateurs.

A la satisfaction de servir son pays en occupant un poste important, s'ajoute l'agrément des voyages et de l'aventure!

Pour renseignements complets, allez causer avec l'officier d'orientation, au plus proche centre de recrutement du CARC—ou postez ce coupon aujourd'hui.

Centres de recrutement du CARC

678 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.
Tél. UN. 6-2449
Edifice du Capitot, 146, rue St-Jean, Québec, P.Q. Tél. 2-8527
239, rue Queen, Ottawa, Ont. Tél. 3-4039
159 est, rue Main, North Bay, Ont. Tél. 3336
144, rue Union, St-Jean, N.-B. Tél. 2-1443

Veillez m'envoyer, sans obligation de ma part, tous renseignements sur les conditions d'enrôlement et les emplois actuellement disponibles dans le CARC

Nom.....
(lettres moulées) (de famille) (de baptême)

Adresse.....

Ville..... Prov.....

Degré d'instruction (Année et Province).....

Âge.....

CAF55-22MFR

CORPS D'AVIATION ROYAL CANADIEN



LUCIENNE DELYLE ET AIME BARELLI (Monsieur et Madame)

ON A DIT beaucoup de mal sur les ménages de vedettes... qu'ils ne s'entendaient pas... qu'ils étaient jaloux l'un de l'autre..., etc. Il existe pourtant, parmi ces couples d'artistes, plusieurs vedettes dont l'union est une merveilleuse réussite conjugale. La chanson française compte, dans le rang de ses interprètes, des duos matrimoniaux chez qui l'harmonie n'existe pas seulement en musique. Citons Rose Mania et Henri Leca, Jacqueline François et Henri Decker, Line Renaud et Loulou Gasté, Raymond Girerd et Lisette Jambel. Cependant, la plus belle union reste celle formée d'une part par le chef d'orchestre et compositeur Aimé Barelli et de l'autre par la populaire chanteuse Lucienne Delyle. Formant équipe dans leur travail, les époux Barelli-Delyle ne sont pas de ces ménages tempêteux qui annoncent à grand fracas divorces sur remariages. Non, ils vivent leur vie très calmement, très gentiment et disent comme dans beaucoup de leurs chansons « Ça marche », « Notre amour va bien ». Lucienne Delyle chante les chansons que compose son mari. Quant à Aimé Barelli, il a son propre orchestre et accompagne sa femme. Ils sont unis dans la vie, et la chanson constitue pour eux un lien supplémentaire. Empruntons donc les différents chemins qu'ont suivis Lucienne et Aimé avant d'en arriver à ce tournant qui les fit s'engager sur une seule et même route... celle de l'amour et du succès.

C'est en 1939, au Music-Hall des jeunes, que débuta Lucienne Delyle. Evidemment, pour un début, le moment était mal choisi. Elle continua cependant patiemment, vaillamment, une carrière qui eût pu être éclatante en d'autres temps; elle passa dans les principaux music-halls de Paris. C'est alors qu'elle n'était qu'une illustre inconnue qu'elle rencontra Aimé Barelli. C'était au Paramount, et les futurs époux étaient du même spectacle. Tous deux travaillaient d'arrache-pied pour se faire un nom. Ils aimaient leur métier et comme tous ceux qui ont le feu sacré, leur désir était de réussir. Dans le mariage, ils oublièrent leurs déboires de débutants. A la Libération, Lucienne Delyle entreprend la grande envolée; l'Afrique du Nord l'accueille, puis la Belgique, puis le Moyen-Orient. Fait curieux, c'est au Brésil, où elle demeura trois ans au Copacabana de Rio, qu'elle connut le triomphe. Une fois de plus, le proverbe « nul n'est prophète en son pays » venait de s'avérer exact. La petite Française qui avait cherché le succès, l'avait trouvé au Brésil. Mais elle se console en pensant que si elle a rencontré le succès à l'étranger, son amour est issu d'une rencontre bien parisienne. Il ne faut pas nier non plus que si Lucienne a été découverte par les Brésiliens, ce sont les siens qui l'ont acclamée. La popularité dont elle jouit actuellement en est une preuve évidente. La semaine prochaine, nous verrons comment Aimé Barelli, lui, a fait son chemin avant de rencontrer Lucienne Delyle.

JAC DUVAL.



Le premier magasin Woolworth, ouvert à Lancaster, Pennsylvanie, le 21 juin 1879. C'est là que furent mises en oeuvre les pratiques commerciales qui firent la fortune des Woolworth.

WOOLWORTH AU CANADA

C'est le 30 avril 1897 que s'ouvrit, à Toronto, le premier magasin Woolworth du Canada. Son gérant, E. P. Charlton, devint l'un des fondateurs de l'actuelle compagnie F. W. Woolworth Limitée du Canada, fondée en 1912. A cette date, on comptait 31 de ces bazars dans le pays. Aujourd'hui, ils sont au nombre de 170, et l'on en trouve dans toutes les provinces, Terre-Neuve exceptée. Cette compagnie fait partie intégrante de la compagnie américaine mais elle est entièrement administrée par des Canadiens et le personnel, à tous les échelons, est canadien. Tous les achats sont effectués au pays et la presque totalité des marchandises qu'on y vend sont de fabrication canadienne. Les employés de la maison Woolworth du Canada jouissent des mêmes avantages que leurs confrères américains.

La maison Woolworth est heureuse de jouer un rôle dans le développement du Canada. L'un de ses dirigeants disait : "Notre maison se réjouit de l'importance croissante que prend le Canada dans le monde. Woolworth du Canada envisage, avec lui, l'avenir avec confiance".

La Fortune sou par sou ou l'histoire des Woolworth

LE PREMIER WOOLWORTH fut ouvert à Utica, dans l'Etat de New-York, le 22 février 1879. La boutique mesurait 14 pieds sur 25, disposait d'un stock de marchandises d'une valeur de 315 dollars; le premier jour, elle réalisa des ventes au montant de 50 dollars. C'est de cette première tentative qu'est né l'empire colossal des Woolworth, leurs 2,000 bazars, leurs transactions annuelles dépassant les 700,000,000 de dollars et un personnel s'élevant à près de 100,000 personnes. Or l'incroyable, c'est que cette fortune se soit édiflée d'abord sur la vente d'articles qui n'ex-cédaient jamais plus de 10 cents l'unité au détail.

Quelques principes sont à l'origine de ce succès. En 1879, l'usage était partout répandu de la vente derrière le comptoir. Les marchandises, disposées sur les étagères, n'étaient accessibles au client que par

l'entremise du vendeur. Les menus articles étaient disposés dans des tiroirs. De plus, les prix des marchandises n'étaient jamais fixes.

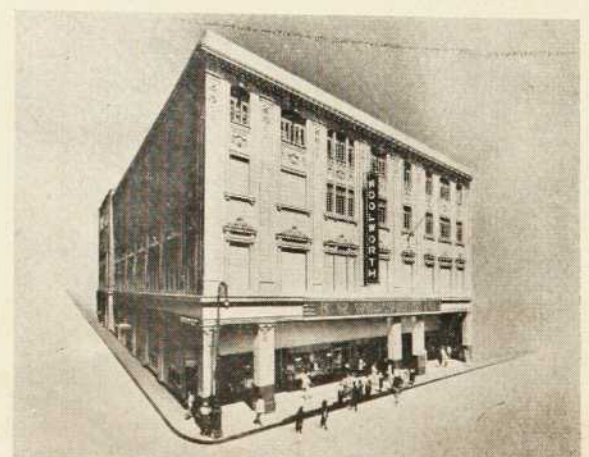
Woolworth bouleversa toutes les habitudes. Il disposa les marchandises sur des comptoirs ouverts, où le client pouvait voir, toucher et choisir en toute liberté la marchandise. Il établit un prix minimum de vente: aucun article ne se vendait plus de 10 cents. Il n'admit que le système de vente au comptant.

Ces principes portèrent leurs fruits. Aujourd'hui, le volume des ventes annuelles au Canada, aux Etats-Unis et à Cuba s'élève à plus de 700,000,000 de dollars; on y compte plus de 2,000 bazars. Les ventes dans les 800 bazars des Iles Britanniques et dans les cinquante autres d'Allemagne font l'objet d'une comptabilité séparée.

Frank Winfield Woolworth, le fondateur de la maison du même nom, est né le 13 avril 1852 dans l'Etat de New-York. Sou par sou, il édifia une fortune considérable et établit un empire commercial inégalé.



Ci-dessous, à gauche. Le principal magasin Woolworth à Edimbourg, capitale de l'Ecosse. Comme on le voit, le style s'harmonise parfaitement avec le milieu environnant. — Au centre. Vue intérieure d'un des cinquante bazars Woolworth en Allemagne. Durant la dernière guerre, un grand nombre des magasins Woolworth furent endommagés. Ces magasins ont une administration entièrement allemande. — A droite. Voici le plus récent des magasins Woolworth à La Havane, à Cuba. Il fut construit en 1953.





Gérard Philippe

POUR la quatrième fois en deux mois, un référendum vient de classer en tête de tous les acteurs français un garçon de 33 ans dont personne ne connaît le numéro de téléphone, qui parle à sa mère comme si elle était sa ravissante sœur cadette, qui adore se tirer les cartes, qui s'appelait naguère Gérard Philip — il est d'origine roumaine — et s'appelle maintenant Gérard Philippe, en 13 lettres, parce qu'il est terriblement superstitieux. Ce référendum no 4 était basé sur le nombre d'entrées du public parisien dans les grandes salles d'exclusivité de la capitale. Les tests no 1, 2 et 3 avaient, eux, consisté en de vastes sondages d'opinions: successivement, furent interrogés les propriétaires de salles, les lecteurs de deux très importants magazines de cinéma, et les critiques. Chaque fois, le nom de Gérard Philippe arriva en premier. Ainsi se poursuit cet étonnant conte de fées qu'est la carrière du héros de « Fanfan la Tulipe », du « Diable au corps », de « L'Idiot », du « Cid », du « Prince de Homburg », de « Caligula »... Un conte de fées qui commence à Cannes, le 4 décembre 1922, et sur lequel plane malgré tout, depuis 1944, l'ombre d'un drame secret.

Ce 4 décembre 1922, donc, la mairie de Cannes enregistrait la naissance d'un bébé du sexe masculin, prénommé Gérard, fils de M. Philip, avocat à Antibes, et de sa femme, une belle jeune femme brune née à Bucarest et connue dans la famille sous le nom de « Minou ». Gérard a des souvenirs très anciens de son enfance cannoise. Il se rappelle qu'à 2 ans, ses parents lui faisaient traverser toute la ville sur sa poussette et l'emmenaient se baigner sur une petite plage déserte près du bois de la Croix des Gardes. Puis ce furent les études. Pendant de longues années, les petits Philip sont cloîtrés dans une boîte à bachot. « La nuit », m'a raconté Gérard un soir de confidences, « mon frère aîné Jean et moi nous levions, sortions du dortoir par la fenêtre, allions déterrer dans le jardin une boîte de fer-blanc où nous enfermions des mégots, escaladions le grillage de la pension et partions nous promener pendant des heures dans la campagne... »

En 1940, après une indigestion de latin, d'anglais et de maths, Gérard passe son bachot. Il faut choisir un métier. Lequel? Vraiment, il n'en a aucune idée. Il voudrait que toutes ces questions de travail, d'argent à gagner, d'horaires à suivre soient réglées loin de lui, sans lui... A 12 ans, il s'était découvert la vocation de médecin aux colonies. Mais l'idée, depuis, s'est envolée. M. Philip, qui a troqué son cabinet d'avocat contre la gérance du « Parc-Palace » de Grasse, s'inquiète. Il faut que Gérard fasse quelque cho-

se. « Ecoute », lui dit-il après les vacances, si tu n'as pas de projet précis, fais comme moi: le Droit mène à tout. Tu choisiras plus tard ».

Loyalement, la future vedette du Théâtre National Populaire essaie de se passionner pour les subtilités du Code. En vain. Que fait un étudiant en Droit qui s'ennuie? Il va au cinéma. Gérard, bientôt, passe tout son temps dans les salles de Grasse, de Cannes, de Nice. Un jour, à table, il annonce à ses parents qu'il veut devenir acteur. Réaction paternelle: « C'est idiot ». Réaction maternelle: « Attends, je vais voir ce que disent les cartes ». Les cartes disent « oui ».

Marcel Achard et Marc Allégret étaient des clients — et des amis — du « Parc-Palace ». Ils virent soudain Gérard se lever de table, arriver vers eux tout pâle, tout raide, tout gauche et leur dire d'une voix blanche: « Je veux faire du cinéma. Conseillez-moi ». La voix du jeune homme était blanche, mais le regard bleu était d'une force presque insoutenable. Marc Allégret, grand découvreur de vedettes, jauge en quelques secondes le petit Gérard Philip. Achard, lui aussi, a été frappé par cet étrange mélange de douceur et de dureté. « Il faudra que tu travailles très dur », répond enfin Allégret. « Être acteur, cela veut dire, avant tout, des années de perfectionnement acharné. Si cela te plaît, va voir à Nice l'un de mes anciens assistants, Huette, avec ce petit mot de moi ».

Une semaine plus tard, Huette voit se présenter devant lui un grand gaillard très mince, 50% farfelu, 50% illuminé, qui lui tend une carte de visite où Allégret a griffonné quelques lignes. « Parfait », dit Huette, « je vous écoute ». Alors, il assiste à quelque chose d'extraordinaire: Gérard Philip lui joue une scène de « Britannicus » comme jamais on ne l'avait jouée auparavant. Pour mieux exprimer les fureurs de Néron, l'apprenti comédien brise une chaise, casse deux carreaux, se roule par terre et termine son audition avec un veston en lambeaux... Le brave Huette est stupéfait. Mais, comme Achard et comme Allégret, il a su découvrir, sous cette fougue de jeune chien fou, les promesses du talent. En mai 1942, il apprend que Claude Dauphin cherche des débutants pour la Compagnie Théâtrale qu'il est en train d'organiser. Gérard y va. « Que sais-tu faire », demande Claude. — « Rien », répond Gérard. « Parfait », conclut Claude, « tu joueras Mick ». Mick était un personnage d'« Une grande fille toute simple » qu'un auteur inconnu, nommé André Roussin, vient de confier à Dauphin...

Au « Parc-Palace », Minou triomphe: les cartes qui promettaient le succès à Gérard n'ont pas menti. Mais un petit problème se pose: comment va s'appeler Gérard? Il a le choix entre plusieurs combinaisons: Philippe Gérard, Gérard Philippe, ou Gérard X ou Philippe Y... Claude Dauphin m'a dit depuis que Gérard avait signé son 1er contrat « Philippe Gérard » et qu'il avait changé six fois d'avis, et de nom, avant la générale de « Une grande fille toute simple »! Il s'osait pas me dire lui-même qu'il avait changé de pseu-

Ci-contre, deux photos de Gérard Philippe. Celle du haut nous révèle l'homme de tous les jours, son visage difficilement pénétrable mais prêt à incarner tous les rôles. — La photo du bas nous le montre dans le rôle de Julien Sorel, le héros du film "Le rouge et le noir", roman de Stendhal.



l'acteur français no 1

Couronné cette année quatre fois "acteur français No 1", Gérard Philipe est l'artiste le plus sombre et le plus secret de Paris.

donyme, poursuit Dauphin. Alors, il me télégraphiait... Cela a été charmant jusqu'au jour où il a fallu que je donne le bon à tirer des affiches. J'ai, à mon tour, envoyé un télégramme à mon jeune pensionnaire: «Inutile», lui disai-je, «de changer une fois de plus nom de théâtre. Ce sera Gérard Philipe. Amitiés. Dauphin».

Tout de suite, c'est pour Gérard le grand départ. Il triomphe dans son petit rôle de Mick. Il triomphe en tournée dans le grand rôle de «Une jeune fille savait», créé à Paris par François Périer. Un matin de 1943, il débarque lui-même dans la capitale. L'après-midi, il va rêver devant les affiches du Théâtre Hébertot, où l'on commence à répéter la nouvelle pièce de Jean Giraudoux: «Sodome et Gomorrhe». Une affiche merveilleuse, avec Edwige Feuillère en tête. Tout à coup, quelqu'un lui tape l'épaule. Il se retourne et éclate de rire: le monsieur, c'est le metteur en scène Douking; Douking qui avait prédit à Gérard qu'il ferait une extraordinaire carrière; Douking, qui met en scène «Sodome et Gomorrhe»...

Le même soir, Gérard Philipe commence sur la scène d'Hébertot le rôle du jardinier, un personnage qui n'apparaît que deux fois dans la pièce et annonce la colère de Dieu. Il se passe une nouvelle fois quelque chose d'extraordinaire: Gérard est trop bon! A mi-voix, Giraudoux se penche vers Douking et dit: «Il faut que ce garçon joue l'ange!» L'ange, c'est le rôle no 1 de la pièce: celui qui a les grandes scènes avec Edwige Feuillère et mère, en costume blanc, le ballet de l'amour, de la trahison, de la faute et de la tempête qu'a orchestré Giraudoux.

Depuis, Gérard n'a jamais cessé de voir son nom imprimé tout en haut des affiches de théâtre et de cinéma. Après «Sodome», «Les petites du quai aux fleurs», «Au petit bonheur», «Caligula», «Les épiphanies», «KMX Labrador», «Federigo», «La chartreuse de Parme», «L'Idiot», «Le figurant de la gaité», «Le diable au corps», «Fanfan la Tulipe», etc., ont fait de lui l'un des monstres sacrés, ont fait de lui plus encore: l'un de ces «types de jeune premier» qui marquent toute une époque. Gérard, cela a été en effet la revanche du style romantique fragile contre le style romantique athlétique qu'avait imposé Jean Marais. Gérard a remis à la mode cette minceur fiévreuse que le public avait oubliée depuis longtemps. Il y eut l'élégance dominée à la Henri Garat; la distinction un peu lasse à la Pierre-Richard Willm, la gentillesse un peu folle à la Jean-Pierre Aumont; le pathétique musclé à la Jean Marais. Il y y maintenant, incarnation 1955 du prince charmant, cette passion mi-collégien mi-démon, à la Gérard Philipe.

Celui-ci raconte volontiers les principales étapes de sa jeune carrière.

Mais dès qu'on lui parle de sa vie privée, son visage se fige et devient muet. Il y a 3 ans, il alla passer 2 mois en plein Sahara, au volant de son vieux cabriolet Ford bleu et blanc. A son retour, nous primes rendez-vous pour qu'il me parle de ses étonnantes vacances. Il m'en parla donc, et très bien. Gazelles blessées qu'il avait soignées, fêtes masquées du Hoggar où l'invité se sent soudain saisi par la peur, pistes jalonnées d'ossements et de bouquets de roses de sables... tout fut pour lui l'objet de fascinantes descriptions. Mais dès que je lui demandai: «Es-tu parti seul?», il se leva et s'en alla en claquant la porte. On a su depuis que sa compagne de voyage était la ravissante Nicole Fourcade, une jeune femme mince et blonde qui revenait d'une exploration au Tibet et qu'il épousa, en grand secret, le 30 novembre 1951. A part ce mariage, préparé dans un tel silence que les plus intimes amis de Gérard ne l'apprirent qu'en lisant les journaux, on n'a jamais rien su sur l'homme Gérard Philipe, en dehors du comédien Gérard Philipe.

Il a longtemps vécu chez sa mère, dans un minuscule appartement du quartier du Parc Monceau encombré de tableaux japonais, de plateaux et de vases de cuivre roumains, de roses

[Lire la suite page 34]

Danielle Darrieux et Gérard Philipe, le couple stendhalien de *Le Rouge et le Noir*.



Sous des apparences de bavardages mondains, on s'affronte âprement. Antonella Lualdi, Jean Mercure et Gérard Philipe forment ici le triangle éternel dans le film "Le Rouge et le Noir" de Stendhal.

Il n'y a plus de domestiques mais il reste toujours des esclaves

Il y a encore des esclaves. Il y en a en Afrique, en Asie, en Russie, en Amérique. Il y en a parfois sous nos yeux mêmes. Au XXe siècle, l'homme est encore une marchandise pour l'homme.



DANS une rue grouillante de La Mecque, le Souk-el-Abed, des nègres demi-nus, avachis et hagards, contemplant l'incessant va-et-vient des gandhours blanches. Accroupis au milieu des sacs de pois chiches et de semoule, ils somnolent, indifférents à l'odeur des poivrons farcis et des rognons grillés, au chant des flûtes, à la poussière et aux mouches, à la soif, à la faim — indifférents à tout. Dans quelques jours, dans quelques instants, peut-être, ils seront vendus comme esclaves, marqués au fer, livrés à un maître cruel, contraints de suivre, enchaînés, sa caravane à travers le désert brûlant.

En stock.

D'où viennent-ils ? Pour la plupart des côtes d'Afrique, éternelle réserve de « bois d'ébène ». Des trafiquants avisés sont venus les chercher jusque sur les bords de leurs fleuves limoneux, et ils ont abandonné leurs pirogues pour le mirage de la haute mer. D'antiques embarcations, toutes voiles gonflées, les ont conduits jusqu'au Yémen, d'où ils ont gagné La Mecque. Mais tous ne sont pas exposés sur la place publique. Certains sont mis en stock, comme de vulgaires ballots de coton, prêts à être répartis selon la demande. Dans ces affreux silos humains on trouve pêle-mêle des hommes, de jeunes garçons, des fillettes syriennes pas encore nubiles ou certaines femmes arabes d'une beauté recherchée dont les pèlerins musulmans se servent comme voyageurs chèques.

Où vont-ils ? Leur sort varie selon leur âge et leur sexe. On les destine au harem, à la terre ou au servage domestique. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, qu'on les retrouvera dans une de ces villes d'Orient paradoxalement baptisées « saintes » où, vieillies et usées, ils s'offriront encore à l'encan. Eldon Rutter, spécialiste des questions arabes, raconte qu'il a vu, dans les galeries de la Grande Mosquée de La Mecque, des hommes et des femmes très âgés, qui avaient l'air de squelettes noircis. Ce sont des esclaves,

affranchis par leurs maîtres parce qu'ils n'étaient plus bons à rien ; la mosquée est leur dernier refuge, l'aumône leur maigre gagne-pain.

Au mois de novembre 1954, deux conseillers de l'Union Française, déposaient une proposition invitant le gouvernement « à rassembler d'urgence tous les éléments d'information et témoignages concernant le trafic d'esclaves noirs dont, selon des publications et relations récentes, certains territoires de l'Union Française seraient les lieux de passage, de regroupement et même de recrutement ».

Le majestueux massif du Tibesti, en plein Sahara, serait une espèce de gare où aboutiraient des caravanes venant d'Afrique occidentale espagnole, d'Afrique occidentale française, du Sud marocain, de l'Ouganda, du Cameroun ; les convois seraient ensuite dirigés à travers le Soudan égyptien et l'Erythrée, vers le nord de la mer Rouge d'où ils seraient embarqués en direction de l'Arabie séoudite, par Port-Soudan, et du Yémen, par Massoua, pour finalement alimenter un certain nombre de centres, véritables marchés humains : La Mecque, Médine, Djeddah.

Témoignages.

Ces informations de sources britannique et française, se trouvent confirmées, dans le détail, par des témoignages troublants. Celui-ci par exemple, recueilli par M. Jacques Alain de la bouche d'un chasseur du Tindouf, dans l'extrême Sud marocain :

« Les chefs de transport déplacent leurs tentes continuellement dans les collines d'Iguidi, afin d'éviter les contrôles des autorités françaises. Pour se protéger du Simoun étouffant, ils font construire, par leurs victimes mêmes, de grandes zéribas, selon le modèle de celles que l'on rencontre en Afrique. Ces zéribas se composent de huttes entourées de grosses haies de tamarin. Chez les marchands d'esclaves, les haies sont d'une importance particulière ; elles sont surmontées de quatre

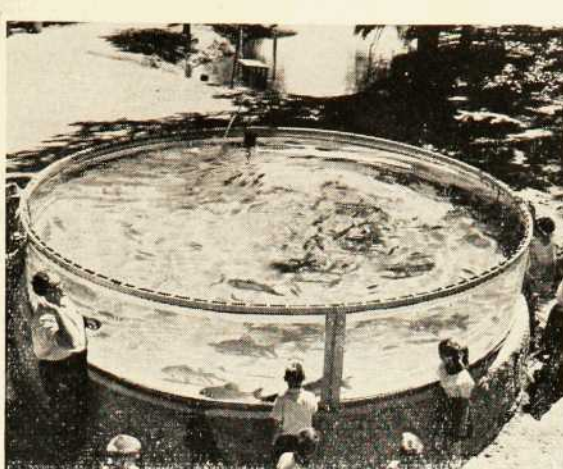
[Lire la suite page 33]

A gauche, en haut — Sont-ce là de futures victimes de la traite humaine ? C'est dans les villages reculés de la brousse qu'on opère les razzias fertiles en captures d'hommes, de femmes et d'enfants. — Au centre. Mais toutes les populations africaines, loin de là, ne vivent pas sous la peur de l'esclavage. L'Afrique constitue maintenant une société assez fortement organisée où le travail rémunéré et une vie digne sont la loi de l'homme. Cette photo nous fait voir un village noir qui respire l'ordre et le calme. — En bas. A Thies, en Afrique Occidentale Française, l'église de la ville. Elle témoigne l'espoir d'une civilisation où tout esclavage serait aboli. — Ci-contre, à droite. Une jolie fille de race Cabinda, dans le Bas-Congo.





Voici des vaches marines, bêtes imposantes qui dans la faune équivalent à nos bisons de l'Ouest canadien. Ces bêtes sauvages des zones tropicales s'en prennent souvent aux clôtures ou aux souches dans des efforts visibles de recouvrer leur liberté. C'est un attrait du zoo de Granby.



L'une des attractions les plus goûtées au zoo de Granby est sans contredit cet aquarium, unique en son genre dans la province et peut-être au pays, réalisé grâce à la courtoisie et à la coopération de plusieurs contracteurs locaux et du ministère de chasse et pêche de la province.



Parmi les représentants d'Afrique, le zoo de Granby offre comme attraction spéciale ce dromadaire, un don de MM. Avery et Doris Robert, deux hommes d'affaires de la cité. On se rappellera que l'arrivée de ce spécimen avait été signalée par une parade de style arabe, une réunion des membres de l'Alambra et une soirée originale où chants et danses du Liban furent à l'honneur.

LE ZOO DE GRANBY

une oeuvre de civisme et une entreprise profitable

par CLAUDE DERY

SINGES, poissons dorés, chameaux et moulons, une oeuvre de civisme ? Il en est bien ainsi, en effet, à Granby, où le Jardin zoologique a été l'oeuvre commune des citoyens de la ville tout en constituant un attrait puissant pour le tourisme. La générosité des citoyens de la ville a été remarquable. Il faut mentionner, à l'origine de cette réalisation, la générosité de feu Monseigneur Ernest Bouvier, ancien curé de Notre-Dame, qui céda le vaste terrain sur lequel on aménagea le Jardin.

Des pionniers.

La fondation d'une Société Zoologique a aussi créé une forte impression dans le public et chez les hommes d'affaires et les professionnels en particulier. On y alla d'un don de 25 dollars pour devenir simple membre, ou de 50 à 100 dollars pour recevoir le titre de membre honoraire perpétuel du zoo. Mais la Société demande plus qu'un don en argent; elle exige des membres une présence effective à des assemblées nombreuses où l'on étudie des foules de problèmes de tout genre. C'est ainsi que plus de 60,000 dollars ont déjà été investis en 16 mois pour l'aménagement du Jardin. Plusieurs bâtisses ont été construites pour loger les bêtes, des enclos ont été aménagés, des lacs artificiels creusés, des ponts de bois jetés sur le ruisseau. Le problème des vivres pour les bêtes n'est pas une mince affaire. L'hiver dernier, M. Ambroise Comeau fit montre d'une belle générosité en souscrivant 6,000 dollars pour les nourrir. Cet argent fut d'un grand secours à la Société qui, en hiver, ne peut jouir des revenus du tourisme.

Il faut rendre aussi hommage à Charles Belval, restaurateur, Jérémie Duhamel, président du Marché public, Raymond Chaput, président actuel, J. A. Bourgault et Ambroise Comeau qui ont été des pionniers. Ils ont contribué soit à la construction des édifices, soit à l'achat des vivres, cela très généreusement. C'est aussi au dévouement de M. Aimé Ferland qu'on doit le transport gratuit des bêtes du Parc Lafontaine de Montréal à la ville de Granby, le printemps dernier.

L'aquarium.

Il serait bon aussi de souligner le travail bénévole qui a été fourni en vue de la construction de l'un des seuls aquariums en plein air que l'on connaisse au Canada. Ce vaste bassin a été le fruit de la collaboration de M. Maheux, entrepreneur qui a construit la charpente, de la «Granby Scrap

Iron», qui a donné le métal, de la «Grandmont Construction» qui a coulé le ciment et d'une compagnie de plastique de la ville qui a parachevé l'aquarium en un plastique solide.

La plupart des animaux qui composent actuellement le zoo ont été donnés au maire Horace Boivin par des villes étrangères ou des citoyens du Québec, comme manifestation d'amitié.

Améliorations.

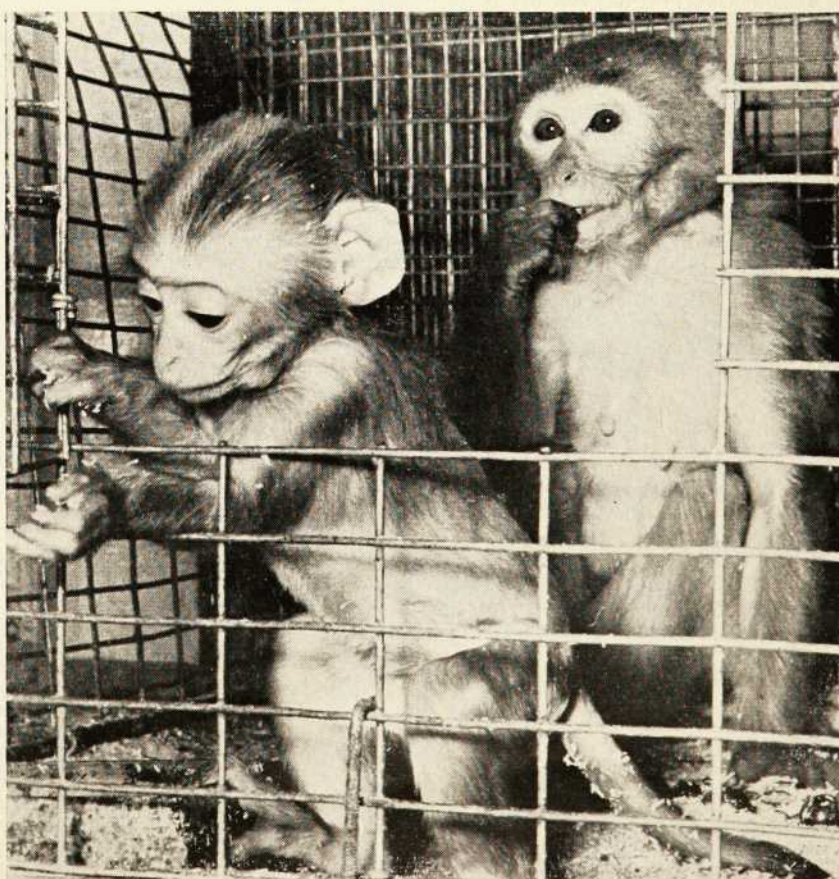
Depuis le printemps, il s'est fait plusieurs améliorations. La principale de celles-ci est sûrement la construction de l'aquarium de plastique, spécialement construit par le Ministère de la Chasse et de la Pêche et dans lequel évoluent, pour la plus grande joie des amateurs et des visiteurs, plus de 150 espèces de poissons. On met aussi la dernière main à une grande volière. Parmi les autres nouveautés, mentionnons la Ferme Belval pour les enfants. On y admire la plupart des animaux domestiques de la ferme et les enfants y trouvent grand plaisir.

Nouvelles acquisitions.

Parmi les nouveaux animaux que l'on peut aussi admirer cette année, mentionnons d'abord le géant du pôle, l'ours blanc, le chevreuil japonais, les agoutis, les blaireaux, ainsi qu'un ocelot, espèce de chat-tigre d'Amérique. Par ailleurs, les moulons ont eu un rejeton et l'un des couples de singes a un fils fort espiègle.

Enfin, pour ce qui est de l'aménagement des jardins, la Société Zoologique a fait paver une partie des chemins du zoo, elle a fait creuser de nouveaux lacs et ruisseaux sur lesquels de nouveaux ponceaux ont été jetés. Sur un îlot, surmonté de la «Tour d'Orient», s'amuse ferme plusieurs écureuils pour lesquels des jeux ont été aménagés. Enfin, le parc Tivoli, pour les enfants, a été agrandi et présente de nouveaux jeux mécaniques. A tout ceci s'ajoutent des parterres, des arbustes et des plates-bandes fort jolis.

Ci-contre, en haut : La plus grande réalisation de l'année au zoo de Granby est sans contredit l'aménagement de l'entrée principale où allées en asphalté et plates-bandes de fleurs, haies de sapins et décorations multiples ont été ajoutées pour l'agrément du visiteur. Ce paysage cadre bien avec les lacs artificiels sur lesquels, canards, oies sauvages, flamands figurent à leur meilleur. — En bas : On se demande si Darwin n'a pas un peu raison ! Le zoo de Granby présente une collection de singes qui suscite le plus vif intérêt. Cette quonon et son petit sont en particulier des points de mire car la maternelle protection de la quonon pour son rejeton est presque



Ancienne petite couturière, YVETTE LABROUSSE

(la Begum) épouse à 38 ans l'homme le plus riche du monde



La Begum, femme de l'Aga Khan, laisse un chaton monter sur ses épaules, dans une boutique d'antiquaire, à Rome. Elle et son mari se rendaient en villégiature à Nice, en France.

UNE femme pieds nus, entièrement drapée dans le voile blanc qui confond sous son anonymat riches et pauvres, vient d'accomplir, ces jours-ci, le pèlerinage de La Mecque. Elle a touché l'angle sacré du temple construit par Abraham non loin de là, frotté son visage aux pierres de la Kaaba et bu l'eau de la source miraculeuse qui efface les péchés des croyants.

Personne ne l'a remarquée au milieu de la foule des pèlerins, et pourtant ce costume uniforme dissimule une personnalité singulière, un être frappé d'un destin fabuleux : celui d'une petite Lyonnaise qui court, enfant, dans les rues pauvres de la Croix-Rousse ; d'une belle fille qui fut, à 23 ans, Miss France ; d'une couturière qui, à force de travail, rassembla dans sa clientèle les élégantes des Brotteaux avant de devenir une des femmes les plus riches du monde, la Begum, la femme de l'Aga Khan.

Yvette Labrousse (que son mari appelle familièrement Yaki, et les Musulmans « Ome habiba — la mère du Bien-Aimé ») est née en 1906 à Lyon, dans un vieil appartement misérable du quartier des « canuts » (tisserands). Son père était conducteur de tramway. Sa mère, dans les moments difficiles, fait de la confection à domicile. Pas question pour l'enfant de faire des études prolongées. A 14 ans, on la met en apprentissage dans un atelier de couture où elle prend ses grades lentement : petite main, ouvrière, première enfin.

Elle est jolie, très jolie à 23 ans, lorsque l'annonce d'un concours de beauté (ils sont rares à l'époque) met l'atelier sens dessus-dessous. Ses camarades la pressent de se présenter. Elle s'y décidera enfin et recevra sa première couronne : celle de Miss France.

Il lui faudra quinze ans pour gagner la seconde : celle de princesse.

Une morne soirée.

Ce jour-là, elle est de passage à Lausanne. C'est le début de l'hiver 44. Et elle s'ennuie dans le hall du grand hôtel où elle est descendue. Elle est maintenant une couturière cotée qui peut s'offrir le luxe des palaces. Le temps est gris, froid, pluvieux, la soirée s'annonce sinistre. Ramenant ses longues jambes sous la jupe courte de l'époque, Yvette Labrousse, pour s'occuper, feuillette distraitement les revues qui traînent sur une table proche, en sirotant son café.

On voit ici la Begum Liaquat Ali Khan, ambassadrice du Pakistan aux Pays-Bas, passant en revue la garde d'honneur à La Haye, avant de présenter ses lettres de créance à la reine Juliana. L'Inde a aussi son ambassadrice, Mme Pandit Nehru, qui a représenté son pays à Moscou et à Washington, et qui fut présidente de l'Assemblée Générale des Nations-Unies.

(Photos Canada Wide).

A côté d'elle, un monsieur âgé, aux fortes lèvres, au front bas en partie dissimulé sous de grosses lunettes d'écaillé fait quelques réflexions à haute voix sur le temps, sur la ville, sur la France qu'il a dû quitter pour fuir l'occupation... La conversation s'engage. L'Aga Khan a 65 ans à l'époque. C'est un homme lourd, tassé dans ses costumes d'une inimitable coupe anglaise. Il est triste aussi et solitaire. Il vient de se séparer définitivement d'Andrée Caron, sa troisième femme : « la petite chocolatière » de Chambéry n'a pu vivre loin de sa Savoie natale, ni s'accoutumer à la vie mondaine, aux réceptions, encore moins au côté traditionnel et patriarcal qui domine la vie de cet Oriental qui semble, à première vue, si bien occidentalisé.

A 38 ans, Yvette Labrousse est encore extrêmement jolie, d'une beauté pleine et calme de femme qui croit avoir réalisé sa vie. L'Aga Khan s'amuse de sa simplicité et de sa franchise. Il la trouve « rassurante » aussi auprès de toutes les aventurières des deux mondes qui papillonnent généralement autour de lui. Il sent confusément que la nouvelle venue serait capable de tenir à ses côtés un vrai rôle. Pour Andrée Caron, il n'était que le vieux gentleman en haut-de-forme gris qui avait 400 chevaux de course dans ses écuries et aux côtés duquel on pouvait sortir en robe élégante et couverte de bijoux royaux. Il sent que cette inconnue pourrait bien être à la fois la femme de l'Aga Khan et celle du « Dieu terrestre des Ismaïliens » avec tout ce que cela comporte de servitudes et d'accomplissements généraux.

Le mariage aura lieu peu de temps après.

Le champagne se change en eau dans sa bouche.

« Mon plus beau joyau, c'est ma femme », a déclaré l'Aga Khan toujours

galant, malgré ses 75 ans et ses 10 ans de mariage. Il avait d'autant plus de mérite à le dire qu'il venait de se voir dépouiller, sur la route de Cannes, de plusieurs centaines de millions de bijoux.

En quelques années, Yvette Labrousse est effectivement devenue « Ome Habiba », admise à faire le pèlerinage de La Mecque et la meilleure collaboratrice de son mari. C'est elle qui lui sert de chauffeur, l'accompagne dans ses voyages, dans ses sorties, dans ses chasses et veille en gardien implacable sur sa santé. Quand il acheta au Canet la grande villa qui fut pour un temps le refuge du duc et de la duchesse de Windsor, il la baptisa « Yakimour », du diminutif familial de sa femme « Yaki » et du mot français « amour ». Mais c'est elle qui a dessiné le jardin et veillé à l'entretien des fleurs, qui a dessiné le plan des terrasses, des pièces d'eau, qui a veillé aux modifications intérieures, à l'ameublement de la maison et qui en dirige la bonne marche avec les qualités magistrales d'une Française de province.

Elle s'occupe aussi de dresser personnellement les menus. A l'âge de l'Aga Khan, les plaisirs de la table ont maintenant pris le pas sur beaucoup d'autres. Mais on trouverait difficilement une bouteille de vin ou d'alcool dans la maison. Il ne s'agit pas de se conformer aux règles du Coran. Les 20 millions de fidèles du « Dieu terrestre des Ismaïliens » se sont faits à l'idée que celui-ci appréciait le vieux bourgogne et qu'à l'occasion il n'hésitait pas, au cours d'une soirée joyeuse, à vider quelques bouteilles de champagne. Ils ont confiance. L'Aga Khan ne peut mal faire et même s'il se laisse aller à goûter un peu de cet alcool proscrit par la loi mahométane, « celui-ci se change en eau dans la bouche de leur chef religieux ».

Le véritable tyran ce n'est pas Allah, ni les fanatiques de la secte, mais

[Lire la suite page 28]



"LE SAMEDI" présente en exclusivité :

LE SURVENANT

Un chapitre par semaine du grand roman de GERMAINE GUEVREMONT

QUARANTE-QUATRIÈME EPISODE

Voici Joinville en route pour Sorel. Aussi fier des premiers dollars en sa possession que de la confiance que son père lui accorde, il part à la recherche du Survenant. Chemin faisant, il rencontre le père Didace, la tête basse, absorbé dans ses pensées. Après quelque hésitation, Joinville lui fait part de la mission dont son père l'a chargé : ramener le Survenant au Chenal du Moine. Incrédule en premier lieu, le père Didace finit par indiquer à Joinville la maison où le Survenant peut se réfugier. Sans spécifier cependant le caractère de la maison et des gens qui l'habitent : soit la pension des navigateurs.

On ne sait trop quel accueil le jeune homme y reçut ni ce qui s'y passa par la suite. Le lendemain matin, l'anxiété règne chez les Provençal. Joinville n'est pas rentré.

Beau-Blanc, le premier, jette la lumière sur la disparition de Joinville. Il affirme à Gros-Gras qu'il a reconnu le plus jeune des Provençal en compagnie du Survenant, dans la Petite-Rue, au marché à foins, à Sorel. Il se tord même de rire en décrivant en quel état les deux amis se trouvaient. Pierre-Côme se hâte de renvoyer le bavard ; mais il ne peut s'empêcher d'ajouter foi à ses propos.

Le désespoir de Catherine réalisant que Joinville a découché, ainsi que l'inquiétude mêlée de colère que lui causent les paroles de Beau-Blanc, décident Pierre-Côme à se rendre chez le père Didace. Il insiste mais en vain pour que ce dernier se rende à Sorel, à son tour, pour ramener le Survenant ainsi que Joinville.

Au refus catégorique de Didace, Pierre-Côme répond par un serment : celui d'en arriver à son but, coûte que coûte.

Une rencontre inattendue.

Si Pierre-Côme se fût douté de ce que Beau-Blanc appelait « le plus beau de toute l'affaire », peut-être y eût-il plus volontiers prêté l'oreille. Mais absorbé par l'aventure de Joinville, il ne se préoccupait guère du reste. — J'vous demande, Joinville... mon p'tit garçon, aller m'faire déshonneur à Sorel. Qui m'aurait dit que ça serait mon plus jeune qui dérogerait !

Son renom étant en jeu, il ne songeait qu'au moyen d'y redonner du lustre, au plus tôt, tout en tentant d'associer le père Didace à ses calculs. Egoïste à souhait, se désintéressant des problèmes des autres, ce qu'il mettait hypocritement sur le compte de la charité chrétienne, tel qu'on le sait il refusait à Beau-Blanc de l'écouter davantage du moment qu'il ne se croyait pas en cause. Ni lui ni les siens. C'est en vain que Beau-Blanc, tentait une dernière fois, sur le seuil, de dire... — J'ai vu... J'ai vu...

Pierre-Côme lui fermait la porte au nez.

Au fait, qu'avait donc tant vu Beau-Blanc ?

Après la rencontre qu'il faisait du Survenant et de Joinville, comme Beau-Blanc s'en retournait au marché, ne reconnaissait-il pas Angéline, oui Angéline, qui arpentait le trottoir, seule et regardant à droite et à gauche, en face du magasin de vêtements « L'Ami du Navigateur ». Qui pouvait-elle attendre ?

Sournois, et dérobé à l'entrée d'une porte voisine, Beau-Blanc prenait plaisir à observer la jeune fille qui faisait le pied de grue, sans se douter de la surveillance dont elle était l'objet. Un journalier pelletait la neige molle près de l'hôtel voisin. Elle se décida à lui adresser la parole. Beau-Blanc put même l'entendre demander :

— Vous auriez pas, par hasard, vu un grand gars, la tête frisée puis des belles dents blanches ?

L'homme, heureux de trouver un divertissement à son travail, s'arrêta pour mieux regarder Angéline dans les yeux. Elle paraissait honnête. Elle n'appartenait pas aux phalanges des filles renommées « pour courir après les garçons ».

Elle hésita avant de poursuivre :

— Des fois, il aurait pu entrer à l'hôtel, par affaire.

— Pauvre demoiselle, répondit l'homme, des gars, la tête frisée, y en a — il montra ses doigts gourds à force de pelleter — comme les doigts d'la main.

— Mais celui-là, dit doucement Angéline, il est ben reconnaissable. Il a la tête rouge, puis toujours un beau sourire aux lèvres. S'il était entré à l'hôtel, vous l'auriez remarqué ?

— Pas à ma connaissance, dit le journalier en chassant la neige mouillée vers le milieu de la chaussée.

Angéline reprit sa marche. Quand elle repassa près de l'homme, elle lui murmura, pour excuser sa conduite :

— J'ai dû me tromper d'heure. Autrement il serait rendu icitte depuis longtemps.

Mais elle ne se décidait pas à partir. Par ce jour ensoleillé, elle était arrivée, avec l'angélus, fidèle au rendez-vous, plusieurs minutes avant l'heure fixée par le Survenant. Connaissant son manque de ponctualité, elle ne s'attendait pas à le trouver à « L'Ami du Navigateur ». Mais il ne devrait pas retarder. Elle entra au magasin, et pour se donner bonne contenance, commença à palper les étoffes. Bientôt le Syrien la harcelait de ses offres. A l'entendre, toutes ses marchandises étaient une aubaine pour la clientèle.

Angéline commença par le remercier poliment. Puis elle prit le parti de sortir. Depuis, elle marchait, de plus en plus honteuse et de moins en moins certaine de voir paraître le Survenant, à mesure que le temps passait. Trois heures sonna à l'horloge du bureau de poste. Y avait-il vraiment trois heures qu'elle attendait ? Elle n'en put douter. Le ciel s'obscurcissait et la neige, de pailletée qu'elle était sur l'heure de midi, devenait grise et laide. Quel contraste avec la blancheur de la plaine, au Chenal du Moine !

Lorsqu'elle repassa devant le journalier, pris de pitié pour elle, il lui dit :

— De quoi c'est que ça vous donne

Pierre-Côme Provençal (Georges Toupin), aux dernières nouvelles, était encore maire de la municipalité du Chenal du Moine. Mais qu'il se surveille ! Le père Didace, aidé du "Survenant" pourrait fort bien le battre aux prochaines élections. (Photo Jac-Guy).

de l'attendre ? Allez-vous-en donc chez vous.

Elle le regarda en face. Il était vieux. Ses yeux larmoyaient continuellement.

— A votre place, j'resterais à la chaleur. De quoi c'est que ça vous donne de plusse ? Vous êtes toute frissonnante !

Lui-même grelottait. Devant cet homme âgé, forcé de travailler dehors par tous les temps, Angéline se sentit indigne d'abuser ainsi des grâces que Dieu lui accordait. Elle possédait la sécurité. Puis, son père devait commencer à s'inquiéter.

Elle fit deux pas, revint vers l'homme qui ne la quittait pas des yeux et se crut obligée de lui expliquer :

— Il a dû lui arriver malheur. J'vois rien d'autre chose.

Les larmes lui montèrent aux yeux : — J'veux pas que vous pensiez que c'est un mauvais larron que j'attendais. Non. C'est un bon coeur d'homme.

Le journalier ne trouva rien à lui répondre. Les passants commençaient à s'espacer. Ce fut en vain qu'Angéline chercha une dernière fois, à travers la buée qui embrouillait sa vue, à distinguer la silhouette du Survenant.

— Il viendra pas m'trouver, mon Dieu, se dit-elle, le coeur serré.

Résolue à s'en aller, cette fois, elle demanda au pelleteur :

— Advenant qu'il passerait par icitte, vous lui diriez pas qu'il est attendu au Chenal du Moine ?

— Ah ! j'peux ben y dire, quant à moi. Au Chenal du Moine, hein ?

Ce fut ce moment que Beau-Blanc

choisit pour sortir de sa cachette. Il hâta le pas afin de rejoindre Angéline.

— Hé, mamzelle Angéline !

A la voix de Beau-Blanc, l'infirmier eut l'impression que tout son sang se retirait. Elle se sentit rapetissée, amoindrie.

Il fut bientôt près d'elle et, avec son effronterie ordinaire, la reluquant sous le nez :

— Vous avez ben le tour des yeux rouges, mamzelle Angéline !

— Va pas craire des choses semblables, Beau-Blanc. C'est une poussière qui m'a r'volé dans l'oeil.

Elle avait beau nier de son mieux, l'innocent ne s'y trompa pas.

— Une poussière à c'temps-citte de l'année ! Aïe, mamzelle Angéline, vous y pensez pas ?

Elle eut la présence d'esprit de lui répondre, en se frottant l'oeil.

— D'la suie de cheminée, d'abord.

— En tout cas, si c'est le beau Survenant que vous attendez...

— J'attends personne, trancha Angéline.

Sans se soucier de ce qu'elle disait, Beau-Blanc poursuivit :

— Si c'est... lui, attendez-le pas. J'viens de le voir...

Angéline s'aperçut que l'homme qui lui avait parlé écoutait, le menton appuyé sur le manche de sa pelle.

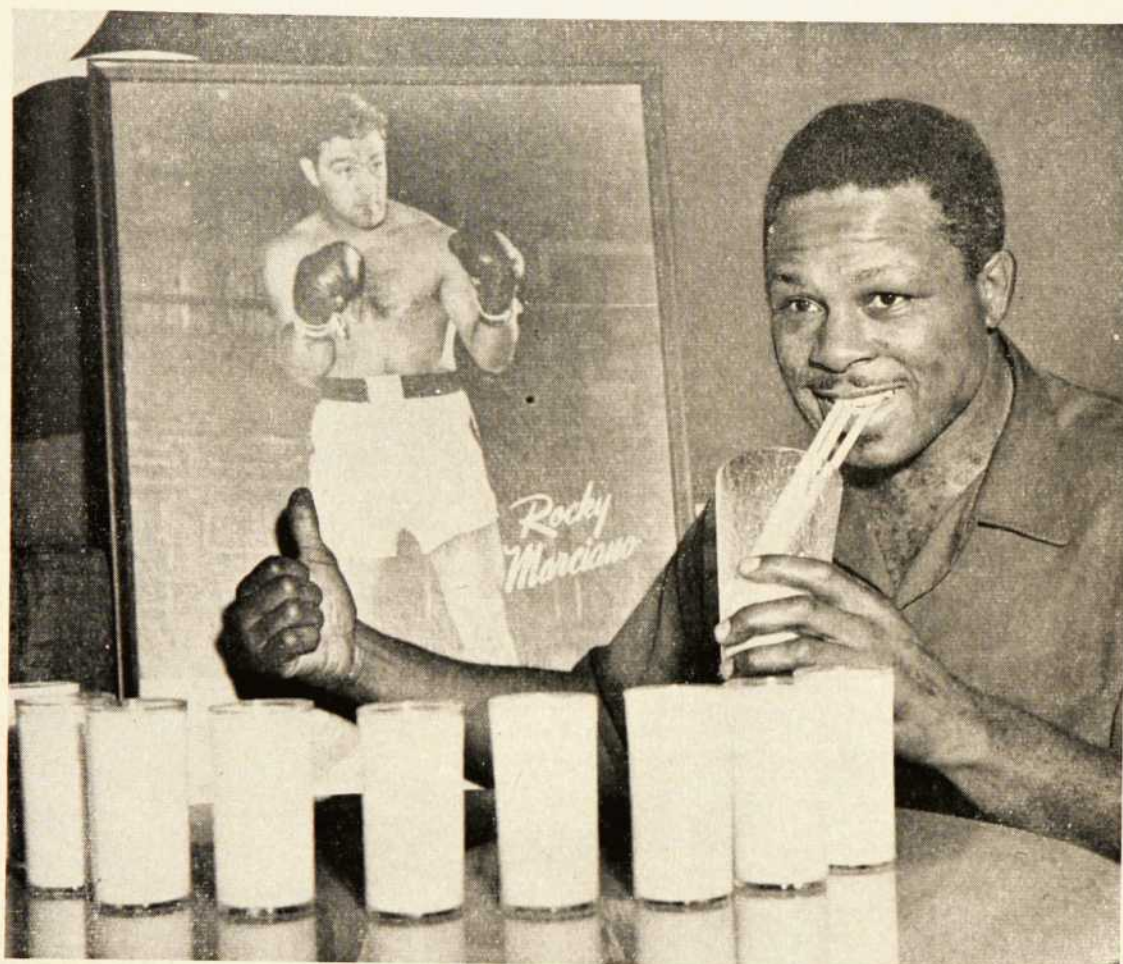
— Avance, Beau-Blanc, restons pas plantés de même au beau mitan du trottoir.

Lorsqu'ils se furent éloignés suffisamment pour être à l'abri des oreilles indiscretes, Angéline fut la première à questionner : [Lire la suite page 39]



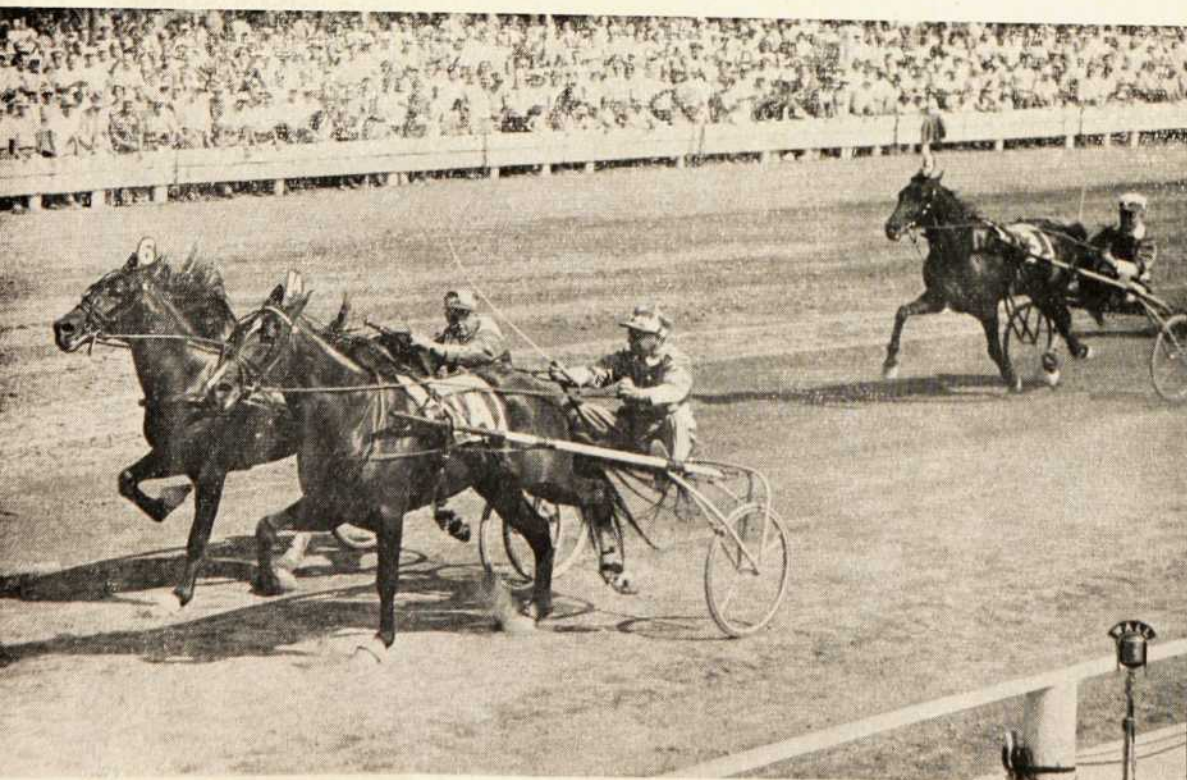
DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR



ARCHIE MOORE veut prendre quelques livres d'embonpoint afin de vaincre Rocky Marciano, dans un combat revanche, en juillet 1956, alors qu'il aura 39 ans révolus. Pour atteindre son but, il entend savourer une dizaine de verres de lait malté, par jour, bouffer des pâtes alimentaires et des pâtisseries à son goût. Il devrait ajouter à ce régime deux assiettes de soupe aux pois, s'il veut faire osciller la bascule à 200 livres!

Au cours du présent meeting des courses de chevaux sous harnais, les piqués du sport des rois de la piste de Blue Bonnets parieront la jolie somme de \$15,000,000, si Madame Température reste souriante, bien entendu. Il arrive assez rarement que l'on assiste à une fin de course aussi corsée, à 300 pieds de la ligne d'arrivée. A voir cette photo, l'eau vient à la bouche de Jos, qui a perdu sa chemise à suivre un système de paris, qu'il croyait parfait!



Balle-assommoir

■ Nous avons reçu, comme il fallait s'y attendre, de nombreuses lettres à l'occasion d'une chronique, où nous revendiquions le droit des lanceurs de fronder, de temps à autre, la balle, à l'intérieur du marbre, à la hauteur de la tête du frappeur, dans le but de l'effrayer et non de l'assommer. Lisons, à ce sujet, la récente déclaration du vétéran lanceur du White Sox de Chicago, Virgil Trucks, 36 ans: «La principale idée des artilleurs de lancer la balle près de la tête du cogneur n'est pas de le blesser, de l'assommer. Ils ont plutôt l'intention de l'effrayer, de le rendre nerveux, afin de leur servir, à l'offrande suivante, une courbe sur le coin extérieur du marbre. Il est juste et raisonnable que les cogneurs respectent autant les lanceurs que ces derniers le font à l'endroit des frappeurs. D'ailleurs, ils devraient se glorifier du fait que les lanceurs font mer et monde pour les effrayer avec ces balles rapides et collées. C'est une preuve évidente qu'ils sont dangereux avec leurs bâtons cylindriques, surtout depuis qu'on rapproche du marbre les clôtures, au détriment des artilleurs. De plus, je suis convaincu que si le lanceur n'avait pas recours à une semblable stratégie pour faire peur au frappeur, ce dernier se moquerait de lui, en quelque sorte. Grâce à ce procédé, le cogneur a plus de difficultés à placer la balle en lieu sûr. Si j'essayais d'attraper à la tête le frappeur pour l'assommer — ici, je me fais l'interprète de la majorité des artilleurs — je souhaiterais qu'on me raye des cadres du baseball organisé. Aussi, il faut qu'un lanceur possède un excellent contrôle pour tenter de lancer cette sorte de balle. Je conseille aux lanceurs qui ne peuvent pas maîtriser ces lancers-surprises de les reléguer aux oubliettes».

Jeu coincé — Cours et frappe

■ Nous traduisons assez aisément «squeeze-play», une phase du baseball, difficile d'exécution, par le mot très français, jeu coincé, lors même qu'il n'existe pas dans l'esprit des Académiciens. Pour ceux qui connaissent le baseball, ce terme correspond parfaitement à ce qui se passe, dans les circonstances: un coureur est niché au troisième but, vers la fin d'une joute, connaissant un pointage de 3 à 3 ou 3 à 2. Alors, le gérant donne un signal conventionnel au frappeur, qui doit faire l'impossible pour déposer sur le gazon, à l'aide de son bâton, la première balle lancée, dans la direction du troisième but ou dans celle du premier but. En même temps, le coureur occupant le troisième sac doit aussi saisir le même signal et se diriger vers le marbre, lorsque le lanceur a perdu la maîtrise de la pilule blanche. Ce même coureur se voit, donc, pris dans un coin, autrement dit coincé, si nous tenons à nous servir d'un style imagé... Nous sommes d'autant plus à l'aise, à propos de ce terme français, que nous fûmes le premier chroniqueur sportif à l'employer, il y a près de trente ans. D'ailleurs, comme joueur de baseball, nous l'avons réussi une centaine de fois, en 40 ans, à la satisfaction de tous, à l'exception des joueurs ennemis, bien entendu!

Nous savons fort bien que l'exécution de l'un des plus beaux jeux du baseball, le *hit and run*, que nous traduisons par cours et frappe, n'est pas des plus faciles. A tel point qu'un grand nombre de gérants des ligues majeures et de la Ligue Internationale croient dur comme fer que peu nombreux sont les cogneurs pouvant réussir ce jeu. A leur avis, il n'y en a pas deux douzaines dans les seize clubs de la grande tente. Tout au plus une dizaine dans les équipes de la Ligue Internationale. Au cours de notre longue carrière, nous avons connu un grand nombre d'anciens joueurs locaux, assez habiles pour l'essayer le plus souvent possible et le réussir assez souvent, notamment Arthur Duchesnil, Johnny Jacobs, Larry Carmel, Ray Cutter, Roland Gladu, Pamphile Yvon, Eddie Singher, Armand Laplante, Wilfrid Couillard, Charlie Culver, Jacques Monette, Robert Leblanc et plusieurs autres.

Pour bien exécuter ce jeu, il faut d'abord que les coureurs et les frappeurs puissent capter les signaux des gérants, qu'ils soient capables de frapper la balle lancée.

Dans les classiques de 1955, les Yankees de New-York ont utilisé ce jeu plus souvent que les Dodgers

de Brooklyn, parce qu'ils comptent, sur leur alignement, un moins grand nombre de cogneurs de coups de circuit, deux fois moins, croyons-nous.

Coulisses de la boxe

■ Quoique Jim Norris, président de l'International Boxing Club, magnat du hockey majeur, ne veuille point admettre que certaines personnes de la pègre gèrent quelques boxeurs américains, en sous-main, la Commission de Pennsylvanie pense autrement. Elle croit que les deux gérants du champion des poids-légers Jimmy Carter sont aussi gérants du boxeur Joey Giardello, aujourd'hui en prison pour assaut grave. Ces deux gérants, Tony Ferrente et Carmen Graziano seraient associés à des parieurs de profession, des preneurs aux livres et des gens louches sans moyens de subsistance. Si la Commission de Pennsylvanie réussit cette purge, un grand nombre de gérants seront rayés des cadres de la boxe, dans cet Etat, dont l'exemple sera suivi par d'autres. On se rappelle que plusieurs journaux de l'Oncle Sam ont clamé à tous les vents qu'un très petit nombre de gérants de boxeurs n'ont aucun lien avec un tas de parasites indésirables... Et Jim Norris continue de croire, honnêtement ou non, que le monde de la pègre américaine ne possède aucune influence néfaste, au sein de la boxe, aux Etats-Unis. Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, les membres de la Commission de Pennsylvanie continueront systématiquement à dire qu'elles ne sont pas bien, jusqu'à ce qu'ils aient réussi d'enrayer l'invasion de la pègre dans l'art pugilistique. Ils ont donc commencé à tirer avec frénésie la sonnette d'alarme, de concert avec les membres de la Commission de l'Ohio, étant d'avis qu'on ne supprime les abus qu'en les traitant tous, avec la même sévérité, selon la même règle... Un non bien sucré vaut mieux qu'un oui mal assaisonné! En boxe, la raison finira-t-elle par avoir raison?

Tennis — Baseball — Saxophone

■ Peut-on croire qu'un joueur de tennis puisse être instructeur de tennis d'un collègue américain, alors qu'il n'a qu'un bras? Pourtant, c'est bien ce que fait le Dr. Milton Bush, de Nashville, Tennessee. Il est, de plus, professeur en pharmacie du collège Vanderbilt. Pour lancer la balle en l'air, dans les services, il tient la pilule blanche entre le pouce et l'index. D'un seul coup, il la lance, puis il soulève la raquette pour frapper avec force la balle. Il perdit le bras gauche, à l'âge de 12 ans, à la suite d'une fracture... Burleigh Grimes, ancien lanceur des grandes ligues, ancien gérant du Montréal et du Toronto, fut le dernier des lanceurs de balles mouillées. Il favorise le retour de cette offrande, qui aiderait grandement ces pauvres artilleurs, à qui on enlève de plus en

plus, les moyens d'existence, en rapprochant les clôtures, en rendant chastes, comme les baisers de deux boules de billard, les balles qu'ils lancent à leurs adversaires, de 130 à 150 fois par joute. Pour la première fois, nous abondons dans le sens du fougueux Burleigh Grimes... Jouer du saxophone — qui l'eût cru? — est un véritable sport d'endurance. La preuve: il existe des records mondiaux, établis par les fervents de ce pipeau moderne. Ainsi, Jerry Mattler, de Chicago, a réussi à jouer du saxophone, durant 21 heures consécutives. Il battit l'ancien record, détenu par un musicien italien, qui était de 19 heures.

Pour votre bien

■ Quel est le but de la culture physique? C'est de préserver le corps, au moyen d'une cuirasse de muscles souples, mais solides, formant une sorte de réseau de fils barbelés contre un certain nombre d'ennemis: grippe sournoise, bronchite perfide, rhumatisme lancinant... De plus, la culture physique donne de la vigueur aux maigres et fait fondre la graisse des gens, ayant tendance à l'embonpoint. Donc, elle a le droit d'être considérée comme le premier des devoirs d'hygiène. Faites-en l'essai. Vous constaterez rapidement le changement salutaire, qui s'effectuera en vous. S'il vous est impossible de vous rendre, deux ou trois fois par semaine à la Palestre Nationale, où le professeur Yvan Coutu donne des cours, chez l'expert Nick Kebedjy, ou au Y.M.C.A., faites des exercices de culture physique chez vous... Après un mois, vous qui vous sentiez courbaturé, fatigué au moindre effort, qui éprouviez une lassitude rapide en marchant, en montant des escaliers, qui aspiriez sans cesse à vous asseoir *pâmés*, à vous reposer, vous aurez une sensation de bien-être, d'énergie que vous ignoriez... Il existe une multitude de mouvements de culture physique. Vous vous levez au dernier moment. Vous n'avez que cinq minutes à consacrer à votre entraînement quotidien, à votre cure de santé de chaque jour. Il vous faut trois ou quatre exercices, qui feront travailler, en même temps, tous vos muscles. Voici: étendu sur le dos, les bras dans le prolongement du corps, les pieds contre le bassin, les genoux joints, amenez les bras en avant, jusqu'à deux ou trois pouces du sol, en élevant les épaules. Cela constituera un travail énergique, localisant l'effort au droit de l'abdomen... Pour assouplir la colonne vertébrale, partez de la position assise, bras étendus en avant, la tête droite et touchez la pointe des pieds avec vos doigts... Enfin, revenant à la position couchée, terminez le travail des muscles abdominaux, en vous mettant en équilibre sur le bassin et en soulevant, en même temps, les jambes bien tendues et le tronc, les bras étant dans le prolongement du corps, les mains à plat.

O. M.



Ces deux joueurs du White Sox de Chicago, de gauche à droite, le rapide voltigeur et solide cogneur, JIM RIVERA, et le grand lanceur droitier CONNIE JOHNSON, dont le départ de Toronto a fait perdre le championnat de la Ligue Internationale aux joueurs de Luke Sewell, auraient bien aimé déposer sur la tête de leur gérant Marty Marion la couronne dorée, représentant le championnat mondial. Les dieux l'ont voulu autrement. Il faut se conformer aux rudes exigences de la destinée! Ce sera partie remise à la saison prochaine, direz-vous! Il n'y a rien d'assuré, à ce sujet, car la direction des Yankees de New-York, dans le but de rendre l'équipe plus formidable — ne l'est-elle pas assez? — est prête à verser \$100,000 dans les coffres du Chicago, pour acquérir ces deux étoiles de couleur.



Le soccer, implanté à Montréal depuis plusieurs années, connaît une vogue toujours grandissante, chez les jeunes athlètes canadiens-français. Les experts de ce sport, optimistes on ne peut plus, voient le jour, où plus de 15,000 personnes assisteront à des joutes des soccer, au Stadium de Montréal. Ce sport est très populaire à New-York. On voit, sur cette photo, à gauche, le joueur de l'équipe Sochoux de France, RENE GARDIEN, dans une tentative de marquer un but à l'aide de sa tête. Le joueur allemand JERRY KANTZ (3) empêche le joueur français de déjouer le gardien de buts allemand. Dans cette joute, l'équipe française, qu'on verra peut-être, à Montréal, avant la chute des feuilles, a vaincu le club allemand, au compte de 4 à 1. A ce jeu, les pointages élevés sont aussi rares que les millions de dollars dans nos goussets!

Le massacre des Innocents.

Tom rentra chez lui vers l'heure de midi. Ses parents étaient alors absents pour la journée. Depuis quelques jours, ils avaient décidé de se rendre à Sainte-Julienne, pour y vendre des produits de la ferme et acheter certains vêtements aux enfants. La dernière née, Judith, les accompagnaient. Elizabeth, Ellen, Annie et Patrick demeuraient à la maison, sous la surveillance d'Elizabeth. La petite avait à peine onze ans, mais on pouvait déjà se reposer sur elle pour prendre soin des autres petits.

Elizabeth allait soigner les animaux, à l'écurie, quand Tom arriva. Sans prévenir de ses intentions, il s'arma de sa hache et suivit sa petite soeur à l'intérieur des bâtiments. Elle s'était baissée pour prendre une brassée de foin, quand il lui assena un formidable coup sur la nuque.

En sortant de la grange, Tom aperçut la petite Annie, qui venait à sa rencontre. Sous les yeux horrifiés de Patrick et d'Ellen, qui l'observaient de la maison, il abattit sa deuxième petite soeur. Et, malgré les pleurs et les supplications des deux autres, le fraticide acheva le quadruple meurtre.

Plusieurs heures durant, Tom Nulty erra dans la forêt environnante. Le soir, il s'en fut visiter celle qu'il aimait désespérément. Et, pendant ce temps-là, le chien des Nulty aboyait lugubrement, errant sans comprendre autour des quatre cadavres.

Arrestation.

Les premiers soupçons avaient porté sur un mendiant inconnu, aperçu dans les parages le 4 novembre. Le détective McCaskill, chargé de l'enquête, pensait autrement. Il questionna Tom Nulty à plusieurs reprises, lui faisant chaque fois raconter en détail l'emploi de son temps au cours de la journée fatidique.

Enfin, le 6 novembre, après les funérailles des quatre petites victimes et un dernier interrogatoire, le détective arrêta Tom, l'accusant du quadruple meurtre. Le jeune homme commença par protester. Puis il avoua. Non pas quatre meurtres, mais deux seulement. Il admit avoir tué Elizabeth et Ellen, mais il affirma ne pas se souvenir de ce qu'il avait fait ensuite.

Cause désespérée.

Le procès de Tom Nulty, devant un Jury des Assises à Joliette, débuta à la fin du mois de janvier 1898, pour se terminer le 4 février suivant. Il fut brillamment défendu par Me René de Salaberry.

La défense avait beaucoup à faire. Les aveux de l'accusé au détective McCaskill, même sans tenir compte d'un concours de circonstances défavorables, établissaient les crimes et désignaient leur auteur à la vindicte légale. Me de Salaberry tenta de sauver la tête de son client en suggérant qu'il n'était pas suffisamment sain d'esprit pour porter la responsabilité de ses actes.

Les Jurés refusèrent de croire à la folie de Tom Nulty et, après un quart d'heure seulement de délibérations, furent unanimes à le trouver coupable de meurtre. La pendaison fut fixée au 20 mai suivant, à neuf heures du matin.

Evasion ratée.

En 1898, les règlements des Prisons différaient des règles actuelles. Un condamné à mort pouvait recevoir autant de visiteurs qu'il souhaitait. Sous surveillance naturellement, il allait et venait dans l'enceinte de la prison.



Enigmes criminelles

Tom Nulty

par ALAIN ROBERT

« Je suis calme. Je me suis familiarisé avec l'idée de la mort, et je remercie les membres du clergé qui m'ont tant aidé. J'étais un aveugle. L'amour avait distillé tout son mauvais venin dans mon cœur. C'est alors que, n'écoutant que ma folle passion, j'ai sacrifié à mes mauvais instincts ceux que j'avais de si chers, Elizabeth, Annie, Ellen et Patrick... Adieu, nous nous reverrons tous dans le Ciel! »

Extrait d'une longue lettre que Tom Nulty, avant de monter sur l'échafaud, avait dictée à M. l'abbé Cléroux, son confesseur et celui dont le dévouement l'avait préparé chrétiennement à la mort. Cette missive suprême était adressée aux survivants de la famille Nulty, à ceux que la hache de Tom avait épargnés.

Amours désespérés.

Thomas (qu'on appelait toujours Tom) Nulty, 21 ans, était l'aîné des fils Nulty. Le père, la mère et leurs six enfants non encore mariés vivaient ensemble sur une ferme, à une dizaine de milles de Rawdon. On était bien pauvre. La culture ne donnait pas beaucoup et il y avait tant de bouches à nourrir.

Tom était amoureux. Ce n'était pas un caprice. Il voulait absolument marier une autre pauvre, Rosa L'Heureux dit L'Espérance. Depuis longtemps, il en parlait à ses parents. Mais cette union était impossible. En se mariant, Tom et son épouse devraient

vivre sur la ferme Nulty. La maison était déjà trop petite pour abriter la famille. Comment y loger une autre personne? Si le pain manquait parfois sur la table des huit membres de la famille Nulty, comment y convier une autre bouche?

Le père et la mère de Tom cherchaient à le raisonner chaque fois qu'il parlait mariage. Mais le jeune homme était têtue. Il insistait de plus en plus, se fâchait, menaçait même.

Telle était la situation, dans la famille Nulty, le 3 novembre 1897. Ce jour-là, Tom décida de tenter un grand coup pour en arriver finalement au mariage. Il rendit visite à sa soeur Marguerite. Celle-ci, plus âgée

que lui, était déjà mariée à un Monsieur Poudrier et habitait une autre petite et humble maison de ferme à Waxford, à quelques milles de Chertsey.

Madame Poudrier écouta les doléances de son frère. Il avait espéré que le ménage Poudrier l'accueillerait avec sa femme. Leur situation n'était guère meilleure que celle des aînés Nulty. Marguerite expliqua son impuissance à Tom. Elle ne pouvait l'accepter chez elle avec une femme. Bien plus, elle lui déconseilla le mariage, du moins pour le moment.

Le jeune amoureux voyait s'effondrer ses dernières espérances. Son chagrin en fut immense. Le désespoir le gagnait. Après avoir passé la nuit sous le toit de son beau-frère, il le quitta le 4 novembre avant-midi pour revenir à Rawdon. Son dernier adieu exprimait une résolution équivoque: « S'il n'y a pas de place, chez nous pour la femme que j'aime, je vais lui en tailler une à coups de hache! » Tom signifiait-il par là qu'il était résolu à défricher sa propre terre et à se bâtir une maison à lui? Ou fallait-il interpréter ses paroles à la lettre?

C'est ainsi que Tom Nulty accorda des interviews et posa pour des photographes et des dessinateurs, dans sa cellule de la prison de Joliette. Tous les jours à peu près, on lui permettait une promenade dans le préau. Il se rendait parfois jusqu'aux hangars, où d'autres prisonniers et des ouvriers exécutaient certains travaux. Tom Nulty abusa de sa liberté relative.

Environ un mois avant son exécution, plus précisément le 13 avril 1898, une sensation inouïe jusque-là remua les esprits et les cœurs à la prison de Joliette. Le geôlier d'alors avait nom Arthur Turcotte. Il habitait l'immeuble avec sa femme et son père, Joseph. Ce jour-là, Venance Houle, un autre prisonnier, incarcéré dans la cellule voisine de celle de Tom Nulty, confia à Monsieur Turcotte que le condamné à mort projetait de le tuer, puis de s'évader.

On ne voulut pas tout d'abord ajouter foi aux révélations de Houle. Mais il insista et décida Arthur Turcotte à pénétrer dans sa cellule à l'insu de Nulty. Là et alors il engagea une conversation avec celui-ci. Sous prétexte qu'il ne se souvenait plus exactement de leurs projets d'évasion, il le pria de lui en répéter les détails. Tom Nulty ne flaira pas le piège. Il parla abondamment. A neuf heures, le même soir, quand le geôlier viendrait rendre sa dernière visite aux prisonniers, Nulty le tuerait à l'aide d'un pic caché dans sa cellule. Il courrait ensuite en finir avec Madame Turcotte et son beau-père. Il n'aurait plus alors qu'à libérer son voisin Houle et tous les deux prendraient la clef des champs. Si l'affaire ne réussissait pas ce soir-là, le lendemain Tom Nulty mettrait le feu à sa pailleasse et, à la faveur de la confusion inévitable, s'évaderait, sans oublier son voisin, naturellement.

Arthur Turcotte n'en pouvait croire ses oreilles. Des hommes du shérif perquisitionnèrent sans retard dans la cellule de Nulty. Dans le bassin d'aisance, ils trouvèrent effectivement un instrument de fer, acéré comme un

poignard et mesurant 12 pouces de longueur par deux pouces d'épaisseur.

La surveillance du condamné fut resserrée. On lui enleva ses allumettes. Il n'eut plus la permission de fumer.

Fin paisible.

Malgré l'énormité de son crime, Tom Nulty avait éveillé une certaine sympathie. Depuis la fin du procès, certaines gens s'étaient occupées de lui. On avait même fait des démarches auprès du Ministre de la Justice, pour lui éviter la peine capitale et faire commuer la sentence de mort en emprisonnement à vie.

Un revirement d'opinion se produisit après le 13 avril. On ne s'intéressa plus à son sort. Les visiteurs se firent rares. On ne parla pratiquement plus de lui dans les journaux.

Puis il fut touché de la grâce. Mgr Bruchési, alors archevêque de Montréal, vint le voir à la prison. C'est à compter de cette visite que Tom Nulty accepta les secours et les consolations de la religion. Un professeur du Séminaire de Joliette, M. l'abbé Cléroux, le visita quotidiennement. Son attitude changea rapidement. Il pria et se prépara à mourir chrétiennement. C'est alors qu'il dicta une longue lettre à ses parents pour implorer leur pardon. Dans cette lettre également il avoua ses quatre crimes en détails.

Le Jour de la Mort.

A cette époque, on pendait en public. Le matin du 20 mai 1893, deux cents personnes environ se pressaient autour de l'échafaud, dressé dans l'enceinte de la prison. Un train spécial en avait amené une bonne centaine de Montréal. Plus de trois cents autres spectateurs, perchés sur les murs ou sur les toits avoisinants, virent Tom Nulty gravir les degrés de l'échafaud.

C'est le bourreau Radclive qui opérera dans ce temps-là. L'exécution dura à peu près une minute.

ALAIN ROBERT.



Pour un accueil cordial

Vous ne pourriez pas mieux souhaiter la bienvenue à vos amis qu'avec un verre de "Black & White".

Le "Black & White" mélange spécial des meilleurs whiskys d'Ecosse, montre de façon remarquable combien un Scotch Whisky peut être bon.

BUCHANAN'S
'BLACK & WHITE'
SCOTCH WHISKY
Le Secret réside dans le Mélange

Fournisseurs Brevetés de Sa Majesté la Reine



Distillateurs de Scotch Whisky James Buchanan & Co. Ltd.

Distillation, Mélange et Embouteillage faits en Ecosse

En bouteilles de différentes grosseurs

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	2	8	3	4	6	5	2	7	3	4	7	6	2	3
V	S	V	U	G	O	O	L	O	A	R	T	R	Y	U	A
8	3	7	4	6	2	8	3	7	4	8	2	5	6	4	7
N	N	G	R	E	S	G	D	E	E	R	E	O	Z	A	N
4	7	2	6	5	4	7	3	2	6	4	8	2	7	3	6
U	T	T	P	N	D	O	E	E	L	A	O	S	P	F	U
3	8	4	6	2	3	7	4	6	5	2	3	4	6	2	8
E	S	C	S	T	T	P	E	P	G	R	E	V	R	E	A
7	2	8	6	4	3	7	2	6	5	4	3	2	6	5	4
O	S	C	E	O	A	R	C	V	V	U	U	H	O	O	S
7	5	4	6	2	3	8	4	7	2	6	3	4	7	2	8
T	Y	R	Y	A	F	H	E	U	N	A	O	U	N	C	A
8	2	5	4	6	3	5	4	2	6	3	4	5	2	3	4
T	E	A	S	N	Y	G	S	U	T	E	I	E	X	R	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

LE SAMEDI vous présente cette semaine :

THE COBWEB

Le film se déroule dans une clinique où les complications sentimentales et les rivalités mesquines tiennent autant de place que la maladie. On y voit Glòria Grahame, Lauren Bacall, Susan Strasberg, Adele Jergens, Richard Widmark, Charles Boyer et John Kerr.



Le docteur Stewart Mc Iver (Richard Widmark) et Karen (Gloria Grahame), sa femme, sont souvent en désaccord. Celle-ci n'est pas insensible aux compliments que lui prodiguent les patients de son mari et plus encore son collègue,



le docteur Douglas Devanal (Charles Boyer). Prise de remords, Karen tente un rapprochement avec son mari et lui propose de s'occuper davantage de la clinique. — Pour commencer, elle lui suggère d'acheter de nouvelles draperies aux couleurs vives propres à plaire aux malades. Malheureusement, Meg Rinehart (Lauren Bacall), le bras droit du psychiatre, propose de faire dessiner les motifs de ces draperies par Steve Holte (John Kerr), un jeune artiste, patient du médecin. Ce dernier accepte. Karen poursuit ses projets et Sue Brett (Susan Strasberg), une autre malade, annonce à Steve qu'il a tra-



vaille inutilement et que ses dessins ne seront pas acceptés. — Découragé, Steve s'enfuit en direction de la rivière. Miss Cobb (Adele Jergens), la secrétaire du docteur Devanal, lui apprend l'inquiétante nouvelle. Il s'adresse des reproches parce qu'il comprend qu'il a une part de responsabilité dans cette lamentable affaire, et songe même à démissionner. — Heureusement, Steve s'est ressaisi : il est revenu à l'hôpital et le docteur Mc Iver le trouve l'attendant dans son bureau. Karen offre de l'aider à prendre soin du jeune homme, et celui-ci devient le lien qui rapprochera les deux époux.



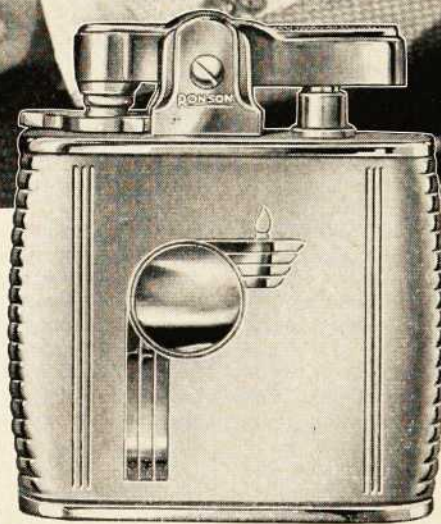


Il pensera à vous à chaque étincelle

Offrez un Ronson

Pour "la flamme de votre vie," achetez un briquet qui lui fera toujours penser à vous . . . le Viking Ronson, le briquet à gaz, exclusif, de grande précision, avec la nouvelle flamme dirigée. Vous savez que c'est un cadeau dont il se servira et qu'il appréciera toute l'année, chaque fois qu'il allumera sa cigarette ou sa pipe. Il sera enchanté par les nouvelles caractéristiques exclusives à Viking— et charmé que vous ayez choisi un Ronson, le meilleur briquet au monde. Et un Viking n'est qu'un des briquets Ronson dont il y a un choix de plus de 50 dans tous les meilleurs magasins. Prix à partir de \$5.50.*

*Prix de détail suggéré



briquet à gaz
**Viking
 Ronson**
 pour le fumeur de
 cigarettes et
 le fumeur de pipe
 \$10.95* avec une
 Cartouche de
 Gaz Bu-Tank.



*Remplissage rapide,
 facile, sans odeur grâce à la
 Cartouche de Gaz Bu-Tank*



*Une flamme dirigée, puissante, pour le
 fumeur de pipe—simplement en
 retournant le Viking sens dessus dessous.*



*Aussi pour le fumeur de
 cigarettes . . . forme bien
 adaptée à la main*



*Régulateur de flamme
 exclusif, hauteur et
 force par simple toucher*

RONSON

FABRICANTS DES MEILLEURS BRIQUETS ET RASOIRS ÉLECTRIQUES AU MONDE

NOTRE FEUILLETON

Un mariage sans importance

par ALIX ANDRÉ

No 1

CANNES, à l'heure paisible de l'avant-crépuscule. Le long de la promenade qui borde la mer, deux hommes et une femme marchaient sans hâte, promeneurs charmés par le lieu et l'instant. Autour d'eux, dans la ville, sur la mer, le calme était descendu. Les vagues, presque silencieuses, s'échouaient au rivage en étalant leur frange légère d'écume, puis se retiraient doucement. Et, aussi loin que le regard pût se porter, l'eau bleue, unie, de la baie, frissonnait à peine.

La chaleur de la journée — bien qu'on fût seulement à la fin mai, cette chaleur avait été forte — demeurait suspendue au-dessus des flots en une sorte de brouillard que, peu à peu, l'approche de la nuit dissipait. Mais le ciel, lui, restait, malgré l'heure, très clair et encore lumineux.

— J'aime ce pays, murmura soudain Patrice Gramont en se tournant vers la pleine mer.

Ses compagnons l'imitèrent. La jeune femme avait souri avec indulgence. Elle interrogea, incrédule :

— Vous aimez vraiment Cannes, vous, docteur ? Vous aimez cela ?

Se retournant, d'un geste vif, elle désignait les grands hôtels aux façades impersonnelles, aux terrasses pareillement ornées de tables fleuries, entre lesquelles serveurs en vestes blanches et maîtres d'hôtel vêtus de noir circulaient.

— Cela, madame, répondit Gramont, je ne le vois pas. Je n'en ai pas le temps. Je garde les regards dont je puis disposer pour la mer et le ciel. Et je pense qu'en nul autre point du monde ils ne peuvent offrir plus de beauté ni une telle variété de spectacle.

La première partie de la phrase seule retint l'attention de l'ami qui se trouvait auprès du docteur.

— Il est vrai, dit-il. Vous êtes l'homme le plus occupé de cette ville.

— Titre peu glorieux. Cannes abrite tant d'oisifs !

— Je sais ce que je dis. Aussi vous sommes-nous, ma femme et moi, particulièrement reconnaissants de nous accompagner ce soir. Bien que, je le jurerais, vous jugiez ce dîner une ennuyeuse corvée.

L'accent était légèrement ironique. Gramont protesta :

— Dieu me garde d'être aussi ingrat envers vous et envers notre hôtesse. Mais ne croyez-vous pas qu'il serait incorrect de la faire attendre ?

Comme s'il se rappelait lui-même au souci de l'exactitude, Patrice Gramont abandonna la balustrade sur laquelle il s'appuyait. Ensemble, les trois promeneurs reprurent leur marche, tandis que la jeune femme observait :

— Nous ne ferons pas attendre Mlle Heybrand, docteur, soyez tranquille. Elle a gardé, de la colonie, l'habitude de se mettre à table assez tard, et ne compte guère sur nous avant neuf heures.

Ainsi rassuré, Gramont ralentit le pas, et le groupe continua à avancer, suivant, en flânant, le boulevard de la Croisette en direction du port des yachts.

Le docteur Patrice Gramont venait à peine de dépasser la trentaine. C'était un homme grand, droit, dont on devinait le corps musclé et nerveux. Bien qu'il portât avec aisance un costume d'une correction parfaite, on ressentait, à le voir, l'impression vague que ce n'était point là sa mise ordinaire, un peu de la même manière qu'on devine un militaire dans un civil. Et pour qui l'avait vu dans la tenue de chirurgien, en effet, cette impression s'expliquait fort bien. La blouse, le tablier, le calot, n'étaient point accessoires secondaires, mais faisaient partie de Patrice, s'adaptaient à lui comme si cet uniforme lui eût été particulièrement destiné, comme s'il n'eût pu, en vérité, être autre chose qu'un « homme en blanc ».

De son métier, Gramont avait aussi le calme, un calme parfait, peut-être acquis bien plus que naturel, mais dont nul, en tout cas, n'eût songé à chercher le secret dans la volonté du jeune homme.

Son visage reflétait ce calme. Il était habituellement sérieuse, presque grave, mais le sourire, sans doute à cause de sa rareté, pouvait le transformer absolument. Les rides légères du front, la contraction des sourcils, s'effaçaient alors, et les yeux, bleus et froids, rayonnaient d'une extraordinaire jeunesse.

Les compagnons qui marchaient auprès du jeune homme offraient moins de personnalité que lui. Ils formaient un couple élégant comme on en rencontre tant sur la Côte d'Azur : lui, décidé, légèrement corpulent, et portant bien son âge d'homme mûr ; elle, mince, petite, non point jolie, mais charmante, et qui devait être au moins de quinze ans sa cadette.

Georges Mériel qui avait beaucoup voyagé, et gagné sa fortune dans l'importation des produits coloniaux, aimait Cannes et y séjournait durant un mois ou deux chaque printemps. Deux ans auparavant, le docteur Gramont, à peine installé, avait eu à opérer Clarisse Mériel d'une appendicite aggravée de péritonite qui mettait la vie de la jeune femme en danger. L'habileté du praticien, ses soins et, grâce à eux, la guérison de Mme Mériel, avaient attaché le couple au jeune homme. Si bien que les relations, une fois le danger passé, n'étaient pas demeurées celles de docteur à client, mais avaient pris un caractère plus intime. L'existence extrêmement occupée de Gramont, pourtant, dont les malades ab-

sorbaient les jours et souvent les nuits, et aussi l'éloignement que celui-ci éprouvait pour les plaisirs mondains, faisaient rares ses sorties. Aussi comprenait-on que Georges Mériel fût tout à la fois surpris et ravi de le voir, ce soir, marcher, libre et détendu, près de lui.

Détendu ? Peut-être point tout à fait. Malgré son évidente satisfaction de longer cette mer qu'il aimait, de voir tomber le soir d'un ciel ineffablement doux, de respirer l'air vif qui venait du large ; malgré tout ce bien-être qui le pénétrait, le jeune homme conservait, entre les sourcils, un pli profond — souci ou concentration — peut-être les deux à la fois.

Après un instant de marche silencieuse, les grands hôtels, le Martinez, le Miramar, le Carlton dépassés, Georges Mériel interrogea :

— Beaucoup de travail, aujourd'hui, docteur ?

— Oui, beaucoup trop. Je veux dire beaucoup trop pour la clinique, pas pour moi. Je suis de fer. Mais nous n'avons pu accueillir tout le monde.

Les derniers mots prononcés, le pli des sourcils s'accrut. Le visage tout entier du jeune homme s'était assombri.

— Et les nouveaux bâtiments, interrogea Mériel, où en sont-ils ?

— La construction est arrêtée. Manque de fonds.

— Mais vous allez la poursuivre ?

— Oui... un jour.

— Je croyais que la ville, l'Etat, faisaient quelque chose.

— Ils font ! Ce n'est pas assez. Imaginez que l'on doit, maintenant, compter plus d'un million par lit, et cela le plus modestement du monde.

« Ah ! reprit Gramont, en s'animant d'une façon qui ne lui était pas habituelle et indiquait combien le sujet lui tenait au coeur, cet établissement serait pourtant si nécessaire ! Si vous saviez combien la vieille clinique est insuffisante, incommode, peu moderne... »

Il s'interrompit et se tourna vers Clarisse Mériel.

— Mais vous le savez, vous, madame.

— Je sais surtout qu'on y opère des miracles, répondit-elle en souriant. Et cela, je ne suis pas près de l'oublier.

Le docteur eut un geste qui semblait vouloir arrêter les paroles de gratitude de la jeune femme. Puis il secoua ses robustes épaules, comme pour chasser le souci qui, une fois de plus, venait de l'assaillir. Mais il n'ignorait point qu'il en détournerait difficilement son esprit. La préoccupation majeure de sa vie venait de se faire plus harcelante encore pour avoir été évoquée.

— Ce qu'il vous faudrait, remarqua Mériel, ce serait un gros, un très gros commanditaire.

Il se tut brusquement, comme si ses propres paroles venaient d'éveiller en

lui une idée. Et, tout à coup, d'un accent plein d'enthousiasme :

— Un commanditaire ! Mais je vous en connais au moins un, Gramont, ou plutôt une. Pourquoi donc ne sonderiez-vous pas notre hôtesse à ce sujet ?

— Mlle Heybrand ? Il ne me paraît pas particulièrement indiqué de quémander de l'argent auprès d'une personne chez qui l'on est reçu pour la première fois, et que, du reste, on ne connaît point.

— Mais c'est cela, les affaires, mon pauvre ami. Les repas n'ont souvent d'autre but que de réunir des gens aussi inconnus entre eux que vous l'êtes, Mlle Heybrand et vous, et dont les uns ont besoin de l'argent des autres.

— C'est possible. Mais je ne suis pas, hélas ! un homme d'affaires.

Sous son apparente banalité, la phrase rendait toute insistance impossible, et Georges Mériel le comprit. Il dit seulement, en soupirant :

— Dommage ! Dix... vingt... trente... cinquante millions, qu'est-ce que cela pour Gilda !

La jeune femme qui, depuis un instant, n'avait pas pris part à la conversation, interrogea :

— Elle est donc si riche que cela ?

— Plus encore, mon amie. Une montagne d'or, ou plutôt de cannes à sucre, de café, de bananes, de cacao, de coton...

— Et elle dispose seule de cette fortune ?

— Absolument. Mais ne vous ai-je pas déjà suffisamment parlé de Gilda Heybrand ?

— A moi, oui. Mais peut-être le docteur aimerait-il aussi connaître quelque chose de cette personne chez laquelle vous le conduisez.

— Pardon, rectifia Mériel, chez laquelle je le conduis, parce qu'elle me l'a elle-même demandé.

« Au demeurant, vous avez raison, ma chère. Mais Gramont est tellement insaisissable qu'on ne trouve jamais le temps de lui dire grand-chose. »

— C'est exact, affirma le jeune homme en souriant, aussi ne vous fais-je aucun grief de votre silence.

— Qui va cesser, docteur. Donc, Gilda Heybrand est majeure, et, orpheline depuis de nombreuses années, se trouve à la tête d'une formidable fortune. Ses parents ont péri dans l'une de ces effroyables tornades qui ravagent parfois certaines îles des Antilles. Ils possédaient là-bas une plantation, mais comme l'ouragan arracha, pulvérisa, détruisit tout sur son passage, Gilda se retrouva non seulement orpheline, mais ruinée.

« Préservée parce qu'elle se trouvait, au moment de la catastrophe, chez son grand-oncle, un riche planteur de la Martinique, l'enfant — elle avait alors cinq ans — demeura chez ce parent. Une jeune cousine à peu près de son âge, et dont la famille venait également de disparaître dans le ca-

Commencé dans l'édition du 18 juin 1955. Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

LISEZ EN PAGE 30, LA FIN DE NOTRE FEUILLETON : "L'ASILE DU HASARD"

taclisme, fut aussi recueillie par M. Heybrand. Mais, de celle-là, je ne me souviens guère. Sans doute était-elle une fillette ordinaire. Tandis que Gilda possédait un charme, une beauté, une personnalité que l'on ne peut oublier.

— Quel enthousiasme, mon ami! interrompit Clarisse Mériel en souriant.

— Il n'est pas sans raisons, je vous l'affirme. Dans un instant, vous en jugerez vous-même.

— Parce que, interrompit Gramont, Mme Mériel ne connaît point notre hôtesse?

— Mais non. Ma femme m'accompagne rarement en voyage d'affaires. Elle craint la mer. Je suis, chaque fois, allé seul aux Antilles, où, du reste, le vieux M. Heybrand me recevait toujours princièrément. Ainsi ai-je connu Gilda. Et elle a dû, elle-même, garder quelque souvenir de ma personne, puisque... cette invitation.

— Un peu mystérieuse, Georges, avouez-le.

— Pas le moins du monde. Qu'allez-vous chercher?

— Je m'exprime mal. Je voulais parler de ce qu'il y a de surprenant dans le fait que Mlle Heybrand, aussitôt arrivée à Cannes, y ait connu notre présence.

— Cela est, au contraire, tout simple. Gilda, pour me l'avoir entendu dire autrefois, s'est souvenue que nous passions toujours les mois de mai et juin dans cette ville. Son étonnante mémoire avait aussi dû garder le nom, probablement prononcé par moi, du *Martinez* où nous descendons. Elle s'est fait annoncer, un jour, — celui justement où vous vous trouviez à Nice, — et sa visite, qui s'est longuement prolongée, m'a causé, je l'avoue, un très grand plaisir. Lorsqu'elle est repartie, elle emportait ma promesse de me rendre avec vous à bord, à une date dont nous devions convenir. Après quoi, est venu le billet que vous savez. Il disait à peu près ceci:

« Mon ami, voulez-vous me faire le grand plaisir de dîner chez moi jeudi avec Mme Mériel, que je serai, vous le savez, infiniment heureuse de connaître. Le *Désirade* est le dernier yacht ancré tout au bout de la jetée. Je vous y attendrai entre huit et neuf heures. »

Et un post-scriptum ajoutait:

« Puis-je demander au docteur Patrice Gramont de se joindre à vous? Je crois que vos bonnes relations avec lui vous autorisent à lui transmettre cette invitation. »

« Voilà à peu près ce qui me fut écrit, et à quoi j'ai répondu par une acceptation. Y a-t-il là de quoi s'étonner? »

— On peut s'étonner, tout au moins, de ce que Mlle Heybrand ait convié le docteur qu'elle ne connaît pas.

— Mais c'est enfantin, voyons, Clarisse! Sans aucun doute, ancré pour quelque temps à Cannes, Gilda a désiré y connaître un excellent médecin.

— Précisément, M. Gramont n'est pas médecin.

— Et qu'est-il donc, s'il vous plaît?

— Chirurgien. Il y a quelques différences.

— Vous jouez sur les mots. Eh bien! comme nous avions un chirurgien parmi nos amis, Mlle Heybrand a pensé qu'il pourrait, au besoin, être docteur aussi.

« C'est bien ce que vous avez compris, n'est-ce pas, Gramont? interrogea-t-il en se tournant vers le jeune homme. »

— C'est ce que j'ai compris, en effet. Sans cela, serais-je venu...

Mériel hocha la tête avec satisfaction, tandis que sa femme reprenait:

— Achevez donc l'histoire de Mlle Heybrand... pour le docteur.

— Elle est finie. Du moins, à peu de chose près. La dernière fois que je vis

Gilda, à la Martinique, elle avait dix-sept ans et était déjà admirablement belle. Sa cousine venait d'épouser un ami d'enfance, un de leurs voisins, je crois, et la jeune fille demeurait seule auprès du vieux colon. Celui-ci mourut deux ans plus tard, et Gilda qui, je vous l'ai dit, ne possédait rien, hérita de la plus grosse fortune de l'île.

« Je ne suis pas retourné là-bas, parce que l'agent que j'y possède s'acquitte assez bien de mes achats pour m'éviter le voyage. Par lui, venu il y a environ six mois en France, j'ai su que Gilda Heybrand — elle a maintenant vingt-deux ans — n'était pas mariée, et que, sur un yacht baptisé *La Désirade*, sans doute en souvenir de cette île des Antilles du même nom où elle est née, elle parcourait le monde dans la seule compagnie de son équipage, de sa femme de chambre, et d'une vague demoiselle de compagnie. »

« Voilà, acheva Georges Mériel en se tournant vers sa femme, voilà ce que vous appelez l'histoire de Gilda Heybrand terminée. Etes-vous satisfaite, Clarisse? »

— Encore une fois, c'est au docteur qu'il faut poser cette question et non pas à moi.

— Eh bien! donc, Gramont, êtes-vous satisfait?

— Pleinement! assura le jeune homme en riant.

Les promeneurs venaient de passer devant la gare maritime et marchaient maintenant sur la jetée à l'extrémité de laquelle s'élève le monument simple et émouvant dédié à la grande navigatrice Virginie Hériot. A gauche, c'était la mer, sur laquelle le soleil couchant allumait des scintillements et des lueurs. A droite, coursiers de race au repos, les yachts se balançaient dans le clapotis léger de l'eau. Le dernier, dont la coque d'acajou luisait comme celle d'une châtaigne mûre hors de sa gangue, dont les mâts élançés s'élevaient haut vers le ciel, portait à sa proue, en lettres de cuivre étincelantes, ces mots: *La Désirade*.

Il était, de loin, le plus long, le plus beau, le plus élégant de tous les bateaux de plaisance mouillés dans le port. Au centre se trouvaient les appartements vitrés desquels on devait pouvoir jouir de la mer aussi bien que sur le pont. A l'avant, une tente de toile rouge était aménagée, sous laquelle se groupaient une table, des sièges confortables, et un canapé-balancoire, fait aussi de toile rouge, que des chaînes fixaient à une barre de bois. Une haute cage, posée sur des pieds de fer dorés, emprisonnait plusieurs perruches au doux plumage bleu et or, que l'approche de la nuit rendait immobiles et muettes. Tout autour de cette sorte de petit salon extérieur, des jardinières mêlaient leurs plantes vertes à de belles fleurs éclatantes.

Précédant de quelques pas ses compagnons, Georges Mériel s'était engagé sur la passerelle. Il se nomma au matelot qui venait d'apparaître à la coupée, et celui-ci, probablement averti, pria les visiteurs de le suivre.

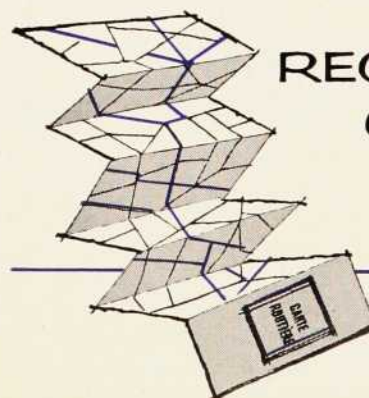
Aussitôt entré dans l'étroit couloir, l'homme ouvrit la première des portes qui s'offrait, sur la gauche, et introduisit les nouveaux venus dans le salon du bord. La pièce n'avait rien d'exigu. Elle semblait même, pour un yacht, assez vaste. Les murs étaient entièrement revêtus d'un magnifique bois exotique, blanc et satiné, et tous les meubles, d'un modernisme luxueux et pratique, se trouvaient faits de ce même bois. Les fauteuils et le canapé étaient tendus de chintz rouge à rayures blanches, et le même tissu se retrouvait dans les rideaux encadrant chaque fenêtre. Un vase d'exubérants oeillets pourpres occupait le centre d'une table ronde, à dessus de glace,



Une protection pour votre auto

Dans tout le Canada, des milliers de vendeurs autorisés et de garagistes installent les pièces Ford authentiques pour donner meilleure satisfaction à leurs clients. Ils savent que les pièces Ford authentiques sont les meilleures parce qu'elles sont fabriquées exclusivement pour les voitures construites par Ford.

Pour toute réparation, arrêtez-vous à l'enseigne bleu et blanc des pièces Ford authentiques. Fabriquées avec précision pour durer plus longtemps, les pièces d'origine Ford protègent cet important "placement" que représente votre voiture.



Partout où vous irez...
RECHERCHEZ
CETTE ENSEIGNE



et une femme, debout devant cette table, rectifiait l'ordonnance du bouquet, redressait, aéraient les fleurs. Elle se retourna au bruit de la porte qui s'ouvrait et Gramont sut aussitôt que l'enthousiasme de Georges Mériel n'avait, en vérité, aucune disproportion avec la réalité.

Gilda Heybrand était, en effet, merveilleusement belle. Grande, mince, harmonieuse, elle portait, avec une grâce un peu hautaine une longue robe-sari de soie blanche dont la jupe s'enroulait étroitement autour d'elle, tandis que le haut, brodé d'arabesques d'or, restait flottant sur ses bras et ses épaules. Son visage eût semblé d'une perfection trop grande si une flamme étrange et brûlante ne l'eût animé. La bouche, un peu forte, était admirablement dessinée, le nez droit et d'une ligne très pure, les yeux sombres, profonds, sous les fins sourcils bruns. Une épaisse chevelure anelée, d'un noir à reflets de cuivre, encadrait ce beau visage et descendait librement jusqu'aux épaules de la jeune fille. A son cou, un collier très beau brillait doucement, un triple rang de perles, attaché par un scarabée de rubis. Et le reflet nacré du bijou, l'orient rosé de chaque perle, semblaient éclairer la peau, sous laquelle on devinait qu'un sang généreux circulait.

Gilda Heybrand était demeurée durant deux ou trois secondes immobile, un oeillet encore dans la main; et le docteur eut l'impression que c'était lui, et non point l'un ou l'autre de ses compagnons, que le regard lumineux avait cherché. Mais déjà la jeune fille s'avançait en disant :

— Vous voilà donc, « ami de France ». Vous souvenez-vous ? C'est ainsi qu'autrefois je vous appelais.

Sa voix était à l'image exacte de sa personne : grave, pleine, chaude, et sans nul accent martiniquais.

— Oui, certes, je m'en souviens, répondit Georges Mériel; et j'ai aimé, l'autre jour, retrouver cette appellation sur vos lèvres.

« Mais, reprit-il aussitôt, je ne puis penser tout à fait à la même chose; je ne puis surtout vous dire : « Vous voilà, Gilda » ! car c'est à peine si je vous reconnais. Vous étiez belle, déjà, là-bas. Mais, grand Dieu... »

Il s'interrompit, incapable d'exprimer autrement son admiration.

La jeune fille eut un petit rire sans gaieté.

— Je suis pourtant bien moi, je vous assure. J'ai vieilli, voilà tout. Du temps a passé...

Une intonation amère avait marqué la fin de la phrase, et ce fut soudain, dans la voix harmonieuse, comme une cassure.

Mériel ne put protester. Après s'être incliné sur la main de la jeune fille, — son titre d'ami ancien autorisait ce geste, — il devait présenter sa femme à Gilda, qui se tournait vers elle. Puis vint le tour de Patrice Gramont. Et celui-ci fut certain, cette fois, que le regard de Mlle Heybrand, rapide cependant, s'était appuyé sur lui avec une particulière attention.

Gilda Heybrand invita ses hôtes à s'asseoir. Le même matelot qui avait introduit les visiteurs venait de pénétrer dans la pièce, poussant une table roulante sur laquelle étaient réunis, autour du seuil à glace, bouteilles d'apéritifs, verres et shakers. Ce fut la femme de chambre de la jeune fille, une authentique Martiniquaise à amples jupes de couleurs vives et madras rouge, qui prépara les cocktails.

— Madiana excelle aux mélanges de nos pays, dit Gilda. Ses dosages de poivre, de girofle, de muscade et de rhum sont parfaits. Notre maître d'hôtel, que j'ai laissé à la plantation à cause de l'exiguïté de notre demeure, ne ferait pas mieux,

— L'exiguïté de cette demeure !... ne put s'empêcher de répéter Patrice Gramont en promenant un sourire amusé autour de lui.

Elle jeta un bref regard au jeune homme.

— La *Désirade* est, en effet, un grand et beau yacht...

— Le plus beau de la côte, Gilda, interrompit Mériel.

— Peut-être. Mais insuffisant à tenir le personnel tout entier de ma maison, vous en conviendrez. Du reste, cela eût été parfaitement inutile.

Elle fit un geste pour rappeler la Martiniquaise qui s'éloignait, et ordonna :

— Va trouver Inès, qui doit être dans sa chambre, et demande-lui de venir nous rejoindre.

Puis, se tournant vers Clarisse Mériel :

— Mlle Arnaud est mon amie et l'accompagnatrice de tous mes voyages, expliqua-t-elle. Depuis deux ans elle veut bien demeurer auprès de moi, et subir les fantaisies qui me font aborder tour à tour tel rivage, ou bien reprendre la mer. Elle représente ma seule famille.

— Mais vous possédiez bien une jeune cousine avec laquelle vous aviez été élevée, n'est-ce pas ? interrogea Mériel.

Le regard sombre de Gilda se tourna vers celui qui l'interrogeait.

— Oui, répondit-elle brièvement. Elle est morte.

Tandis que Georges Mériel exprimait son étonnement et ses regrets, la porte s'ouvrit et une jeune femme s'avança dans le salon. Elle était plus âgée que Gilda. De taille moyenne, jolie, vêtue avec élégance, elle ne représentait guère ce que Mériel avait appelé « une vague demoiselle de compagnie ». La couleur de ses yeux, surtout, étonnait au premier abord, et semblait étrange. Ses prunelles jaunes, d'un jaune doré, paraissaient plus larges et plus brillantes à cause de la pâleur du visage. Des cheveux châtain, coupés court, dégageaient bien les traits nets, le front un peu trop large, les pommettes

hautes. Mlle Arnaud ne portait point de bijoux; et sa robe de soie bleue était d'une coupe parfaite, mais très sobre.

— Voici ma patiente et chère Inès, dit Gilda en entourant affectueusement de son bras les épaules de la jeune fille.

Elle présenta, l'un après l'autre, Mme Mériel, M. Mériel, le docteur Patrice Gramont, et presque aussitôt le dîner fut annoncé.

Dans la salle à manger aux murs pareillement revêtus de bois satiné, aux meubles blancs, le repas se prolongea dans une atmosphère amicale. Un étranger pénétrant par hasard dans la *Désirade* n'eût jamais pensé que la plupart des convives assis autour de la table chargée de fleurs fussent, une heure auparavant, inconnus les uns aux autres. Certes, les souvenirs communs que possédaient Gilda Heybrand et Mériel suffisaient à alimenter la conversation. Cependant ni l'hôtesse ni son invité n'en abusèrent. A plusieurs reprises il sembla même au docteur voir passer, dans les yeux de la jeune fille, une sorte de nuage, tandis que l'importateur rappelait certains faits, disait certains noms d'une époque révolue.

Le repas terminé, Gilda Heybrand et ses hôtes revinrent dans le salon. Mlle Arnaud servit le café et les liqueurs, présenta les coffrets de cigares et de cigarettes. Elle était discrète, attentive, efficace, mais n'avait rien d'une personne s'acquittant de son service. Sa grâce, sa distinction, l'intelligence brillante qui émanait d'elle, en faisaient l'égale de Gilda. Et le docteur ne s'expliqua pas lui-même pourquoi il éprouvait une étrange impression de malaise chaque fois que le regard de la demoiselle de compagnie, vite détourné, du reste, croisait le sien.

II

Il était tard lorsque Clarisse Mériel se leva pour se retirer. Tandis qu'Inès Arnaud demeurait dans le salon, Mlle Heybrand précéda ses

amis au-dehors et s'arrêta un instant avec eux sur le pont. Elle serra leurs mains, accepta une invitation à dîner pour un soir prochain. Puis, comme Patrice s'inclinait devant elle, Gilda dit :

— Je ne vous rends pas encore votre liberté, docteur.

Et, tournée vers les Mériel, elle ajouta :

— Si vous le permettez, naturellement.

Bien que, dans la nuit, il fût à peu près impossible de distinguer l'expression des visages, Mlle Heybrand dut « sentir » l'étonnement, et peut-être la contrariété du jeune homme, car elle reprit avec ironie :

— Et s'il veut bien lui-même m'accorder quelques minutes de son temps précieux.

Patrice s'était dominé. Il s'inclina de nouveau.

— Le temps que je passe sur la *Désirade* est précieux aussi, mademoiselle.

Elle sourit et murmura :

— Merci.

Clarisse et Georges Mériel, sans manifester la moindre surprise, venaient de traverser la passerelle. Du quai ils échangeaient encore quelques paroles avec la jeune fille, debout sur le pont, puis ils s'éloignèrent; et le bruit de leurs pas sur la jetée décrivit rapidement.

Alors Gilda Heybrand revint vers le docteur. Il lui tendit son étui à cigarettes ouvert, alluma la cigarette qu'elle y avait prise, et celle qu'il venait lui-même de choisir. Puis tous deux s'accoudèrent au bastingage et gardèrent un instant le silence.

Maintenant leurs yeux accoutumés distinguaient mieux les objets. Du reste, la nuit était claire. Au ciel, d'innombrables étoiles scintillaient, et d'autres étoiles, points lumineux de la ville, plus proches, ceux-là, leur donnaient la réplique. Au bruit sourd de la mer, heurtant le rivage, se mêlait une musique lointaine, venue sans doute de quelque autre yacht. L'air de la nuit qui l'apportait était vif, pénétrant, acide, avec son goût d'eau et de sel.

Dans sa légère robe, Gilda Heybrand frissonna. A cet instant précis, Mlle Arnaud apparut à la coupée, tenant une cape de renards blancs qu'elle vint poser sur les épaules de son amie.

— Il fait frais, Gilda, dit-elle. Vous devriez rentrer.

La jeune fille secoua la tête.

— Merci, Inès; mais je ne m'attarderai pas, sois tranquille.

— Cependant, l'air nocturne est chargé d'humidité.

Cette insistance fit sourire Gilda, mais ne l'irrita point.

— Tu vas faire croire au docteur que je suis la créature la plus fragile de la terre, dit-elle. Dieu sait, pourtant, qu'il n'en est rien. Ne t'inquiète pas, Inès, et va te coucher.

Malgré ce conseil, la jeune fille demeura immobile, absolument comme si elle n'avait pas entendu, et Gilda dut répéter :

— Ne m'attends pas, Inès. Bonsoir.

Alors Mlle Arnaud s'éloigna lentement et, sembla-t-il au jeune homme, à regret.

Lorsqu'elle eut disparu dans le couloir du yacht, Gilda, qui l'avait suivie des yeux, ramena son regard vers la mer et secoua pensivement, au-dessus de l'eau, la cendre de sa cigarette. Patrice, lui, légèrement détourné, regardait se dresser, au-dessus des mâts, le Suquet illuminé de ses clartés orange et vertes. Chose étrange, cet instant dont il devait garder un si profond souvenir, ne lui paraissait, à la minute même, s'accompagner d'aucune gravité, avoir aucune importance.

Jugeant sans doute qu'entre son

QUE répondriez-vous ?

Q. — Que signifie jeter la gant ?

R. — C'est provoquer quelqu'un, comme le faisaient les chevaliers antiques, en signe de défi.

Q. — Que signifie « laver la tête à quelqu'un » ?

R. — Le réprimander sévèrement. Allusion à la façon de faire parfois pénible du coiffeur. Même sens : recevoir un savon.

Q. — Qu'est-ce qu'un sphinx ?

R. — C'est un homme dont le caractère est mystérieux et incompréhensible.

Q. — Qu'entend-on par le chant du cygne ?

R. — On croyait autrefois qu'avant de mourir, les cygnes faisaient entendre leur plus beau chant. Allusion à l'artiste qui, près de mourir, crée un chef-d'oeuvre.

Q. — Que signifie : le jeu n'en vaut pas la chandelle ?

R. — Cela ne vaut pas le mal qu'on se donne. Jadis, les joueurs payaient la chandelle qui les éclairait.

Q. — Que signifie : mettre quelqu'un à pied ?

R. — C'est le priver de son emploi ou de son grade. A Rome, le chevalier coupable était privé de son cheval.

Q. — Qu'est-ce que tomber de Charybde en Scylla ?

R. — C'est tomber de mal en pis. Ce sont deux courants très redoutés des marins en Sicile. Si par chance on évitait Charybde, on était entraîné par Scylla (îles).

Q. — Qui a inventé l'ondulation Marcel ?

R. — Un coiffeur français du nom de Marcel, qui observa la chevelure de sa mère et l'imita avec le fer à friser.

**Quoi? il vous
est impossible
d'économiser!**



C'est beaucoup plus facile que vous l'imaginez. N'avez-vous donc jamais entendu parler des Obligations d'Épargne du Canada? Chaque semaine ou chaque mois faites retenir "automatiquement" un petit montant sur votre revenu. Autorisez votre employeur à faire la déduction sur votre paye ou demandez à votre banque de soustraire la somme de votre compte. Vous serez bientôt surpris de constater combien ces économies s'accroissent rapidement. Et,

n'ayant pas l'argent en main, vous ne pourrez tout simplement pas le dépenser. Il vous rapportera plutôt de bons intérêts. Au besoin, il vous servira à parer à l'imprévu ou à profiter d'une bonne occasion. Il sera toujours là, à votre disposition, puisque les Obligations d'Épargne peuvent être encaissées en tout temps à leur prix d'achat plus les intérêts. Grâce aux Obligations d'Épargne, quiconque veut économiser le peut . . . facilement, régulièrement et sûrement.

**Amassez
des Obligations d'Épargne du Canada**

ACHETEZ-EN AU COMPTANT ET PAR VERSEMENTS

10^e émission
3 1/4%
d'intérêt

Svelte MOBILIER NO 175

LA DÉCOUVERTE de ce fascinant mobilier en acajou véritable vous enchantera. Sa magnifique construction dénote un goût sobre, simple et élégant. L'ensemble "Svelte" vous révélera la traditionnelle exécution experte des artisans de Pepler.

Vous pouvez obtenir le mobilier "Svelte" dans l'un de ces deux ravissants finis: Muscade doux et chaud, ou Muscade et Ebène, deux tons subtils. Voyez les beaux meubles de Pepler, en vedette chez votre marchand dès maintenant.

Pepler Bros. Co. Limited, Hanover, Ontario

compagnon et elle-même le silence ne pouvait plus se prolonger, Gilda dit brusquement :

— Tout d'abord, docteur, je vous remercie d'avoir répondu à mon invitation.

Il eut un geste pour protester. Mais elle ne lui laissa pas le temps de le préciser par des mots.

— Vous n'aviez aucune raison particulière de m'être agréable, puisque vous ne me connaissiez pas.

— Je vous demande pardon, mademoiselle. Notre ami Georges Mériel, lui, vous connaît, et...

— ... Et il vous a parlé de moi ? Je dois donc probablement lui rendre grâce de son indulgence.

Patrice sourit.

— A la vérité, nous ne nous trouvions plus très loin de votre yacht lorsque Georges Mériel s'est décidé à me dire quelques mots au sujet de la *Désirade* et de sa propriétaire. L'aurais-je souhaité, je ne pouvais plus, à ce moment-là, revenir en arrière.

Gilda jeta, dans l'ombre, un bref regard au jeune homme.

— Voilà qui me paraît direct et sans détours, murmura-t-elle. Tant mieux. Elle se tut, réfléchit un instant, tout en remontant machinalement la somptueuse fourrure blanche sur ses épaules.

— Du reste, reprit Patrice, un médecin se rend toujours là où on le demande.

— Il ne s'agit point de médecin, répliqua Gilda avec quelque impatience.

Mais aussitôt une sorte de sourire passa sur ses lèvres, comme si elle convenait avec elle-même que son hôte ne pouvait vraiment savoir de quoi il s'agissait. Puis, avec décision, elle lui fit face et interrogea :

— Etes-vous, monsieur Gramont, homme à vous étonner, à vous scan-

daliser, si l'on vous conduit hors des sentiers battus, ou bien acceptez-vous facilement l'imprévu, pour si déconcertant qu'il soit ?

La belle voix grave de Mlle Heybrand était nette et sans hésitation. Celle de Patrice résonna, pareillement assurée, tandis qu'il répondait :

— Mon métier m'a assez accoutumé à l'imprévu et au calme qu'il faut garder en face de lui, pour me permettre de vous entendre sans surprise, quoi que vous ayez à me dire.

Gramont, pendant qu'il parlait, ne quittait pas des yeux le visage de la jeune fille. Mais il n'y surprit rien de particulier, sauf, peut-être, un bref durcissement des traits au moment où les lèvres bougèrent, libérant les paroles stupéfiantes :

— Monsieur Gramont, voulez-vous m'épouser ?

Cette maîtrise de soi, que Patrice se vantait de posséder, était, en effet, bien réelle, car le jeune homme n'eut point un tressaillement. Après être resté muet durant quelques secondes, il dit simplement :

— Vous ne me tiendrez sans doute pas rigueur de ne point répondre immédiatement à votre question, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Pas le moins du monde. C'est un sujet qui vaut qu'on y réfléchisse et demande qu'on lui apporte certaines explications.

— Il me paraît nécessaire, en effet, de savoir, au moins, à quoi je dois l'honneur que vous me faites.

Gilda regarda brusquement le docteur. Ses fins sourcils s'étaient contractés. Mais elle dut constater chez son compagnon une totale absence d'ironie, car elle répondit :

— Il ne s'agit point d'un honneur, mais, pour l'un et l'autre, d'une affaire. D'une affaire que je vais tenter de

vous expliquer. Asseyons-nous, voulez-vous ?

Elle lui désignait les fauteuils groupés autour de la petite table. Silencieusement, il en prit un. La cage à perruches avait été enlevée, et sans doute portée à l'intérieur pendant le repas, et la toile de tente roulée, afin que l'une et l'autre fussent préservées de l'humidité nocturne.

Gilda s'était assise sur le canapé-balancoire de toile rouge. Elle se trouvait ainsi éloignée de Gramont, qui ne pouvait apercevoir distinctement son visage. Mais il fut certain que la jeune fille n'avait pas prémédité de lui dérober un embarras quelconque ou la plus fugitive émotion. Elle était absolument, parfaitement calme, et semblait, en effet, traiter une affaire, une affaire à laquelle elle n'eût même point été beaucoup intéressée.

— Avant toute chose, docteur Gramont, dit-elle, il faut que vous sachiez que je vous connais. Naturellement je vous ai vu ce soir pour la première fois. Mais, au moment où vous êtes monté à bord de la *Désirade*, je savais déjà qui vous étiez.

« Oui, reprit-elle, après une brève pause, si notre ami Mériel vous avait peu parlé de moi, il m'avait, en revanche, beaucoup parlé de vous, et avec enthousiasme... »

« Ne m'interrompez pas, dit-elle froidement, comme Patrice élevait la main pour protester. Nous ne faisons pas ici assaut de mondanités, je vous demande de me croire. »

« Donc, le hasard ayant voulu que votre nom fût prononcé, au Martinez, dans la conversation, je connus, en peu de temps, beaucoup sur vous. Je sus votre intelligence, votre autorité, votre valeur. Je sus votre être tout entier donné au métier que vous avez choisi, et l'inexistence de toute part senti-

mentale dans votre vie. Je sus que vous n'aviez pas le temps d'aimer parce qu'une seule passion vous possédait : celle de votre table d'opération, de vos malades. Je sus que vous étiez indifférent, noble, exalté, droit, rigoureux, infatigable, désintéressé, volontaire... »

Cette fois, Gilda ne put empêcher Gramont de parler.

— Je n'eusse jamais cru que Mériel se fit, de ma modeste personne, un semblable portrait, remarqua-t-il ironiquement. Mais vous ne sauriez trop, mademoiselle, vous méfier des amis qui...

— Je m'en méfie, soyez tranquille. Seulement, plusieurs bizarres coïncidences me permirent de contrôler l'opinion de celui-là. Ce fut, un jour, un ouvrier venu effectuer une réparation à bord ; il sortait de votre clinique où il avait été d'autant mieux soigné qu'il ne possédait pas un centime, et, je ne sais plus par le concours de quelles circonstances, ne pouvait revendiquer les avantages des assurés sociaux. Le lendemain, un docteur de Cannes, appelé auprès de ma femme de chambre qui avait un accès de fièvre, me parla de vous dans les mêmes termes. Je jugeai donc que vous ne deviez pas grand-chose à la complaisance de Georges Mériel. Cependant, je vous en dois l'aveu, ce dernier ne m'avait pas dit que du bien de vous.

— Tant mieux, l'unanimité dans l'éloge est fort monotone.

Comme si elle n'avait pas entendu, Gilda poursuivit :

— Mériel m'avait aussi parlé des difficultés matérielles auxquelles vous vous heurtiez. A exercer, comme vous l'entendez, la profession de chirurgien, on ne devient guère riche, monsieur Gramont. Il arrive même qu'on s'endette.

Les sourcils du jeune homme se rap-

prochèrent. Si l'éloge l'avait profondément gêné, la désapprobation qu'il croyait deviner dans la voix de Gilda ne lui plaisait pas davantage. Le seul fait que cette étrangère connût les soucis d'argent qui le harcelaient lui était désagréable.

— Je constate que notre ami n'a vraiment laissé dans l'ombre aucun détail me concernant, observa-t-il.

— S'il l'eût fait, nous en serions pas là, vous et moi, ce soir, répondit-elle avec tranquillité.

Elle parlait toujours de cette voix profonde, qui ne semblait guère faite pour prononcer de banales paroles, et était cependant neutre et froide : « une véritable voix d'affaires, en effet », songeait Patrice.

Gilda, depuis un instant, se balançait doucement sur le canapé de toile. Et, bien que le mouvement imprimé par son pied au siège fût à peine perceptible, le docteur voyait, dans la nuit, bouger le point lumineux de sa cigarette.

— Voici donc, reprit-elle avec la même assurance, comment nos destinées peuvent se rejoindre, monsieur. Je suis orpheline, libre, et je possède cette fortune qui vous fait défaut. Vous connaissez bien peu de chose sur moi, mais, naturellement, il vous serait possible de recueillir, à mon sujet, tous les renseignements que vous jugeriez nécessaires. Ne croyez surtout pas que ma décision de contracter un mariage cache quelque faute, quelque sombre et tortueux dessein (elle eut une sorte de rire contraint qui sonna bizarrement). Il n'en est rien ; et vous aurez, je le répète, tout le loisir de vous en assurer. La vérité est plus simple. La voici : comme je viens de vous le dire, je suis libre, certes ; mais, à mon goût, pas suffisamment. Une fille qui vit seule, court les océans, et n'agit qu'à sa guise, s'offre aux critiques et risque sa réputation. Pour si étrange que cela puisse vous paraître, je crains les unes, et tiens à l'autre. Je ne veux point seulement mener une existence nette, bien que sans entraves, je veux aussi en avoir les apparences.

— Et, ces apparences, vous pensez que le fait d'être mariée vous les donnera ?

— Je ne le pense pas, j'en suis certaine. Dieu sait pourquoi, mais la respectabilité s'attache plus volontiers aux jeunes femmes qu'aux jeunes filles, dans la sorte de vie que j'aime et que j'ai choisie...

— Parce que, interrompit le docteur, cette sorte de vie, vous n'y changeriez rien ?

Elle tourna la tête de son côté, et, malgré l'ombre, il capta la surprise qu'exprimait son visage.

— Non, répondit-elle, naturellement. Je ne compte pas être un poids mort pour vous. Je séjournerai volontiers dans ce pays qui possède, à mes yeux, beaucoup de charme, mais je le quitterai aussi, souvent. Je reprendrai mon bateau et, durant des mois, je voyagerai. Je passerai quelque temps à la plantation, je reviendrai... pour repartir bientôt. En compensation de ces... arrangements, vous aurez à votre disposition une belle partie de ma fortune et pourrez terminer la construction de votre clinique.

L'offre brutale, et que les mots ne déguisaient plus, avait failli arracher un geste d'irritation à Patrice. Mais aussitôt il se moqua de lui-même et de ce réflexe de susceptibilité. La question qui, en cet instant, s'agitait entre Mlle Heybrand et lui-même, était-elle autre chose qu'une question d'argent ?

Tout à son ironie intérieure, il gardait le silence. Gilda dit lentement :

— Bien entendu, ma proposition ne vaut que si votre esprit et votre cœur sont libres.

Le docteur se mit à rire.



Emmenez votre famille en Europe... à tarif réduit



à bord d'un luxueux

Super Constellation d'AIR CANADA

Service plus rapide... meilleur... et plus fréquent pour l'Europe

Quelle merveilleuse idée! Passer les Fêtes en Europe... parmi des amis de là-bas ou dans l'exaltante ambiance du Vieux-Monde... Quelles vacances inoubliables!

Et quelle magnifique occasion! Les nouveaux tarifs familiaux transatlantiques d'Air Canada, combinés aux tarifs réduits "hors-saison", permettent des prix étonnamment bas pour ces traversées outre-mer exceptionnellement agréables et rapides. Le voyage se fait en une nuit et vous laissez tout le temps voulu pour bien visiter.

Sur un même billet, les arrêts gratuits en cours de route vous permettent de visiter le plus grand nombre d'endroits. Modifiez votre itinéraire de retour pour visiter l'Ecosse en revenant par Londres et l'Irlande. Le voyage aller-retour à Rome vous permet de voir 8 grandes villes européennes. (Air Canada peut assurer votre transport du Canada à n'importe quel endroit du monde.)

Réservez tôt vos places! Les places à bord des Super Constellation transatlantiques d'Air Canada sont les plus en demande. Vous avez le choix entre la luxueuse première classe ou l'économique et confortable classe touriste.

Profitez des tarifs réduits familiaux

En vertu du tarif familial d'Air Canada, un seul époux (mari ou femme) paie plein prix. L'autre époux et les enfants de 12 à 25 ans bénéficient chacun d'une réduction de \$300 en première classe ou de \$200 en classe touriste (aller-retour). Enfants de moins de 12 ans: moitié prix. Bébés de moins de 2 ans: 10% du tarif normal.

Profitez des tarifs réduits hors-saison

Les tarifs réduits "hors-saison" sont en vigueur du 1er novembre au 31 mars.

Exemple: **MONTRÉAL - PARIS** et retour
Mari, femme et un enfant de 12 ans révolus

Première classe - Prix régulier aller-retour	\$2,192.40
Tarifs réduits familial et hors-saison	\$1,502.40
ÉCONOMIE . . .	\$690.00
Classe touriste - Prix régulier aller-retour	\$1,647.00
Tarifs réduits familial et hors-saison	\$1,127.00
ÉCONOMIE . . .	\$520.00

VOUS COMPTEZ Y ALLER POUR NOËL?
Réservez vos places dès maintenant!

Adressez-vous à une agence de voyages, à une compagnie de chemins de fer ou à un bureau d'Air Canada.



TRANS-CANADA AIR LINES

— Ils le sont, mademoiselle. Les obstacles ne viendront pas d'eux.

— D'où viendraient-ils donc ?

— Mais, de vous.

La réponse de la jeune fille témoigna d'une certaine impatience.

— Soyez assuré qu'on ne se risque pas à une proposition comme celle que je vous fais ce soir, sans en avoir longuement posé les risques et les avantages. Je suis sûr de moi dans le présent et l'avenir.

La belle voix grave avait pris soudain une sécheresse, une dureté inattendues. Mais ce fut surtout son assu-

rance qui frappa Gramont. Il eut un sourire sceptique.

— Vous êtes bien jeune, mademoiselle, pour répondre ainsi de la vie.

— Et cependant j'en réponds !

Elle avait arrêté son balancement, et jeté les mots avec une sorte de violence la tête redressée et les yeux brillants. Imperceptiblement le jeune homme haussa les épaules. Tant d'orgueil lui déplaisait.

— Personne ne peut, à l'avance, savoir ce qu'il sera, ressentira, désirera demain, dit-il. Pas plus vous que moi. Le principal est la certitude que l'enjeu vaut le sacrifice.

— Eh bien ! pour vous, le vaut-il ?

— Oui, je crois, dit le docteur, après une brève réflexion.

« Mais, ajouta-t-il aussitôt, je ne suis pas seul dans l'aventure.

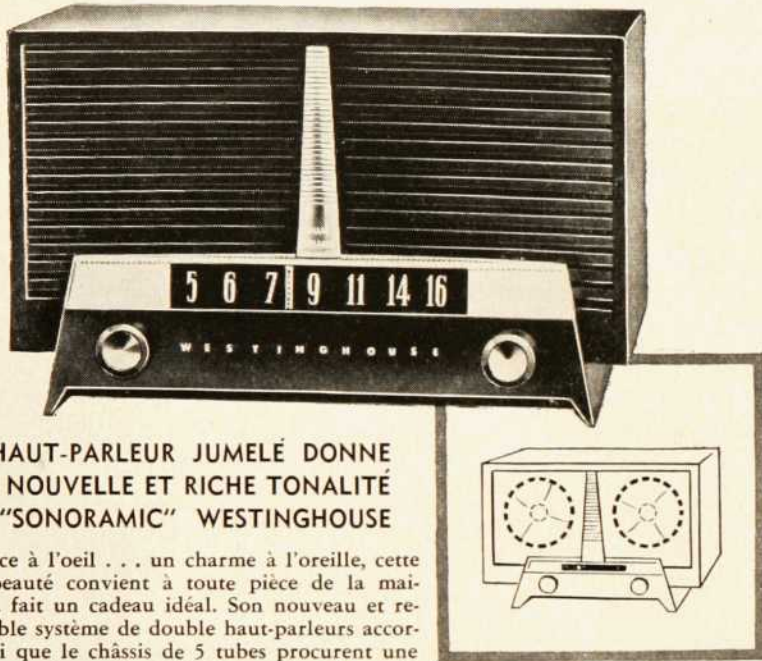
— Je vous répète que j'ai profondément réfléchi.

— Il sera nécessaire de réfléchir encore. Cependant, avant de nous engager plus avant dans ce projet, puis-je vous poser une question ?

— Je vous en prie.

— Quelles raisons ont fait se porter votre choix sur moi ? Car enfin, vous êtes de celles qui n'ont qu'à parler pour obtenir ce qu'elles désirent, et

Ce "Jumelé" a le ton!



LE HAUT-PARLEUR JUMELÉ DONNE UNE NOUVELLE ET RICHE TONALITÉ AU "SONORAMIC" WESTINGHOUSE

Un délice à l'oeil... un charme à l'oreille, cette petite beauté convient à toute pièce de la maison... fait un cadeau idéal. Son nouveau et remarquable système de double haut-parleurs accordés ainsi que le châssis de 5 tubes procurent une performance exceptionnelle. Le coffret d'une réalisation acoustique perfectionnée diffuse le son à Pleine Portée uniformément dans toute la pièce. Présenté en Finis luisants: Ivoire, Noyer, Vert Bosquet ou Sable du Sahara.



Le "RINALDO" créé pour sonorité, puissance et performance supérieures. Coffret en styrène luisant, compacte et moderne. Chiffres du cadran clairs et visibles... grand bouton repéreur en lucite transparent pour sintonisation précise et facile. En Ivoire, rouge de Chine, blanc de cuisine, vert bosquet ou noyer.

12 M 5034F

POUR PLUS DE SÛRETÉ... EXIGEZ **Westinghouse**

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Un chauffeur peut-il être excusable de ne pas avoir arrêté après un accident, tel que la loi le lui prescrit ?

Cherchant à doubler une autre voiture, un automobiliste a mal calculé ses distances. Un accrochage résulte de la manoeuvre entreprise. La victime de l'accident, sa voiture plutôt, est grandement endommagée.

L'auteur de l'accident s'est empressé de disparaître de la scène, toujours au volant de sa voiture. Des témoins cependant ont noté le numéro de son permis. La Police ne tarde donc pas à l'appréhender.

Traduit en Cour, sous l'accusation de n'avoir pas arrêté après avoir causé un accident, le présumé chauffard explique sa conduite. Il ne nie pas avoir fui, contrairement à ce que la loi prescrit en pareil cas, mais il prétend avoir une excuse. Elle est peu banale. Au moment de l'accident, le prévenu conduisait sans permis à cet effet. Convaincu précédemment d'un semblable délit, le prévenu s'était alors vu enlever son permis de conduire pour une période de trois mois. Les trois mois n'étant pas écoulés au moment du deuxième accident, le prévenu avait eu tellement peur d'aggraver son cas qu'il n'avait pas voulu faire face aux autorités policières. Désireux, d'autre part, de réparer le préjudice qu'il avait causé, il avait noté le numéro du permis du véhicule endommagé, afin d'en retracer le propriétaire et de payer ses dommages.

Dans les circonstances, ce chauffeur est-il COUPABLE ou NON de l'accusation portée contre lui ?

COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu le 24 août 1955 en Cour Municipale à Montréal.

En considération des explications fournies, le coupable a été condamné au minimum de la peine prévue pour une semblable offense.

rien de particulier ne me désignait à vous.

De nouveau le canapé s'immobilisa, et il sembla à Patrice qu'une sorte de frémissement agitait Mlle Heybrand. Une main incertaine remonta la cape de renards sur les épaules nues. Mais ce que le jeune homme pouvait prendre pour une brève émotion ne dura guère.

— Oui, dit-elle lentement, il est vrai. Si c'est cela que vous voulez dire, j'ai trouvé, de par le monde, des hommes qui aspiraient de toutes leurs forces à m'épouser. On ne peut imaginer combien les mers sont petites, et combien, surtout, un bateau comme la *Désirade* y prend de l'importance. On se croit ignoré sur les vagues, douces ou déchainées, dans une immensité qui paraît infinie, et voici qu'on est signalé, traqué, attendu par ceux dont la vie se passe à guetter des occasions semblables. On ne sait cela qu'en touchant les ports, les ports fourmillant d'aventuriers auxquels mille prétextes sont bons pour approcher une femme seule et riche.

« Je n'ai, pour ma part, abordé nulle terre sans que surgisse l'un de ces personnages: forban, requin, homme du monde, ou fils de famille, qui eût, en effet, très volontiers, uni son destin au mien... A Venise ce fut un prince qui, secrètement, démantelait l'intérieur de son palais pour en vendre les sculptures. A Alexandrie, un diplomate dont le père avait, paraît-il, intimement connu ma famille, bien que ce garçon s'abstint toujours avec prudence de détails trop précis concernant celle-ci. A Cadix, un jeune torero prétendit offrir une course en mon honneur, et alla jusqu'à se faire très légèrement blesser pour m'intéresser à lui. A Bergen, un riche pêcheur de morues, auquel, cependant, des capitaux manquaient pour augmenter sa flottille, voulut me persuader que ma beauté s'accommoderait mieux des climats froids, et ma santé de la vie pleine d'intérêt et d'émotions qu'il m'offrait. A Syracuse...

Elle s'interrompit.

— Bah! je vous fais grâce des autres. Ceux-là sont les plus récents.

En prononçant les derniers mots, Gilda Heybrand s'efforçait à l'ironie, mais le docteur demeura frappé de l'accent de mépris total, presque inexprimable, dont cette sorte de confession s'était accompagnée.

La jeune fille dit encore :

— Voilà donc ce que je veux fuir, monsieur Gramont, ce dont je désire me libérer. Si vous consentez, je pourrai librement mener la vie que j'aime, sans être le gibier qu'on pourchasse, et je vous en saurai un gré infini. Voulez-vous y réfléchir ?

Ces mots semblaient terminer la longue conversation. Mais Patrice ne dut pas en juger ainsi, car, loin de donner l'assurance que sa compagnie semblait attendre, il remarqua :

— Vous n'avez pas répondu à ma question, mademoiselle.

— A votre question? répéta-t-elle, comme si elle ne se souvenait point qu'il l'eût interrogée.

— Oui. Je la répète donc, car ma modestie se refuse à admettre que mes seuls mérites m'aient distingué à vos yeux: pourquoi... moi ?

Gilda ne put retenir un mouvement d'impatience, mais elle se reprit aussitôt; et, peut-être pour se donner le temps de la réflexion, elle écrasa longuement sa cigarette dans le cendrier posé sur la table. Puis elle releva son front penché et, d'une voix nette :

— Je croyais vous l'avoir suffisamment expliqué, monsieur Gramont.

« Je vous choisis, vous, parce que j'ai décidé de choisir quelqu'un, mais ne puis me résoudre à ce que ce quelqu'un ne soit pas un homme estima-

ble... Je vous choisis, vous, parce que le prix de ma liberté sera employé à une oeuvre utile, et non point dispersé sur le tapis de tables de jeux... ou ailleurs. Je vous choisis, vous, parce qu'il me paraît que nos vies peuvent parfaitement se rejoindre, sans se mêler, et garder chacune son sens, sa direction, son indépendance absolue. Je vous choisis, vous, parce que vous n'avez aucunement désiré être choisi, et que, pour cette raison, vous ne vous croirez jamais obligé de me faire croire à des sentiments... inéprouvés. Je vous choisis enfin...

Elle repoussa le cendrier et s'adossa de nouveau aux coussins du canapé en achevant :

— Je vous choisis sans doute parce que vous vous êtes trouvé là au moment exact où j'ai pris la décision de choisir.

Plus tard seulement, après avoir bien des fois revécu en esprit cette soirée, en essayant de se rappeler les mots exacts employés, et le ton dont ces mots avaient été prononcés, le jeune homme devait déceler, dans la dernière phrase, une sorte de fléchissement. Pour l'instant, rien de semblable ne le frappa. Il sourit.

— Voilà, en effet, de nombreuses et fort bonnes raisons, mademoiselle. Je vous remercie de me les avoir données aussi volontiers. Puis-je maintenant me retirer ?

— Comme il vous plaira, docteur.

Ils s'étaient levés en même temps, et Patrice fut surpris de la voir si grande auprès de lui. La lune brillait toujours, éclairant la mer, les mâts dressés vers le ciel, les cordages, qui semblaient d'argent fin. Mais le jeune homme essayait vainement de rencontrer le regard de Gilda, d'apercevoir, même vaguement, l'expression de ses traits.

Durant deux ou trois secondes, pourtant, l'attention de Patrice fut distraite. A l'une des vitres derrière lesquelles se trouvaient les appartements du yacht, un rideau de tulle venait de bouger. Il retomba du reste aussitôt, tandis que la main preste qui l'avait soulevé disparaissait. Et Gramont ne put savoir à qui appartenait cette main.

Lentement les jeunes gens se dirigeaient vers la passerelle.

— Vous pourriez me porter ici même votre réponse, dit Gilda.

Encore une fois il fut surpris de l'aisance qu'elle montrait dans une situation aussi étrange et imprévue. Mais, très vite, il convint que l'imprévu était pour lui et non pour la jeune fille.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle, répondit-il. Comptez-vous rester longtemps encore à Cannes ?

Elle se mit à rire, comme si cette question était ridicule, et le jeune homme s'avoua qu'elle l'était, en effet.

— Eh bien! mais... je ne puis rien préciser, monsieur: huit jours ou de longs mois. Ma décision dépend de la vôtre.

Il s'inclina.

— Je ne vous la ferai pas attendre.

— Merci.

La longue robe-sari de soie blanche frôlait la planche de bois qui reliait le yacht à la terre. Gilda s'arrêta et tendit la main à son hôte.

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, mademoiselle. Voulez-vous me permettre de vous assurer que je garderai de cette soirée un souvenir...

— Inoubliable? interrogea-t-elle, ironique. Le terme est un peu fort. Disons, si vous le voulez bien: particulier. Ce furent, en effet, des minutes surprenantes pour vous... et peut-être aussi pour moi.

Elle se tut, puis répéta son bonsoir tandis que Patrice franchissait la passerelle.

Un instant plus tard le jeune homme

tournait le dos à la *Désirade*, tandis que Gilda Heybrand, immobile à la même place, écoutait le bruit net des pas qui s'éloignent, et celui, doux et gémissant, de la mer.

III

A u sortir de l'église, la nuit parut sombre à Gilda. Dans ses yeux, la jeune femme gardait encore l'éclat des lampes électriques du choeur, la flamme plus pâle mais cent fois multipliée des bougies; et elle se réadaptait mal à l'obscurité. Pourtant, à ses pieds, malgré l'heure avancée, Cannes étincelait et, au-dessus d'elle, un ciel d'août brillant d'étoiles offrait sa splendeur habituelle. Il faisait tiède et doux; mais, dans son tailleur de soie, Gilda frissonna. Elle se tourna vers son mari:

— Ces voûtes étaient glaciales, ne trouvez-vous pas?

— Ma foi, je ne l'ai pas remarqué. Et, avec une indifférente politesse, il s'enquit:

— J'espère que vous n'avez pas eu froid?

— Tout de même pas. Merci. En silence, ils continuèrent à avancer. A l'extrémité de l'esplanade, deux voitures étaient arrêtées: une longue Chrysler blanche, semblable à une barque dont on aurait amené les voiles, et la confortable auto, pareillement de marque américaine, de Georges Mériel.

L'importateur, sa femme et Inès Arnaud marchaient à quelques pas derrière les jeunes gens. Le premier s'arrêta un instant pour jeter les yeux autour de lui.

— Clarisse, murmura-t-il à mi-voix, réveillez-moi! La terre va céder sous nos pieds, le ciel tomber en miettes autour de nous comme dans les rêves les plus extraordinaires. En tout cas, ce mariage à minuit, en notre seule présence, n'est pas réel, n'est-ce pas?

— Tranquillisez-vous, monsieur Mériel, il l'est, au contraire, et nul n'en peut douter désormais.

C'était Inès Arnaud qui venait de répondre, et Clarisse ne put s'empêcher de remarquer la sécheresse de son intonation.

Mériel s'était remis en marche. — C'est pourtant vrai, convint-il, toujours à mi-voix; il n'y a qu'un instant, nous venons de servir de témoins à Gilda et à Patrice, comme nous l'avions déjà fait tout à l'heure pour le mariage civil... Tout à l'heure? Hier?... Je ne sais plus.

— Hier, mon ami, précisa Clarisse, puisque une heure vient de sonner. Nous étions très exacts, aussi la bénédiction des anneaux a-t-elle eu lieu à minuit juste.

« J'essaye d'aider vos souvenirs, reprit-elle en riant. Ils me paraissent assez flous. Rappelez-vous: mairie en fin d'après-midi, repas chez le docteur, messe nuptiale, et maintenant retour au port puisque Gilda tient à sabler le champagne avec nous. Après quoi, nous quitterons le yacht qui lèvera l'ancre et voguera, sans beaucoup s'éloigner des côtes, pour... revenir ici demain.

— Vous me direz ce que vous voudrez, remarqua Mériel en hochant la tête, Gramont eût pu s'accorder plusieurs jours. Quelques heures de croisière, cela me paraît plutôt restreint comme voyage de noces.

— Peut-être, mais il a ses malades, et ceux-ci passent avant tout, vous le savez.

— Même avant sa femme? Allons donc, Patrice n'est pas un imbécile.

Il se tut brusquement. D'un geste discret, Clarisse venait de désigner à son mari Inès Arnaud qui marchait à quelques pas devant eux. L'importateur étouffa une légère toux embar-

rassée, puis, s'adressant à la jeune fille:

— Restez-vous à bord, mademoiselle? interrogea-t-il.

Inès se retourna. Son visage était souriant, sa voix paisible.

— Non, monsieur. Pour la première fois depuis bien longtemps, je quitterai Gilda. Ma chambre est préparée dans la maison du docteur.

— Nous vous y déposerons donc, si vous le permettez, en regagnant nous-mêmes notre hôtel.

— Je vous remercie. J'aurais volontiers accepté si Gilda ne m'avait demandé de prendre sa voiture.

Le groupe venait d'atteindre les autos devant lesquelles Patrice et Gilda se tenaient déjà. Cette dernière s'adressa à son amie:

— Monte avec moi, Inès.

Elle ouvrit la portière et s'installa au volant. Patrice attendit, pour prendre sa place, que Mlle Arnaud fût assise à l'arrière, tandis que Mériel mettait en marche à son tour.

Dans les rues, que l'heure avancée ne rendait pourtant pas désertes, la longue Chrysler blanche fila sans bruit, son moteur puissant ronronnant avec la douceur d'un jouet d'enfant. La capote de toile bleue était baissée, et l'air de la nuit frappait les jeunes gens au visage. Gilda en éprouvait une sorte de bien-être. Cette sensation de froid qui, durant la cérémonie, l'avait saisie, était complètement dissipée. Elle se sentait lucide et détendue « comme on l'est après les plus grandes folies », songea-t-elle.

Ce mot la fit sourire. Elle le trouvait disproportionné à cette chose si simple qu'avait été son mariage. Mon Dieu! oui, si simple, en vérité. Choisir un être au milieu de la foule, non parce qu'on le préfère, mais parce qu'il paraît devoir, mieux que nul autre, jouer le rôle qu'on lui destine, y a-t-il, à cela, grande difficulté?... Elle n'en avait, pour sa part, rencontré aucune. A croire que Patrice Gramont était tout aussi désireux de cette union qu'elle l'était elle-même.

Pour la seconde fois, un sourire un peu méprisant passa sur les lèvres de Gilda. Très normal, au fond, cet accord immédiat qui s'était établi entre eux. N'apportait-elle pas au docteur ce qu'il pouvait désirer le plus au monde: une fortune? Une fortune qu'il emploierait, certes, selon ses goûts, et ses goûts étaient ceux d'un homme d'études, de science, et même d'un homme de bien; mais, justement, une fortune qu'il pouvait désirer autant et plus qu'un autre la désire pour des fins moins utiles et moins nobles. Al-lons, ils étaient quittes, et Gramont devait en juger ainsi. Du reste, ne lui avait-il pas à peu près exprimé ce sentiment en venant lui apporter sa réponse affirmative, peu de jours après leur première rencontre? Et, depuis, durant le temps qui devait s'écouler dans l'accomplissement des formalités nécessaires, jamais l'attitude du docteur ne s'était démentie. Patrice n'offrait rien d'un obligé. Il recevait, mais donnait aussi. Il donnait cette liberté que la jeune fille jugeait nécessaire à son existence, et leurs droits à une gratitude réciproque étaient égaux.

Comme Gilda arrivait à ce point de ses réflexions, une flamme étrange brilla dans ses yeux. « Il » le croit du moins ainsi, pensa-t-elle. Comment pourrait-il deviner que son acceptation était pour moi une question de vie ou de mort... en tout cas, de perte ou de salut!

Le volant tourna brusquement dans les mains de Gilda; les phares en veilleuse venaient d'éclairer un imprudent piéton qui, à quelques mètres, traversait la route. La voiture, lancée à grande vitesse, fit une embardée,

frôla le trottoir, puis se redressa et continua sa course. Patrice observa avec tranquillité:

— S'il vous était donné, comme à moi, de voir de près les conséquences de certains accidents, vous seriez plus prudente.

Elle haussa les épaules d'un geste fataliste, et se contenta de répondre: — Croyez-vous!

Elle ralentit, néanmoins, non par égard pour l'observation, mais afin de passer le carrefour qui se trouve devant la gare maritime. Et, bientôt après, la Chrysler s'arrêtait au bout de la jetée.

Toujours amarré à la même place, le yacht se balançait doucement. A peine l'intérieur était-il éclairé, et rien n'y dénonçait des préparatifs quelconques. Comme pour expliquer cette absence de mouvement et de vie, Gilda se tourna vers son mari:

— J'avais donné à l'équipage l'ordre de se reposer jusqu'à notre retour. Nous ne leverons pas l'ancre avant deux heures.

Le salon de la *Désirade*, dans lequel la jeune femme pénétra la première, était abondamment fleuri. De belles roses, des orchidées, des glaïeuls, jaillissaient de grandes corbeilles posées à terre. Plusieurs pots d'hortensias blancs garnissaient aussi la galerie d'osier tressé qui courait devant les fenêtres. Au-dessus de la table roulante, Madiana se tenait, dans sa jupe bariolée, un foulard à larges raies croisé sur la poitrine, le madras jaune et rouge surmontant son visage brun, bracelets et colliers d'or enroulés autour des poignets et du cou.

La demoiselle de compagnie s'approcha d'elle et inspecta, d'un bref regard, le plateau chargé de coupes de cristal et de deux seaux d'argent desquels dépassaient les goulots dorés.

— Vous pouvez aller vous coucher, Madiana, dit-elle.

Avant d'obéir, la Martiniquaise se tourna vers Gilda, comme si d'elle seulement elle eût attendu l'ordre.

— Oui, tu peux, Na. Je n'ai plus besoin de toi. Merci.

Inès avait débarrassé la jeune femme de son sac à main, de ses gants, et du petit chapeau de taffetas qui la coiffait. Elle les emporta vers sa propre chambre, tandis que Clarisse Mériel acceptait le siège que lui offrait Gramont.

— Mlle Arnaud est une amie précieuse, constata-t-elle en suivant du regard celle qui s'éloignait. Va-t-elle retourner dans son pays, ou demeurer près de vous?

— Il n'y a aucune raison pour qu'Inès me quitte, répondit Gilda avec vivacité; et je ne pense pas qu'elle le désire plus que moi.

— Elle ne le désire nullement, en effet.

C'était le docteur que parlait, et Gilda crut discerner, dans sa voix, une certaine ironie. Elle se retourna brusquement; ses fins sourcils se contractaient. Mais Patrice ne semblait guère avoir mis à ses paroles une intention désobligeante. Il allumait tranquillement son briquet, qu'il tendit ensuite à Georges Mériel.

La jeune femme le considéra un instant. Il semblait plus grand encore que d'habitude, dans un costume de drap d'un bleu presque noir, et son visage paisible, serein, ne reflétait qu'une aimable satisfaction. A tout hasard, afin de bien marquer la prépondérance de ses désirs et de sa volonté, Gilda reprit:

— Inès et moi nous connaissons depuis de nombreuses années, et n'avons jamais cessé de vivre l'une près de l'autre. Mme Arnaud, qui est veuve, s'occupait de tenir la maison de mon oncle. Elle se trouve, du reste, toujours là-bas. Mais, lorsque je décidai

Lorsqu'un travail ardu vous laisse les

muscles raides et endoloris

Voici un soulagement rapide!

● Vous êtes plus habitué au travail de bureau qu'à la "corvée du bois"? Facile à voir, puisque cet exercice inaccoutumé vous a raidi douloureusement les muscles!

Suivez donc, alors, l'exemple des entraîneurs de grands athlètes. Depuis plus de 60 ans ils emploient Absorbine Jr. pour soulager d'une façon rapide et durable les muscles raidis par trop d'exercice.

Ce traitement à l'Absorbine Jr. agit si vite et si bien que vous direz, "C'est une véritable lampe-soleil en bouteille". Il apporte un soulagement sûr à l'endroit où on l'applique. Frictionnez vos muscles endoloris avec Absorbine Jr. aujourd'hui. Se vend à tous comptoirs pharmaceutiques.

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P. Q.

ABSORBINE JR.

A VENDRE

Fonte de Linotype

A vendre, une fonte d'environ 1,200 matrices, 10 point METROMEDIUM avec METROLITE (10 ▲ 370)



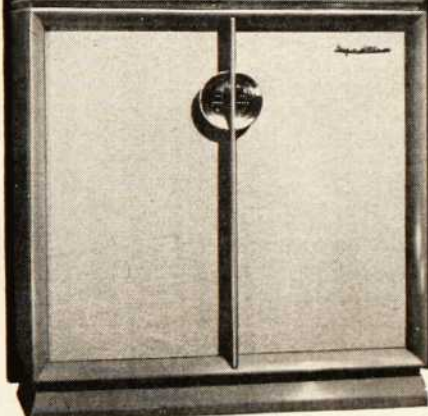
POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL, 18, P.Q., CANADA
PLateau 9637

Un MAL de DOS peut être un Avertissement

Le mal de dos est souvent dû à la paresse des reins. Quand les reins ne fonctionnent pas, l'excès d'acidité et les déchets restent dans l'organisme. Un mal de dos, un repos brisé ou cette sensation de fatigue et de tête lourde peuvent s'ensuivre. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux — travaillez mieux. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins maintenant. 51P



nouveaux
Sons
Saisissants



avec **Hi-Fi**
par **Sparton**

Prix de Tarif Suggéré **\$295⁰⁰**

Phonographe Hi-Fi Modèle 555P

Puissance de sortie symétrique et équilibrée (6 watts sans distorsion, 15 watts maximum) — courbe de réponse de fréquence entre 40 et 15.000 cycles — 3 haut-parleurs (2 pour les aigus, un pour les graves) — changeur de disques automatique avec plateau tournedisque — exempt de vibrations — nouveau pick-up en céramique, avec deux pointes en saphir.

DISQUES SPARTON \$2.75
12 LONGUE DURÉE chac.

NOUVEAUX ENREGISTREMENTS D'OPÉRAS

Par des Chanteurs du Metropolitan Opera

N° 1546 — "LA BOHÈME"
extraits

N° 1552 — "LA TRAVIATA"
extraits

N° 1583 — "AIDA"
extraits

N° 1588 — "DON GIOVANNI"
extraits

N° 1597 — "LE BARBIER DE SÉVILLE"
extraits

N° 1601 — "IL TROVATORE"
extraits

Demandez la liste complète de nos disques à Sparton of Canada Ltd., London, Ontario.

Sparton
TV • Hi-Fi et Disques

LES NOUVEAUX FEUILLETONS D'AMOUR DU "SAMEDI"

L'annonce de feuilletons d'amour d'un genre nouveau dans Le Samedi a été accueillie diversement par nos lecteurs et lectrices. Un grand nombre nous ont écrit pour nous remercier et féliciter; d'autres pour nous reprocher notre changement de politique. Le premier roman de la série paraît dans le numéro que vous lisez en ce moment. Lisez-le. S'il vous plaît, dites-le nous. S'il ne vous plaît pas, ne vous gênez pas pour nous écrire.

Adressez vos lettres :

LA REDACTION,
"Le Samedi",

975, De Buillon, Montréal

de voyager, sa fille accepta de me suivre; et ce fut, pour moi, la compagne la plus attentive, la plus dévouée, la plus agréable, la plus... précieuse — je répète le mot dont vous vous êtes servi tout à l'heure, madame — que je puisse souhaiter. Aussi ne suis-je pas prête à renoncer à tant de qualités, et si rares.

Tout en parlant, la jeune femme avait enlevé une lourde rose « reine des neiges » de l'un des vases et, assise maintenant sur un pouf de chintz rouge, elle faisait se balancer la fleur au bout de sa tige.

Comme le premier soir où elle avait reçu ses amis, ses cheveux noirs à reflets roux flottaient librement sur ses épaules. Sa tenue, par contre, était beaucoup plus simple: tailleur de grosse soie grise, à col de velours. Elle ne portait d'autre bijou que son alliance d'or.

— Je ne me souvenais guère de Mlle Arnaud, dit Mériel, toujours ravi de remonter le cours du passé, et prompt à en saisir l'occasion; pas plus, je l'avoue, que de cette cousine de votre âge, que vous avez malheureusement perdue.

« Mais vous, Gilda, je vous revois si bien!... Vous, et puis, attendez donc, un jeune garçon, votre voisin, je crois, qui ne quittait guère la plantation, et sur lequel vous régniez avec tyrannie. Il se signalait par une grande beauté et, à votre égard du moins, une tout aussi grande soumission. Il devait être amoureux de vous.

Mériel rit et interrogea :

— Qu'est-il devenu ?

Gilda s'était baissée pour ramasser la rose qui venait d'échapper à sa main. Elle la saisit, puis, quittant son fauteuil, alla replonger dans l'eau la tige meurtrie.

— Je n'ai guère de ses nouvelles, répondit-elle, le dos tourné à ses invités et d'une voix indifférente. D'ailleurs, il ne séjourne plus régulièrement aux Antilles depuis la mort de sa femme.

Elle fit une brève pause, et ajouta :

— C'est lui qui avait épousé ma cousine.

Georges Mériel poussa une exclamation étonnée.

— Par exemple! J'ignorais absolument que ce garçon fût ainsi devenu votre cousin. Comment s'appelait-il, au fait? Il avait un nom... Attendez donc, un nom de Grand d'Espagne, et qui lui allait bien; José, d'abord...

Gilda, après avoir soigneusement remplacé la rose dans son vase, se retourna.

— Il était de vieille souche espagnole, en effet, et se nommait José Montresa de Santemayor.

Ce fut à ce moment précis que la porte du salon s'ouvrit devant Mlle Arnaud. Un long tressaillement agita la jeune fille, qui, durant deux ou trois secondes, s'appuya, d'une main, à l'encadrement de bois. Puis elle repoussa lentement la porte derrière elle, et s'avança vers la table.

— Ah! Inès, dit Gilda avec satisfaction. Que faisais-tu donc? Veux-tu nous servir le champagne?

Ces mots ne contenaient nul reproche. Cependant, tandis qu'elles saisissaient l'une des bouteilles entourées de glace, les belles mains de la demoiselle de compagnie manquaient de fermeté.

— Je m'excuse, Gilda, murmura-t-elle. J'ai rangé toutes vos affaires afin que vous n'ayez pas à vous en occuper.

Affectueusement, la jeune femme l'interrompit :

— Je sais bien que tu as fait pour le mieux, chérie.

Dans les coupes de cristal taillé, le vin léger et doré moussait. Georges Mériel porta un toast aux nouveaux époux, et ne put manquer de se réjouir

d'avoir été, en quelque sorte, l'artisan de cette union en présentant les jeunes gens l'un à l'autre. Ce sujet lui tenait beaucoup à coeur, et sans doute s'y serait-il davantage étendu si Clarisse ne lui eût doucement touché le bras.

— Il est tard, Georges, ou plutôt trop tôt. N'oubliez pas que la *Désirade* lève l'ancre à deux heures.

— Je suis, avec mon capitaine et Dieu, maître à bord, protesta Gilda, et la *Désirade* appareillera quand je le jugerai bon.

Elle parlait calmement, témoignait à ses hôtes une amabilité attentive, sincère, et Patrice admirait qu'elle montrât en toute circonstance une aussi parfaite aisance. Depuis le premier soir, celui où Gilda lui avait fait l'étrange proposition, le docteur ne s'était jamais mépris sur le genre d'union que la jeune fille désirait. Il ne comptait pas que cette nuit à bord le rapprocherait de sa femme, pas plus qu'aucune des autres nuits qu'ils pourraient passer sous le même toit. Et cette certitude de n'avoir à jouer aucune comédie, à subir aucune contrainte, était pour une grande part dans sa satisfaction présente comme elle l'avait été dans sa décision passée.

Tantôt, en effet, la *Désirade* s'éloignerait du rivage, et ceux qui viendraient de la quitter s'imagineraient qu'elle emportait des gens heureux. Dieu merci, il n'en serait rien. Sans doute Gilda et lui-même resteraient-ils un instant sur le pont, chacun aspirant au repos, mais s'astreignant à ne point trop vivement le montrer. Et puis, enfin, Patrice pourrait se retirer dans sa cabine et dormir... dormir, afin de rassembler tous ses moyens, toutes ses forces, pour le travail du lendemain.

« Bien que nulle intervention ne soit prévue », songea-t-il avec quelque regret.

Il évoqua la salle d'opération nette, blanche, claire, et son aide habituelle, cette fille de vingt-six ans, intelligente, froide, précise, attentive, dont toutes les qualités d'infirmière faisaient oublier qu'elle était jolie.

« Monique surveillera-t-elle de près la température du sept? » se demanda-t-il encore.

Mais aussitôt il sourit intérieurement de son inquiétude. La jeune fille n'avait jamais, jusqu'à ce jour, commis le moindre oubli, négligé la prescription la plus infime. Il pouvait être aussi tranquille que d'habitude.

— Mme Gramont nous permet de nous retirer, docteur. Aurez-vous la même complaisance?

Clarisse Mériel se tenait devant lui et lui tendait la main. Patrice fit un effort pour ramener son esprit dans le salon du yacht, auprès de ses invités.

— Naturellement, madame, dit-il. Nous avons suffisamment abusé de votre amitié en vous retenant à une heure aussi tardive, pour ne point vous rendre votre liberté dès que vous en exprimez le désir.

Le docteur et sa femme accompagnèrent leurs amis sur le pont. Inès Arnaud marchait derrière eux.

A la suite des Mériel, elle franchit la passerelle, et bientôt les deux autos rangées devant la *Désirade* s'éloignèrent sur la jetée vide, dans le calme de la nuit.

Gilda était venue s'asseoir sur l'un des fauteuils groupés à l'avant du bateau, et Gramont prit aussi un siège non loin de sa femme.

« Tout se passe comme je l'avais prévu », se dit-il, amusé.

Le yacht allait quitter le port, et déjà son moteur, mis en marche, le faisait tressaillir. Comme le premier soir où les jeunes gens s'étaient trouvés à cette même place, la mer étale, et presque silencieuse, n'offrait que de

légers frémissements. Nul bruit ne venait non plus de la terre... Cannes s'était enfin assoupie, et ses clartés seules dénonçaient sa présence le long de la plage frangée d'argent.

Nul bruit...? Le premier, Patrice tendit l'oreille. Une auto venait de s'engager sur la jetée, et le jeune homme crut d'abord que l'un des invités qui avait quitté le yacht un instant plus tôt revenait. Ce ne fut pourtant ni la somptueuse Chrysler blanche, ni la voiture des Mériel qui s'arrêta à hauteur de la *Désirade*, mais une vieille petite auto, bien différente de celles-là. Une femme en descendit, mince silhouette incertaine, qui, après une hésitation, se dirigea vers la passerelle.

Patrice, aussitôt debout, avait fait quelques pas au-devant de la nouvelle venue.

— Qu'y a-t-il, Monique?

La jeune fille s'arrêta, gênée par l'ombre, mais, semblait-il, soulagée aussi par cette entrée en matières rapide.

— Ah! docteur, je vous demande pardon. J'ai cru bien faire en venant vous trouver.

— Vous avez certainement bien fait, interrompit Patrice, de cette manière directe et dépourvue de mots inutiles qui était celle de leurs rapports quotidiens. De quoi s'agit-il?

La voix était nette, assurée, tout à fait différente et « autre » de celle que Gilda connaissait.

— On vient de nous amener un accidenté, docteur.

— Grave?

— Très, colonne vertébrale brisée, je crois, et hémorragie interne.

— Ne pouvait-on conduire le blessé dans la clinique du docteur Dupuy?

— Il n'y serait pas arrivé vivant, docteur. J'ai pris sur moi de le recevoir, et je pense...

— Qu'il faut opérer immédiatement?

Elle inclina affirmativement la tête. Patrice n'hésita que quelques secondes.

— Alors ne tardons pas. Je vous suis.

Pendant que l'infirmière, sans autres paroles, s'éloignait, — il ne paraissait pas qu'elle eût aperçu la jeune femme, assise un peu plus loin, — Gramont revint vers celle-ci.

— Je suis désolé, Gilda. Voilà les sortes d'appels auxquels un chirurgien ne se dérobe jamais.

Il demeurait debout devant elle, conscient de ce que son départ avait de brusque, même d'incorrect, mais n'imaginant pas, cependant, qu'il pût agir d'une façon différente. La voix paisible le rassura.

— Je l'entends ainsi. Ne prenez pas la peine de m'expliquer. Bonsoir, Patrice. Bonne chance.

— Merci.

Il se pencha sur sa main, qu'il baisa, puis, rapidement, il quitta le bord. Et, de nouveau, ce fut le grondement d'un moteur qui s'éloigne, et s'éteint, laissant plus profond le silence.

Une fois seule, Gilda s'était adossée aux coussins. Nulle contrariété n'assombrissait son visage. Il était évident que Patrice Gramont faisait passer son métier avant tout, même avant l'obligation de rester auprès de sa femme, au moins durant les premières heures de leur mariage. Mais cela ne fâchait nullement Gilda. Tout au contraire, n'y avait-il pas, dans cette absolue liberté dont Gramont venait d'user, une garantie du genre de vie sans entraves, ni contraintes, ni dépendance d'aucune sorte l'un vis-à-vis de l'autre, qui allait être le leur.

La joue dans le creux de sa main, la jeune femme demeura un long moment pensive. Elle était arrivée à réaliser ce qu'elle voulait, ce qui, depuis des mois et des mois, lui paraissait une nécessité impérieuse, sans qu'elle eût

jamais rencontré l'être dont la personnalité rendait l'exécution de ses projets possible. Et puis, au hasard de son escale à Cannes, le destin, docile, cette fois, était venu au-devant d'elle. Georges Mériel, qu'elle connaissait un peu, lui avait parlé du docteur Gramont, et, tout de suite, elle s'était dit que celui-ci serait peut-être l'homme qu'elle cherchait de par le monde.

Il l'avait été, en effet. Ce que, si ardemment, souhaitait Gilda Heybrand, venait de se réaliser. Désormais, sans appréhensions ni inquiétudes, la jeune femme pouvait poursuivre son chemin.

Une sorte de triomphe éclata sur les beaux traits purs, dans les yeux sombres. Puis Gilda passa lentement la main sur son front. Allons, puisque le but était atteint, le coeur allait enfin faire trêve, le coeur avec son amertume, ses souvenirs cuisants, et même la douloureuse ivresse de sa victoire. D'ailleurs, la nuit avait une telle douceur que toute agitation devait se dissoudre en elle, sombrer dans le calme du ciel, se disperser au souffle de la mer.

Au souffle de la mer?... Brusquement Gilda prit conscience de l'immobilité du yacht. Probablement le départ de Gramont avait été remarqué par l'équipage, qui attendait son retour. Sans quitter son siège, la jeune femme tourna la tête. Sur le pont, les pas d'un matelot résonnaient. Elle reconnut l'homme, l'appela :

- Sylvère, nous pouvons partir.
- Tout de suite ?
- Mais oui.
- Bien, madame.

Le mot, malhabilement prononcé, la fit sourire. Mais, presque immédiatement, la passerelle fut retirée, et la *Désirade* commença ses manoeuvres pour sortir du port.

Gilda s'était enveloppée d'un manteau de grosse bure blanche, qu'Inès avait déposé près d'elle avant de quitter le bord. Mlle Arnaud savait combien les nuits d'été, même les meilleures, sont fraîches sur l'eau, et la jeune femme fut touchée par cette marque nouvelle d'une sollicitude jamais en défaut.

La terre, maintenant, s'éloignait ; ses lumières perdaient de leur netteté ; mais, longtemps encore, elles demeurèrent perceptibles, sans cesse diminuées, rétrécies, jusqu'au moment où l'ombre les absorba. La noire masse des îles, devinée plutôt qu'aperçue, s'était estompée à son tour, et le bruit de la proue du yacht, fendait l'eau calme, avait pris une sorte de régularité berceuse et monotone.

Avant que l'extraordinaire se produisît, Gilda se souvint de s'être demandé quelle heure il pouvait bien être. Mais, aussitôt, elle convint avec elle-même que cette préoccupation du temps avait bien peu d'importance. Elle ne ressentait ni fatigue ni sommeil. Seule entre la mer et le ciel, dans cette partie confortable de son bateau, la jeune femme s'abandonnait à un bien-être qu'elle n'avait depuis longtemps éprouvé.

Et soudain son nom, prononcé distinctement, bien qu'à voix basse, la fit profondément tressaillir. L'espace de quelques secondes, la jeune femme essaya de se leurrer : « Hallucination, également, étrange phénomène de ses sens trompés par l'acuité d'une pensée, voilà ce qui arrivait ! » Mais cet espoir d'être le jouet d'une illusion fut bref. Derrière elle, la même voix, plus distincte, eût-on dit, répéta :

— Gilda, je vous en prie... m'entendez-vous ?

Toute autre, sans doute, à la place de la jeune femme, n'eût pu s'empêcher d'extérioriser sa stupeur et son trouble ; toute autre, oui, mais point Gilda Heybrand. Sous les larges poignets de son manteau, ses mains join-

Nouveau Soin de Beauté

meilleur de 3 façons pour votre peau!



1

Nettoie comme du savon

... mais Noxzema n'assèche pas l'épiderme. Appliquez-en sur la peau et enlevez-la à l'aide d'une serviette mouillée! Elle est *non-graisseuse* et s'enlève avec l'eau. De plus, elle nettoie à fond... comme avec du savon, mais sans assécher la peau.

Assouplit comme la crème

... mais en plus, Noxzema est meilleure que les crèmes grasses parce qu'elle ne bouche pas les pores. Elle aide à combattre la sécheresse de la peau comme seule une crème peut le faire, mais elle n'est pas collante ni grasseuse.

2



3

Favorise le teint

... parce qu'elle est médicamenteuse. Cinq ingrédients médicinaux aident à cicatriser rapidement les marques cutanées. Le soin régulier avec Noxzema protège votre peau contre l'acné... "réveille" un teint fade... et maintient votre peau resplendissante de vitalité!



Nettoie, adoucit et embellit votre peau comme aucune autre crème ou savon seul ne pourrait le faire!

● Pour le joli teint *naturel* dont vous avez toujours rêvé, essayez Noxzema. Employez cette crème matin et soir comme crème nettoyante. Employez-la comme fond de teint et comme crème de nuit. Vous constaterez vite des résultats et vous serez ravie de la différence sur votre teint. Obtenez Noxzema aujourd'hui même à tous les comptoirs de produits pharmaceutiques et de cosmétiques.

Fabriqué au Canada

EPARGNEZ 1/3

Gros pot de 6 oz., seulement **98¢**
Épargnez 1/3 en comparaison du petit format



Pour un temps limité

"Grâce à Noxzema ma peau est devenue plus douce et plus claire," dit Mlle Maddy Rolland de Montréal. "Je ne connais pas d'autres crèmes qui laissent ma peau si fraîche."

tes se serrèrent convulsivement, tandis que son regard se tournait vers la silhouette d'homme, immobile à quelques pas derrière elle.

— Bonsoir, José Montresa, dit-elle, et sa voix s'altérait à peine. Voilà une étrange surprise, en vérité. Je vous croyais à des milliers de kilomètres.

Le jeune homme regardait autour de lui.

— Etes-vous seule? interrogea-t-il. Inès?...

— Je n'ai aucune raison de répondre à vos questions, mais j'exige que vous répondiez au moins à l'une des miennes. De quel droit vous êtes-vous cru

autorisé à jouer le rôle de passager clandestin?

Le calme, dont les paroles de Gilda témoignaient, surprit le jeune homme. Il répondit d'abord vaguement :

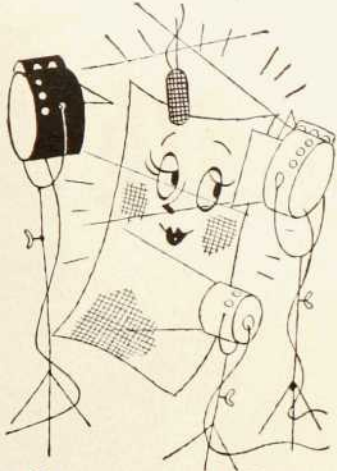
— Si je vous l'avais demandé, m'auriez-vous reçu ?

— Et pourquoi non ?

— Pourquoi non? répéta-t-il avec amertume. Parce que vous ne m'avez permis de vous approcher aucune des autres fois où nos routes se sont croisées. Et elles se sont croisées souvent, depuis deux années.

— Très souvent, en effet, acquiesça

ironiquement la jeune femme. A croire que, dans le vaste monde, une étrange et persistante coïncidence nous faisait choisir les mêmes lieux. Plusieurs fois vous avez touché un port juste avant que j'y aborde moi-même, ou peu d'instant avant que je le quitte. A tel point que si je n'eusse été absolument sûre de mon équipage, certains doutes sur sa discrétion et sa fidélité me fussent venus. Mais non. La plupart du temps mes marins ignoraient pour quelle destination exacte nous faisons route. Quant à vous accorder un entretien particulier, permettez-moi de trouver surprenante l'obstination que



Grande Vedette de l'écran

Ni les ans, ni les intempéries ne peuvent ternir l'éternelle jeunesse des écrans d'aluminium. Si le treillis d'aluminium est la grande vedette chez les entrepreneurs et les propriétaires, c'est parce qu'il dure beaucoup plus longtemps et ne tache pas les cadrages de bois.

En outre, l'écran d'aluminium est le moustiquaire inoxydable le moins coûteux. Pourquoi? Parce que, de tous les pays producteurs d'aluminium, le plus compétent est le Canada. Ainsi, les fabricants canadiens de moustiquaires, châssis de fenêtres, toitures et accessoires d'aluminium peuvent offrir à l'industrie canadienne du bâtiment des bas prix dont profite toute la population.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD. (ALCAN)

Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
A VENDRE**

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 1250, rue Villeray, Montréal

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

IMPORTANT: — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

CANADA	\$3.50
1 an
6 mois	2.00
ETATS-UNIS	\$5.00
1 an
6 mois	2.50

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE
975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

vous mettez à désirer, et à créer entre nous, des rencontres...

— Ces mêmes rencontres que, durant les trois années qu'a duré mon union avec Véronique, je cherchais par tous les moyens à éviter, n'est-ce pas? interrogea Montresa avec amertume.

— C'est vous qui le dites!

La voix de Gilda résonna, glaciale. Mais aussitôt la jeune femme se reprit:

— Tout cela est sans importance. Sans importance aucune, insista-t-elle. Ce que je désire seulement savoir, c'est comment vous vous trouvez ici, sur la *Désirade*.

Comme pour lui répondre, il s'avança vers elle. Brusquement Gilda quitta son fauteuil.

— Cette conversation au clair de lune, pour si romanesque qu'elle puisse sembler, est, en même temps, fort incommode, remarqua-t-elle. Voudriez-vous me suivre?

Sans attendre de réponse, elle passa devant lui, s'engagea dans le couloir et ouvrit la porte du salon dans lequel, une heure plus tôt, ses amis se trouvaient réunis. Elle alluma le plafonnier, et, comme pour s'habituer à la clarté, ses yeux errèrent d'abord au hasard sur l'élégant désordre de la pièce. Et puis, enfin, pour la première fois, ils « regardèrent » vraiment Montresa.

C'était un homme jeune, — vingt-sept ans au plus, — et, comme l'avait dit Georges Mériel, très beau. De taille moyenne, mince, les attaches fines, il avait des traits de médaille antique, des yeux et des cheveux du même noir étincelant, une bouche éclatante dans la pâleur de la face. Cette pâleur si accusée frappa d'abord Gilda, ainsi

que la maigreur du jeune homme. Ses joues, surtout, avec leurs pommestes saillantes, et aussi les orbites sombres et creusées, donnaient à ce visage un aspect différent de celui que la jeune femme connaissait.

Celle-ci s'était détournée pour enlever son manteau et le jeter sur un meuble. Pendant qu'elle accomplissait ces gestes, une sorte de désespoir ravagea ses traits. Mais, lorsque de nouveau elle fit face à Montresa, le jeune homme ne put capter autre chose qu'une expression de froide indifférence.

— Je vous demandais donc, dit-elle, par quel miracle vous vous trouviez à bord de la *Désirade* ce soir.

Elle ne l'avait pas prié de s'asseoir, et demeura elle-même debout comme pour signifier que l'entretien serait de courte durée.

— Qui vous a introduit? interrogea-t-elle encore.

José resta un instant muet, les yeux fixés sur la jeune femme.

— Eh bien? jeta Gilda avec impatience.

Il sembla faire un effort.

— Qui m'a introduit? répéta-t-il. Personne. Je suis venu au yacht dans l'après-midi, et je vous ai demandée. Vos marins m'ont répondu que vous ne vous trouviez pas à bord. J'ignorais s'ils disaient vrai. Je n'e me suis guère éloigné. La nuit venue, j'ai tâché de me glisser dans la *Désirade* et de m'y dissimuler pour vous rejoindre ou vous attendre. Ce fut facile.

— Et c'est seulement après que nous avons, depuis un instant, quitté la terre, que vous vous décidez à paraître? reprit Gilda. Cela me semble assez... inélégant, et ne m'obligera

d'ailleurs pas à vous écouter, à moins que je n'en aie envie.

Elle fit quelques pas dans le salon, et, s'appuyant à la grande table de verre qui en occupait le centre, se pencha vers le visiteur, la voix dure:

— Allons, dites vite. Que voulez-vous?

Il la regardait toujours. Plus encore qu'autrefois, du temps de leur adolescence au pays des manguiers et des vanilliers, dans la splendeur des journées étincelantes, des crépuscules parfumés par les vétuviers, des nuits frémissantes de chants et de danses, oui, cent fois plus, il la trouvait belle.

— Je voudrais, dit-il d'une voix sourde, je voudrais entre nous une réconciliation, Gilda.

Elle se redressa un peu, feignit le plus grand étonnement.

— Nous sommes donc fâchés, mon cousin? interrogea-t-elle, appuyant intentionnellement sur le dernier mot.

— Une réconciliation que j'ai, depuis de longues semaines, ardemment désirée, reprit le jeune homme sans paraître entendre la question. Je viens d'être malade, Gilda, très malade. De terribles fièvres m'ont, pendant près de trois mois, terrassé, et je ne craignais rien tant que de mourir sans avoir obtenu votre pardon.

Pendant que José parlait, la jeune femme avait soulevé et feuilletait une revue posée sur la table. Parce qu'elle s'aperçut que sa main tremblait, elle la laissa retomber, mais attendit un instant avant de lever la tête et d'interroger:

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire? Et surtout, est-ce pour cela que, depuis des années, je vous trouve sur mon chemin?

ANCIENNE PETITE ...

[Suite de la page 10]

le coeur du vieil homme qui a donné des signaux d'alerte ces temps derniers et exige qu'il se contente, pour dîner, d'une poire, de salade et d'eau pure.

La Begum a su s'adapter non seulement à tout cela mais aux traditions millénaires qui régissent la vie commune. Perpétuellement vêtue d'un sari, elle accomplit trois fois par jour les ablutions et ne boit son thé, conformément aux rites ismailiens, que lorsque son maître y a trempé ses lèvres.

Vêtue d'un sari de soie blanche sertie de 1,500 diamants, elle a assisté, dans Bombay surpeuplé, au dernier jubilé de son mari, et s'est occupée, pour l'occasion, du logement et du ravitaillement de milliers de fidèles.

Si 75% des membres de la secte ismailienne savent, à l'heure actuelle, lire et écrire (ce qui est rare aux Indes), c'est en partie à elle qu'ils le doivent. Et elle a aussi parcouru le pays, faisant des conférences sur l'émancipation de la femme et obtenant, contre les vieux notables, la suppression de la « purnah », la réclusion des épouses.

Un jubilé de 280 millions.

Que pouvait bien penser, dans le fond de son coeur, l'ancienne petite arpète lyonnaise lorsqu'elle a assisté, en février dernier, au jubilé de platine de son seigneur et maître?

Elle avait été accueillie, à sa descente d'avion, par une délégation de femmes hindoues qui les avaient, elle et son mari, couronnés de roses. Plus loin, à Meheld, entre Tihapa et Téhéran, berceau de la famille de l'Aga Khan, 49e descendant de Mahomet, elle avait vu sacrifier sur leur passage, des centaines de chameaux, de bœufs, de moutons, victimes propitiatoires offertes aux pauvres de la région.

Ils étaient finalement arrivés à Ka-

rachi, où devait avoir lieu la grande cérémonie du jubilé, dans une limousine étincelante. 50,000 fidèles les attendaient en brandissant des palmes. Et des notables, couverts de soieries et de bijoux avaient aidé l'Aga Khan à se hisser sur un trône, au bout d'un escalier couvert des plus beaux tapis d'Iran.

L'Aga avait revêtu, pour la circonstance, des pantalons de soie noire, une veste couleur de feu couverte de diamants et s'était vu coiffé d'un haut chapeau de fourrure noire, insigne de ses fonctions.

La Begum, elle, avait été installée dans une loge pavoisée, un peu en avant du corps diplomatique.

La cérémonie du pesage devait avoir lieu après une longue lecture du Coran. On allait mettre dans la balance l'équivalent de 230 livres en grains de platine, 800,000 dollars au total (280 millions de francs).

Des machines à laver dans le désert.

Le montant allait entièrement être affecté, comme pour les précédents jubilé, aux oeuvres ismailiennes. Il allait servir, cette fois, à permettre aux membres de la secte de s'établir ou d'apprendre un métier qui leur permettrait d'être indépendants.

Dès le lendemain, la Begum enfila son costume de cheval et, transformée, casque colonial sur la tête, caméra en mains, s'envolait pour une grande chasse au lion.

Une fois de plus, le faste oriental allait se mêler aux derniers raffinements de la science moderne.

Pour cette expédition, 14 camions avaient été mobilisés pour conduire le couple à pied-d'oeuvre. Le médecin personnel de l'Aga Khan, son infirmière étaient à ses côtés accompagnés de 4 serveurs blancs et de 60 indigènes, dont 6 cuisiniers et 6 blanchisseurs.

Les tentes ultra-modernes qui les attendaient étaient éclairées à l'électricité et comportaient salle de bain avec eau courante chaude et froide. Le sol était recouvert de magnifiques tapis et le mobilier en était celui du plus luxueux palace. La Begum avait à sa disposition personnelle un boudoir garni d'une coiffeuse aux accessoires d'argent ciselé.

Enfin, les blanchisseurs arrivés à l'étape allaient trouver des machines à laver en état de marche, des fers électriques et des sècheirs.

Tous les jours, un des avions particuliers de l'Aga Khan apportait à Arusha le ravitaillement nécessaire au groupe, avec poulets, légumes et oeufs frais venant des hautes terres du Kenya et une piste d'atterrissage avait été spécialement aménagée à son usage.

Pas plus que son ex-belle-fille Rita Hayworth, la Begum ne goûte la chasse au lion. Mais elle adore les chasser avec sa caméra et son téléobjectif. Elle a pris, dans ses divers voyages, aussi bien au cours des grandes cérémonies hindoues, qu'au cours des réceptions internationales et dans la brousse de quoi réaliser au moins quatre heures de projection, dont les images sont probablement uniques au monde.

— Je n'ai encore projeté les bobines que pour mon mari et quelques amis proches, assure-t-elle. Je lui ai ainsi révélé, prises sur le vif, des images qui, au milieu de ses obligations, étaient passées presque inaperçues à ses yeux. C'est moi, en quelque sorte, qui lui ai révélé les Indes.

Aux yeux de l'Aga Khan, aux yeux de cet homme vieillissant et comblé, elle lui a surtout révélé le bonheur. Il l'affirme avec force et il s'y connaît. En bon Hindou, il avait été marié pour la première fois à 11 ans. Il a derrière lui ce record difficilement battu: une expérience conjugale vieillie bientôt de 66 ans.

JEAN ROCHÈRE.

—Oui, dit-il à voix basse, oui, c'est pour cela.

Elle éleva ses fins sourcils dans un mouvement de surprise moqueuse et le considéra curieusement.

—Ces beaux sentiments vous sont venus tard, José... dès après la mort de votre femme, n'est-ce pas? ou plutôt dès après celle de mon oncle?

Il recula, comme frappé d'un soufflet.

—Que voulez-vous dire, Gilda?

Sa voix était sourde, mais assurée; ses yeux, loin de fuir ceux de sa compagne, semblaient, plus encore que les mots, poser à Gilda une ardente interrogation.

—Ne m'obligez pas à des précisions, conseilla la jeune femme. Cela ne serait agréable ni pour l'un ni pour l'autre.

Il secoua la tête.

—Je ne crains rien. J'ai trop souffert de vous avoir perdue, pour souffrir davantage encore d'apprendre que vous n'avez pas compris pourquoi je vous perdais.

Gilda mordit avec une telle violence sa lèvre inférieure, que du sang coula dans sa bouche. Ah! Dieu! cette voix musicale et douce comme les plaintes sous les étoiles qu'elle écoutait, jadis, la main dans la main de José!

—Soyez assuré que je l'ai fort bien compris, au contraire, dit-elle avec une impitoyable ironie. Véronique Heybrand était riche, puisque les plantations de ses parents n'avaient pas, comme celles des miens, été détruites; et je ne possédais strictement rien. Comment auriez-vous pu imaginer qu'au lieu de faire deux parts égales de sa fortune, mon grand-oncle me léguerait tous ses biens!

Il ne parut pas s'insurger contre l'outrageante accusation, et eut seulement un sourire triste.

—J'ai mérité d'entendre cela, murmura-t-il comme pour lui-même.

Puis, à voix plus haute:

—Véronique était malade, Gilda. Vous saviez, nous savions tous qu'elle avait peu de temps à vivre. Renoncer au bonheur, à ce qu'elle jugeait être le bonheur, l'eût infailliblement brisée. Elle m'aimait...

—Et moi!

Les mots avaient jailli avec une si sourde, si passionnée violence, que le jeune homme tressaillit. Devant lui, Gilda se dressait, frémissante, tout son visage animé d'une ardente flamme.

—Et moi, répéta-t-elle, je ne vous aimais pas!

Elle se tut brusquement, et parut faire un effort pour retenir d'autres paroles qui brûlaient ses lèvres. Et, ces paroles, ce fut sans doute Montresa qui les prononça.

—Oui, Gilda, vous m'aimiez, je le sais; et ce souvenir, s'il m'est douloureux, me reste, aussi, infiniment doux. Notre enfance, nos jeux, avaient été les mêmes, dans l'enchantement de l'île heureuse, et notre adolescence s'y épanouit, plus étroitement unie, et plus merveilleuse encore. Dès que nos cœurs avaient pressenti ce qu'est aimer, ils s'étaient donnés l'un à l'autre. Nous nous étions fiancés un soir, dans cette fête de parfums, d'harmonies et de mourantes clartés, qu'apportait chaque nouveau crépuscule. Il y avait en nous tout l'amour du monde, toute la sincérité, tout l'enthousiasme! Mais, en dehors de nous, entre nous, hélas! il y avait la vie. Et la vie est passée, avec sa cruauté, ses devoirs, sa rigueur inhumaine... Elle est passée, tuant le beau bonheur, séparant, dévastant...

Longtemps encore le jeune homme parla, et Gilda éprouvait l'étrange impression d'entendre cette voix de très loin, exactement comme une musique de la rue parvient jusqu'à la cellule

N'exige de l'eau que 3 fois par année*

*DANS UNE AUTO EMPLOYÉE NORMALEMENT

Dure Plus Longtemps Aussi!

Vous démarrez toujours bien avec
une batterie Auto-Lite "Sta-ful"!

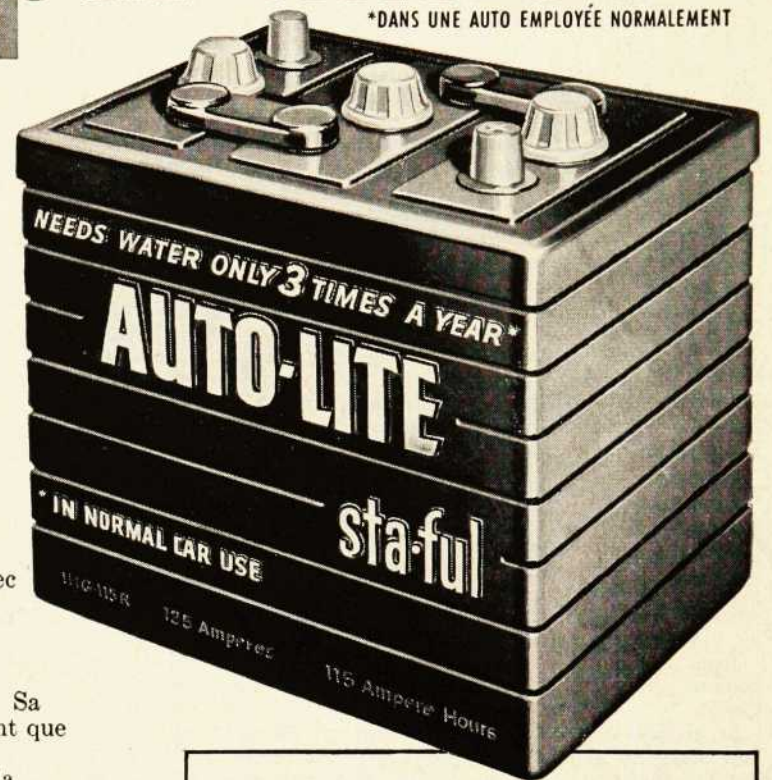
Partout où vous allez, en n'importe
quelle saison, vous êtes assuré d'avoir
des démarrages rapides et sans trouble avec
une batterie Auto-Lite "Sta-ful".

La "Sta-ful" demeure plus puissante,
plus longtemps que toute autre batterie
ordinaire grâce à sa construction spéciale. Sa
réserve extra grande de liquide (3 fois autant que
dans les batteries sans les caractéristiques
de la "Sta-ful") maintient les plaques de la
batterie "Sta-ful" complètement recouvertes et
protégées... ce qui rend la puissance à
son plus haut degré. Renseignez-vous à fond
au sujet de la batterie "Sta-ful" Auto-Lite — la
batterie qui n'exige de l'eau que 3 fois par année
seulement dans une auto employée normalement
et qui dure plus longtemps aussi. Voyez votre
vendeur de batteries Auto-Lite aujourd'hui même.

AUTO-LITE BATTERIES OF CANADA LIMITED,
TORONTO 4, ONTARIO

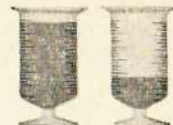
AUTO-LITE

MANUFACTURIERS DE BATTERIES, BOUGIES D'ALLUMAGE, CÂBLES ET FILS, ENSEMBLES DE PHARE SCÉLÉ ET SYSTÈMES ÉLECTRIQUES.



Voici la raison... la "Sta-ful" Auto-Lite contient plus que 3
fois la réserve de liquide des batteries ordinaires...

La réserve liquide
d'une "Sta-ful"
Auto-Lite est plus de
14 onces.



La réserve des batteries ordinaires est
moins de 4 onces.



Les plaques de la "Sta-ful"
sont complètement recouvertes
et actives



Les plaques de batteries ordinaires
sont exposées et partiellement
inactives.

L'isolant "Fibre-glass" aide à maintenir l'action d'énergie dans le
matériel des plaques et assure une plus longue durée.

d'une prison. « Ah! bienheureuse prison, songea-t-elle. Loué soit Dieu, pour avoir permis que les verrous en fusent poussés sur moi avant... avant « cela ».

« Cela », c'était la voix persuasive, aux inflexions passionnées, la voix qui ressuscitait le passé, abolissait le temps, les rancunes, la douleur. C'était la voix de l'homme qu'elle aimait, de l'homme avec lequel elle pouvait, ce soir, s'éloigner à jamais du rivage, et poursuivre sa route vers une autre existence!

Comme si elle craignait que son visage ne trahit ses pensées, Gilda s'é-

tait détournée. Debout devant l'une des fenêtres du salon, elle écartait de ses deux mains le rideau et plongeait son regard dans l'ombre.

Montresa se tut, et, durant un instant, on n'entendit que le bruit sourd de la mer. Puis, dans ce presque-silence, et bien que les pas de son compagnon, étouffés par l'épais tapis, ne fussent pas perceptibles, la jeune femme sut que José se rapprochait d'elle.

—Gilda, murmura-t-il, Gilda, tout va recommencer. Cet amour est plus fort qu'autrefois, et nulle puissance humaine ne pourra désormais y mettre

obstacle. Dites-moi que vous le croyez, et surtout que vous le voulez. O mon amour, dites-moi...

Brusquement Montresa se tut. Un violent éclat de rire avait retenti. Tournée d'une brusque volte-face vers son compagnon, qui, interdit, recula, Gilda Gramont riait longuement, les yeux étincelants, la bouche tremblante. Et cette ironie, jetée au visage du jeune homme, était plus insultante, plus méprisante, plus cruelle, qu'un coup de cravache.

(A suivre au prochain numéro)

NOTRE FEUILLETON

L'ASILE DU HASARD

par MAXIME VILLEMÉR

No 18 — FIN

ALCORS, Jean serra follement la jeune fille dans ses bras ; et, l'âme bouleversée, il rentra à l'ermitage, tandis que Micheline et Rose-Marie reprenaient le chemin de Vertes-Feuilles.

Le soir même Jean reçut de Micheline une lettre lui racontant tout ce qui s'était passé.

« Daniel a sauvé Morgane de la cour d'assises, pensa le colonel Bellanger ; si le fils n'avait pas avoué le secret de sa mère, dès mon retour à Paris, je dénonçais la misérable ! »

Quelques jours après, Micheline et Rose-Marie repartirent pour Plessis-Tréville.

Plusieurs semaines s'écoulèrent.

En décembre fut célébré le mariage de Rose-Marie et d'Hervé d'Hérouville. La cérémonie eut lieu dans la petite chapelle de l'Asile Dubreuil, ainsi que Micheline en avait témoigné le désir.

Le secret de la naissance de la jeune fille n'avait pas été dévoilé ; aussi pouvait-on lire à la mairie de Villiers, parmi les publications de mariage, l'union de Gaétane de Kernoël et du major Hervé d'Hérouville.

A la cérémonie se pressaient toutes les notabilités parisiennes.

Jean Bellanger, qui venait d'être nommé général, conduisit la mariée à l'autel.

Et comme certains s'en étonnaient, des amis de Micheline expliquèrent que le général étant un ami de la famille, Mme Dubreuil l'avait prié de remplacer le comte de Kernoël, retenu en Cochinchine par une grave maladie.

Le soir même les jeunes époux partirent pour un long voyage devant durer plusieurs semaines.

XXV

DEPUIS un mois, Daniel a rejoint son régiment à Toulon.

Il a imploré du ministre son envoi, soit en Cochinchine, soit au Sénégal, trouvant plus honorable de mourir en servant son pays que de se loger une balle dans la cervelle.

Il était donc dans l'attente de sa lettre de service, quand, un matin, en dépouillant son courrier, une petite enveloppe satinée attira plus particulièrement son attention.

Après la scène tragique, la dernière qui eut lieu entre Daniel et sa mère, le jeune officier avait dit adieu à tout jamais à Morgane et s'était contenté de lui écrire ces quelques mots laconiques :

« Je partirai bientôt pour les colonies... vous ne me reverrez plus ! »

Cette lettre, qu'il tournait et retournait dans ses mains fiévreuses, n'était donc point de la marquise de Presles ; Morgane, certainement, devait croire son fils parti depuis longtemps déjà.

Très intrigué, il brisa l'enveloppe... et voici ce qu'il lut :

« Je suis seule désormais, Daniel, — seule et retirée à tout jamais à Plogoff, dans ces vieilles ruines où une à une s'effondrent toutes mes illusions. »

« Mon père est en mer ; il accourt près de moi pour me consoler, me soutenir dans les luttes de la vie. »

« Ma mère, elle, est devenue folle ; — elle s'est enfuie à Guénolé, dans la vieille mesure du grand-père Le Garrec. Hier je suis allée la voir... elle ne m'a pas reconnue ! »

« Quand elle m'aperçut, elle se sauva, éperdue, sur la grève, et je la vis escalader des rocs, comme si quelque génie de l'enfer l'eût poursuivie... »

« Et je suis rentrée navrée à Plogoff ! »

« Oh ! Daniel, vous êtes toute ma famille maintenant... Gaétane elle-même me fuit ! Ce nom de Le Garrec est fatal ; il éloigne de moi tous ceux que j'aime ! Et ce nom est dans mon sang, comme il est dans le vôtre ; nos mères l'ont porté... nous sommes maudits tous deux ! »

« Daniel, me laisseriez-vous sans nouvelles de vous ? Daniel, vous êtes tout ce qui me reste au monde ! »

BLANCHE.

La lettre tomba des mains de Daniel. Puis il la ramassa et la relut encore, cette lettre où Blanche lui laissait voir tout son amour.

Pauvre petite Blanche !...

Pourquoi donc n'irait-il pas la surprendre à Plogoff ? Ensemble, ils pourraient pleurer leur bonheur perdu, leurs illusions envolées... leur jeunesse brisée.

Et pendant tout le jour, il songe à cette blonde exquise qui, dès la première entrevue, l'a tant aimé...

Il aimait alors Gaétane, lui ; — mais maintenant... maintenant il ne l'aime plus ; c'en est fini de cet amour...

D'ailleurs, depuis longtemps déjà — et même sans s'en rendre compte — sa passion pour Gaétane s'était progressivement affaiblie.

La confiance qu'elle lui fit à Plogoff de son amour pour Hervé l'avait d'abord affolé... et son cœur en avait ressenti un tel choc, une telle angoisse, que toutes les fibres en paraissaient à tout jamais brisées.

Puis vint le drame, la lettre d'Yvonne Kerven l'appelant à Plogoff près de Gaétane mourante ; et il était resté sourd à l'appel de la vieille Bretonne ! Il avait remis la lettre à Hervé en lui disant : « Tu es médecin ; pars pour Plogoff... et sauve Gaétane ! »

Maintenant il se rappelait tous ces faits ayant bouleversé sa vie... mais il se les rappelait avec calme, et son cœur ne battait plus.

Un vent d'orage avait passé, emportant toutes ses illusions brisant ses plus doux espoirs.

Et à cette heure, il se débattait au milieu de toutes ces ruines. Pourrait-il désormais édifier dans son cœur quelque autel nouveau — dont Blanche serait la divinité ?

Il se rendit chez le colonel qui venait d'être placé à la tête du régiment, en remplacement de Jean Bellanger promu général ; et ce chef de corps, aimable comme son prédécesseur, lui accorda aussitôt une permission de

huit jours et lui apprit en même temps que, par une lettre reçue le matin même, le général Bellanger lui annonçait la nomination prochaine du lieutenant Bargemont à un poste en Tunisie.

Daniel poussa un cri de joie. Ah ! il allait donc enfin s'éloigner de la France, de ce pays qui maintenant ne pouvait lui rappeler que de douloureux souvenirs...

Le jour même il partit pour Quimper ; et sitôt arrivé dans cette ville, sans prévenir Blanche, il prit le train pour Audierne. A la gare il trouva la vieille patache devant le conduire à Plogoff.

L'automne était froid, glacial ; en ces contrées le mois d'octobre est un mois d'hiver. Depuis longtemps déjà les bruyères et les fougères étaient fanées ; et les blés laissaient apercevoir de grandes plaines noires, sapées par la faux des moissonneurs, dénudées, de rocs.

Un vent glacial soufflait, soulevant la poussière de la route silencieuse et déserte. Quelques vaches noires erraient dans la plaine, agitant doucement leurs clochettes, dont le bruit monotone n'était interrompu que par le chant mélancolique des pâtres.

Dans Plogoff, le lieutenant Bargemont descendit de voiture.

Sur la porte d'un bureau de tabac, le vieux Kerven regardait s'avancer le jeune homme, qu'il ne reconnaissait pas encore.

Daniel s'approcha de lui.

— Bonjour, Kerven.

— Ah ! monsieur Daniel... c'est vous !

— Quoi de nouveau au château, Kerven ?

Le vieux Breton se signa.

— Yvonne a été bien malade, fit-il, et moi, j'ai failli mourir. Regardez-moi bien, monsieur Daniel... ne me trouvez-vous pas changé ? Nous avons eu tant de peine, tant de chagrin, dans cette maison !

« Un misérable s'est rendu à Plogoff, dans ma vieille mesure, uniquement pour me faire causer, pour me tirer les vers du nez — comme on dit vulgairement. »

« Il m'a fait boire, ce coquin, il m'a grisé. Qu'ai-je bien pu lui dire dans mon ivresse... je ne me le rappelle plus ; mais il me semble, voyez-vous, que je suis un peu cause de tous nos malheurs... »

— Ce qui doit arriver arrive, Kerven ; on n'échappe point à la destinée...

— A la justice de Dieu ! fit le Breton en se signant pour la seconde fois.

« Oh ! reprit-il en se tamponnant les yeux — car il pleurait. »

« Mme de Kernoël, elle, a payé sa dette. Elle est devenue folle ; elle est atteinte d'une démence inguérissable. Sur les rocs, elle erre comme un mauvais génie ; et elle est tellement maigre aujourd'hui, qu'on croirait voir une sorcière sortir de l'enfer... »

« Quant à l'autre, sa soeur... »

Il n'acheva pas ; il vit tant de douleur dans les yeux de Daniel qu'il n'osa compléter sa pensée.

— Alors, reprit-il, vous allez voir Mlle Blanche, la dernière de la race ? En ce moment, elle est seule au châ-

teau ; mais sous peu vous pourrez y rencontrer le comte de Kernoël ; il arrive demain soir... et sa fille est dans la joie.

Daniel ne voulut pas en entendre davantage.

A pied, il continua sa route et parvint enfin devant la petite porte basse du château de Plogoff.

Cette porte n'était pas fermée ; il la poussa et, sans rencontrer âme qui vive, traversa une pelouse jaunie où picoraient quelques poules rachitiques.

La lourde porte de chêne de la vieille maison était également ouverte ; Daniel put donc, sans avoir à sonner, s'engager dans le vaste corridor.

Personne... un silence écrasant...

C'était l'oubli, la solitude absolue.

Et Blanche vivait là, seule avec le désespoir de sa vie perdue ; seule, et abandonnée de tous ceux qu'elle avait tant aimés — car elle les avait aimés tous, elle !

Entre sa mère, sa soeur, son père, elle avait partagé son cœur d'enfant jusqu'au jour où, devenue jeune fille, Daniel s'était glissé, lui aussi, dans ce cœur de femme.

Tout à coup un cri s'échappa de la gorge de Daniel.

Blanche vient d'apparaître ; toute pâle, elle regarde le jeune homme sans pouvoir prononcer une parole.

Elle semble grandie dans ses vêtements de deuil — car elle porte le deuil de sa mère morte à jamais pour elle... puisqu'elle ne la reverra plus.

Ses lourds cheveux — de ce blond fauve si séduisant — encadrent son joli visage éclairé par de larges yeux bleus, aux reflets changeants.

Elle tend la main à Daniel.

— Oh ! vous êtes venu ! dit-elle, frémissante de joie, vous avez eu pitié de ma solitude... merci, Daniel.

« Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, mon père sera ici demain, et cette fois pour ne plus me quitter jamais. »

Dans la sienne Daniel garde cette petite main un peu tremblante ; et doucement il entraîne la jeune fille vers un salon du rez-de-chaussée.

Il la fait asseoir sur un fauteuil, tandis que lui reste immobile devant la vaste cheminée.

Un lourd silence tombe entre eux. Ils paraissent gênés l'un et l'autre ; et cependant les mêmes pensées, les mêmes désirs, font battre délicieusement leurs cœurs.

Elle demande enfin :

— Et Gaétane ?

— Gaétane est mariée ; ne le saviez-vous pas ?

— Je ne sais rien, rien, fit-elle en passant la main sur son front, comme pour cacher les rides profondes qui s'y creusaient. Je ne sais rien, rien... pour moi c'est l'oubli absolu !

— Gaétane est heureuse, car elle a retrouvé sa mère ; et moi, Blanche, j'ai eu la joie d'aider à ce bonheur...

« Dans cette maison, voyez-vous, ma petite amie, des choses monstrueuses se sont passées dont nous sommes solidaires tous deux ; — et Gaétane, je le crains, n'oubliera jamais que nos

Commencé dans l'édition du 18 juin 1955.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

mères l'ont terriblement frappée dans ses affections les plus chères...

— Oh ! fit Blanche en joignant ses jolies petites mains, je sais bien, moi, que Gaétane me pardonnera... je connais son coeur ! Quand elle me reverra, elle me tendra les bras, m'accueillera comme on accueille une soeur bien-aimée.

— Votre soeur ?...

— Je l'aime comme telle ; et mon père l'adorera toujours comme l'aînée des Kernoël.

« Quant à l'héritage qui lui est échu... rien ne sera changé aux dispositions testamentaires du duc de Flers. Mon père me l'a écrit, mon père ne veut pas dépouiller celle qui a tant souffert... »

— Les souffrances sont effacées et finies quand le bonheur est là, fit Daniel très grave ; et Gaétane est heureuse, car elle vient d'épouser celui qu'elle aimait.

— Celui qu'elle aimait, murmure Blanche d'une voix basse, si basse qu'on eût dit un souffle ; oh ! oui, épouser celui qu'on aime... c'est là le vrai, l'unique bonheur !

Daniel entendit ces paroles ; et, très ému, il regarda cette jolie tête penchée, ce pur visage un peu pâle, ces épaules graciles, mais bien faites... tout cet ensemble de grâce et de séduction.

Blanche ne toussait presque plus. Une amélioration très grande s'était produite dans ce tempérament si fragile autrefois, mais qui maintenant semblait pouvoir résister aux intempéries hivernales.

Puis aussi Daniel se souvenait avoir entendu dire par le médecin de la famille que, si Blanche atteignait sa dix-huitième année, il répondait d'elle, elle serait sauvée.

Et Blanche aurait bientôt dix-neuf ans...

Elle semblait avoir grandi ; son visage avait pris une gravité triste.

— Oh ! reprit-elle, Gaétane aimait Hervé... et la Providence lui a donné pour époux celui qu'elle aimait !

— Mais vous aussi vous vous mariez, Blanche.

Elle secoua sa jolie tête blonde.

— Non, dit-elle ; — toujours je resterai à Plogoff avec mon père et je n'aurai d'autre souci que de secourir les pauvres.

— Alors, quand votre père ne sera plus, car il faut tout prévoir dans cette vie si courte pour tous — vous resterez seule ?

— J'entrerai dans un cloître... si je vis jusque-là — qui sait ! Certains chagrins tuent, Daniel.

— Pour tenir un tel langage, il faut que vous n'ayez jamais aimé, fit Daniel avec beaucoup de douceur ; il faut que vous n'ayez jamais senti battre votre coeur...

Elle ne répondit point ; ses yeux s'abaissèrent, et sous ses lourdes paupières des larmes apparurent.

« Pleure ! pensait Daniel ; tombe, rosée d'amour dont mon coeur est imprégné ! Ah ! je ne veux point les voir, ces larmes, car je sens que moi aussi j'éclaterais en sanglots ! »

« Pleure, pauvre créature innocente, pauvre martyre ! Toi et moi, nous sommes liés par le sang à deux criminels ! Les mêmes peines, les mêmes angoisses étreignent nos coeurs meurtris... et de cette communion de détresses est né en mon coeur l'amour profond que je ressens pour toi ! »

— Je t'adore ! Regarde-moi, Blanche aimée — je t'aime, je n'aime que toi... et je te supplie de me pardonner de t'avoir fait de la peine.

« Bientôt, n'est-ce pas, mon amour, nous nous marierons ; et nous partirons tous deux loin, bien loin... Nous traverserons la mer, et nous irons cacher notre bonheur dans quelque village de la côte africaine ! »

« Puis nous emmènerons avec nous le comte de Kernoël ; et à nous deux nous saurons bien le consoler... »

Elle ne peut répondre ; les paroles s'étranglent dans sa gorge, un poids très lourd pèse sur son coeur défaillant.

Et elle s'évanouit dans les bras de Daniel — s'évanouit de bonheur, de joie.

Quand elle revient à elle, c'est lui qu'elle aperçoit, lui heureux et souriant de la voir sourire, elle aussi.

Et de sa voix douce, elle murmure : — Je t'aime... je t'ai toujours aimé !

Des jours se sont écoulés depuis cette visite de Daniel à Plogoff.

Le comte de Kernoël est revenu dans son vieux domaine, près de sa fille Blanche, qu'il eut peine à reconnaître tellement il la trouva changée... à son avantage.

Maintenant, en effet, Blanche se portait à merveille ; en même temps que la joie était venue à son coeur, les fraîches couleurs étaient revenues sur son fin visage.

Chaque matin elle recevait une lettre de Daniel.

Un jour Daniel lui annonça — heureuse nouvelle — que sa demande en autorisation de mariage venait d'être transmise au ministère.

Or, pendant que le jeune homme se réjouissait de quitter bientôt la France avec Blanche, une nouvelle peine allait encore l'atteindre.

Dans le petit hôtel de Passy tout un remue-ménage régnait. Morgane, harcelée par ses nombreux créanciers, expulsée de l'hôtel dont elle ne pouvait plus payer le loyer, se trouvait maintenant sans un sou en face de Victoire qui ricanait en faisant ses malles.

— Moi, dans toute cette bagarre, je ne laisse pas la moindre plume, fit Victoire en fermant soigneusement un premier colis ; les huissiers, il est vrai, n'avaient pas le droit de faire vendre mes nippes... mais néanmoins j'ai eu une rude peur.

— Moi, je ne possède plus rien, fit Morgane d'une voix sourde ; et pour toute fortune il me reste cent francs... juste de quoi faire mon voyage.

— Alors où coucherez-vous ce soir ?

— Ce soir, je serai loin.

— Et moi aussi ; je vais aller planter mes choux dans le Midi.

— Oh ! tu es riche, toi... — Cinq mille livres de rente... en bonnes valeurs sur l'Etat.

— L'argent que tu m'as volé ! fit Morgane d'un ton calme. Ah ! comme vous m'avez exploitée tous, jusqu'à ce coquin de Julot Vaubaron...

« A propos, qu'est-il devenu, ce misérable ; le sais-tu ? »

— Madame n'a donc pas lu les journaux ?

— Non ; les journaux ne m'intéressent pas.

— Et puis, hier, vous étiez dans les huissiers jusqu'au cou ; mais moi, tout en prenant mon petit café noir, je me plongeais dans la lecture des faits divers.

— Et qu'as-tu appris au sujet de ce Vaubaron ?

— Cet imbécile-là s'est fait arrêter, avec un nommé Polyte Renard, pour avoir commis des faux, et aussi pour avoir dévalisé et tenté d'étrangler une vieille dame des Batignolles.

« Leur affaire est claire à tous deux. — Et Louise ? »

— Louise a été cueillie dans la même rafle ; c'est elle qui, paraît-il, faisait le guet pendant que le beau Julot cherchait à étrangler la vieille rentière.

— Vengée ! je suis vengée ! murmure Morgane, les dents serrées.

— Vengée de quoi ? vengée de qui ?

Une charmante étoile de la Radio et de la TV dit comment elle évite les succédanés lorsqu'elle demande ASPIRIN. Voici ce que dit

LISE ROY

« Quand je vois la Croix Bayer sur le paquet, je sais que j'obtiens *ASPIRIN et rien d'autre. »

*MARQUE DÉPOSÉE



Un Produit **BAYER**



PRENEZ ASPIRIN POUR UN SOULAGEMENT RAPIDE DES MAUX DE TÊTE ET DES MALAISES DUS AU RHUME, À LA NÉVRITE, À LA NÉURALGIE ET AU RHUMATISME.

L'ALLEMAGNE

vous offre
l'aubaine touristique par excellence

Pension complète à partir de 2 dollars

Hôtels, cuisine, service impeccables et hospitaliers

300 centres de sports d'hiver

200 villes d'eaux élégantes

Evénements innombrables

Cathédrales et châteaux connus pour leur beauté

Considérez un voyage "hors saison" car saison est en toutes les saisons



Consultez votre agent de voyage ou adressez-vous à

L'OFFICE D'INFORMATIONS
TOURISTIQUES POUR L'ALLEMAGNE

1176 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, P.Q.
Tél. : Plateau 9614

Ah! vraiment, vous me la baillez belle. Ce sont les autres qui sont vengés de ces crapules, mais pas vous — vous plus coupable à vous toute seule que tous les autres réunis!

Morgane ne protesta pas.

— Puis aussi, reprit Victoire, vous ignorez sans doute que la vieille Céleste a été arrêtée à son tour.

— Alors, elle est en prison, elle aussi?

— Non. De saisissement, elle est morte chez le commissaire de police.

— Que diable ait son âme! fit Morgane d'une voix sourde.

Elle se leva, s'enveloppa d'une longue mante garnie de fourrure — le seul vêtement chaud qui lui restât — et sans dire adieu à Victoire absorbée dans la confection de ses mallettes, elle quitta à tout jamais le petit hôtel de la rue de la Pompe.

Sur leurs portes, les voisins regardaient passer cette belle femme qu'ils avaient si souvent admirée; et tous haussaient dédaigneusement les épaules.

— En voilà encore une dans la purée, disaient les uns.

— C'est la punition de ces coquines-là, ajoutaient les autres.

Insensible à toutes ces méchancetés, Morgane gagna une station de voitures et se fit conduire à la gare Montparnasse, où elle prit un billet pour Quimper.

Arrivée à Quimper, elle ne sortit pas de la gare et attendit le départ du train se dirigeant sur Pont-l'Abbé.

Sitôt descendue de wagon, elle prit à pied le chemin de Penmarch et gagna Guérolé.

Elle avait besoin de marcher, de laisser son corps, de tuer en son esprit le souvenir de toutes ses mauvaises actions, de tous ses forfaits.

Mais déjà le remords assaillait sa conscience enfin réveillée, ne lui laissant aucun repos.

Le ciel, d'un gris de cendre, était sombre et triste; et Morgane fuyait sous ce ciel sombre, sur cette route remplie d'ornières. Elle marchait sans s'arrêter, sans voir l'atristant paysage se déroulant à ses yeux, sans apercevoir, tout là-bas, la mer houleuse s'écrasant sur les rocs avec un bruit de foudre.

Elle découvre enfin Guérolé, avec son petit port où se balancent des barques de pêche; elle aperçoit, tout là-bas, les humbles maisonnettes closes.

Elle avance toujours, marchant vite.

Blotties dans les vieilles maisons, derrière les vitres brouillées par la pluie, des bégoudines regardent avec curiosité passer cette jolie femme, cette élégante dont les petits pieds s'enfoncent dans la boue gluante.

Et ricanant, se frottant les mains d'aise, elles disent entre elles:

« C'est la sœur de la folle; — ces Le Garrec n'ont vraiment que ce qu'elles méritent... »

Et Morgane poursuit son chemin. Le vent soulève son chapeau, soulève sa lourde fourrure, sa jupe de soie sombre; — mais peu lui importe! Comme un fantôme emporté par la rafale, elle fuit, fuit toujours vers la demeure du père Le Garrec.

Elle ignore que Coralie habite la maison familiale, la vieilleasure ébranlée par les vents du large; et plus elle s'en rapproche, plus son cœur tremble d'angoisse.

Elle y parvient enfin.

La porte est ouverte — Morgane entre... et devant un feu de bois mort, elle voit une femme accroupie — une femme parlant seule, marmottant des mots sans suite.

Morgane reconnaît sa sœur... et vers elle, elle s'avance chancelante, livide.

— Coralie?...

La folle ne se retourne point; elle

Ne manquez pas de lire, en page 18, la première tranche de notre nouveau roman - feuilleton : UN MARIAGE SANS IMPORTANCE

par ALIX ANDRE

continue à parler seule, prononçant souvent le nom de Blanche.

Puis maintenant elle rit, elle frappe ses mains l'une contre l'autre.

Alors Morgane enlève sa mante, son chapeau; puis elle s'approche de la cheminée et se penche vers la folle toujours accroupie, et qui ne se retourne point.

— Coralie!... Coralie!...

Pas de réponse.

— Coralie?... Coralie?...

— Connais pas, répond la folle qui cette fois se dresse sur ses jambes vacillantes.

— C'est moi... Morgane Le Garrec... ta sœur!

— Connais pas... connais pas.

« Allons, tout est fini! pense Morgane. Coralie est heureuse, elle: elle a perdu le souvenir des joies envolées, de la jeunesse finie! »

« Maintenant, rien ne peut plus l'atteindre; elle vivra là, errante se con-

tenant du peu que lui fera donner le comte de Kernöel.

Et tristement, elle répète:

— Coralie est bien heureuse, elle...

Pendant une huitaine de jours Morgane reste enfermée avec sa sœur dans cette vieilleasure ébranlée par les vents, vivant toutes deux de lait et de pain.

Nul ne vint les voir, ne vint les secourir.

Un matin le facteur entra dans laasure et remit à Morgane une lettre.

C'était une lettre de Victoire commençant ainsi:

« Je pense que vous êtes retirée à Guérolé et c'est là que j'ai eu la pensée de vous écrire... »

L'enveloppe contenait en outre une coupure de journal qui frappa plus particulièrement l'attention de Morgane.

Elle prit cette coupure, la déplaça... et voici ce qu'elle lut:

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Tapioca à l'ananas

¼ de tasse de tapioca pulvérisé (minute)
¼ de c. à thé de sel
¼ de tasse de sucre
1 tasse d'eau
1½ c. à tb. de jus de citron
1 tasse d'ananas déchiqueté
1 blanc d'oeuf

Mettre dans la partie supérieure d'un bain-marie, le sucre et l'eau. Cuire directement sur le feu jusqu'à ce que le mélange bouille. A ce moment, mettre au bain-marie et brasser jusqu'à ce que le tapioca soit transparent. Retirer du feu, ajouter le jus de citron, les ananas et cuire encore 5 minutes. Refroidir et quand le mélange commence à épaissir, y incorporer délicatement le blanc d'oeuf battu en mousse ferme. Servir très froid avec de la crème simple ou fouettée. 4 services.

Crème meringuée aux pêches

3 jaunes d'oeufs non battus
2 c. à tb. de farine
2 c. à tb. de sucre
¼ de c. à thé de sel
1 tasse de lait
½ c. à thé d'essence d'amande
pêches en conserve
3 blancs d'oeufs
6 c. à tb. de sucre

Mettre au bain-marie les oeufs avec le sucre et le sel. Ajouter le lait, brasser et cuire jusqu'à épaississement. Aromatiser et en mettre la moitié dans une assiette en pyrex. Refroidir, couvrir de demi-pêches, verser au-dessus le reste de la crème aux oeufs. Faire une meringue avec les 3 blancs d'oeufs et 6 c. à tb. de sucre. Faire dorer à four modéré 350° F. 15 minutes et servir froid.

Tapioca aux fraises

2 oeufs séparés
2½ tasses de lait
2 c. à tb. de tapioca minute
2 c. à tb. de sucre
4 c. à tb. de gelée aux fraises (Jello)
¼ de c. à thé d'essence d'amande
½ c. à thé d'essence de citron
2 c. à tb. de sucre

Battre les jaunes d'oeufs avec le lait, ajouter le tapioca et le sucre. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Retirer du feu, y mettre la gélatine préparée aux fraises et bien brasser pour la dissoudre. Aromatiser. Battre les blancs d'oeufs avec le sel, ajouter les 2 c. à tb. de sucre. Incorporer le premier mélange dans les blancs d'oeufs. Servir très froid dans des coupes avec de la crème fouettée et des confitures aux fraises en garniture.

« Mme Dubreuil vient d'être décorée de la Légion d'honneur en récompense de l'oeuvre philanthropique qu'elle a créée au château des Saules; — une centaine de jeunes filles abandonnées sont actuellement recueillies à l'Asile Dubreuil.

« Nous annonçons en même temps son mariage avec le général Bellanger. »

— Ah! fit Morgane, les dents serrées, Micheline triomphe; — je suis enfin vaincue!

« Daniel, lui, va épouser Blanche: je lui ai envoyé mon consentement avant de quitter Paris... »

« Qu'ils soient tous heureux! — et ils le seront... puisqu'ils seront tous réunis!

« Oh! reprend-elle en enfonçant ses doigts fuselés dans sa lourde chevelure noire, vaincue... je suis vaincue! — Maintenant il ne me reste plus qu'à mourir!

« Adieu, la vie; — au fils que malgré tout j'ai tant aimé, je fais le sacrifice de cette vie à jamais brisée!... »

« Moi morte, les tristesses de mon enfant s'effaceront dans les bras de la femme aimée; bientôt l'obstacle à son bonheur n'existera plus... »

Elle attend le soir; puis elle prend la folle par le bras et l'entraîne au-dehors.

Coralie ne résiste pas; elle suit doucement sa sœur.

Lentement toutes deux gagnent le petit port de Guérolé.

Des barques, soulevées par les vagues, dansent, sautent, se heurtent les uns contre les autres.

Morgane en détache une, y monte, prend les rames et dit à la folle qui la regarde sans la voir:

— Allons... viens.

Coralie saute dans la barque, rit, bat des mains; et cette fois, elle prononce un nom.

— Morgane...

— Ah! tu me reconnais donc? Je t'emporte au large, comprends-tu!

« Je t'emmène loin, très loin. La mer sera mauvaise cette nuit: la brume est tombée de bonne heure et les hurlements du vent annoncent une tempête. »

« Nous sommes nées là toutes deux; — eh bien, là, toutes deux, nous mourrons ensemble... la mer nous sera une belle tombe. »

La folle ricane...

— Toi, reprend Morgane en saisissant le bras de Coralie, tu as été aussi criminelle que moi; mais Dieu a eu pitié de toi: tu es devenue folle, tu as perdu la mémoire de ton crime, tu n'as plus de conscience! En toi rien ne vibre plus; tu ris, tu chantes... inconsciente et calme!

« Moi, j'ai gardé tous mes souvenirs, toutes mes haines; moi, je vais à la mort... et je le sais, et je ne tremble point, et c'est le sourire aux lèvres que je cours vers cette mort libératrice. »

La folle s'est endormie.

— Réveille-toi, réveille-toi donc! crie Morgane. C'est le vent du nord qui souffle! N'entends-tu pas ces mille bruits de la mer, la houle qui pleure dans les bas-fonds, les vagues qui mugissent, qui se bousculent sur les rochers...

« Et tu peux dormir au milieu de tout ce vacarme, dans cette barque qui saute, s'enfonce, rebondit... Mes mains sont meurtries par les rames. — Ah! je ne peux plus... je ne peux plus! »

Et les rames s'échappent des mains de Morgane.

Alors la barque, telle une épave, s'en va à la dérive, ballottée, bousculée, comme une coquille de noix.

Une vague vient, la soulève, la retourne... l'emporte au large.

Un cri retentit... un seul.

Coralie ne s'est point éveillée...

MAXIME VILLEMÉR

IL N'Y A PLUS DE...

[Suite de la page 8]

tours de garde, où veillent des gardiens armés. Quiconque se trouve à l'intérieur de ces enceintes n'a aucune chance de s'échapper. C'est que les chasseurs d'esclaves mènent leur « butin ». Ils savent exactement où le chasser. Ils assaillent les villages isolés et entraînent toute la population vers leurs camps de concentration en miniature. Lorsqu'ils ont réuni une centaine de têtes, ils forment une caravane. Les hommes et les femmes, liés les uns aux autres par groupes de trois ou quatre, pieds nus, à peine vêtus, commencent la meurtrière traversée du désert sous l'oeil implacable des chamelles armées ».

Mais les marchés d'hommes de la mystérieuse Arabie ne s'alimentent pas seulement en Afrique. Le médecin missionnaire Paul Harrison a remarqué, en 1950, que beaucoup d'esclaves venaient de la côte du Mekran, dans le Beloutchistan. Les tribus de cette région s'arrachent l'une à l'autre leurs enfants et les vendent à des marchands arabes et persans qui les emmènent à Katar, où ils les revendent à d'autres trafiquants. Le colonel Gérard de Gauray signalait la même année que des fillettes syriennes, venant d'Alep, étaient vendues en Arabie.

La principale raison de cet effarant commerce est que l'esclavage est une institution parfaitement établie en Arabie séoudite, avec le consentement de l'opinion publique et la caution du pouvoir officiel. Dans les décrets promulgués peu avant la guerre par le roi Ibn Séoud figurait un article prévoyant la délivrance de licences officielles pour l'exercice de la traite des esclaves. Depuis la guerre, les renseignements demandés par l'ONU sont restés sans réponse.

Emasculés.

L'un des phénomènes les plus odieux qui accompagne cet esclavage de type ancestral est la castration. La loi musulmane exige, en effet, que certaines fonctions serviles, telles que la garde et le service des harems ou la police des mosquées, soient confiées à des eunuques. Ce sont des eunuques qui, à La Mecque, assurent la police intérieure de la mosquée. Au nombre d'une cinquantaine, ils sont notamment chargés d'éloigner des lieux saints les femmes qui se querellent. Aucun homme n'a en effet le droit de toucher une femme, si elle n'est pas son épouse ou sa proche parente. Les eunuques seuls, parce qu'ils ne sont plus considérés comme des hommes, peuvent d'une main ferme ramener la paix dans le sanctuaire.

La castration est d'ailleurs loin d'être le seul abus que l'on commet sur la personne des esclaves. Il arrive souvent que l'on coupe un doigt ou une main à un voleur ou à un fugitif. Paul Harrison, qui a passé une trentaine d'années en Arabie, affirme que les sévices pratiqués dans ce pays sont si atroces que les victimes en viennent à perdre la raison à la seule pensée du châtiement promis. « Lorsqu'un des esclaves nègres se dresse comme s'il était devenu subitement fou, écrit-il, le maître arabe le plus dur est si effrayé qu'il hésite à infliger la punition qu'il avait décrétée ».

Quelquefois on assiste à des révoltes individuelles — vite réprimées. On cite le cas d'une gamine de quatorze ans qui refusa de se plier aux exigences de son nouveau maître, dans le protectorat d'Aden. Elle mordit, griffa, tomba finalement entre les mains d'un valet chargé de la mater, le rendit à demi fou par ses révoltes fougueses au point qu'il la ploya bruta-

lement sur son genou et lui trancha la gorge.

En Ethiopie, bien que l'esclavage ait été condamné par l'empereur Haïlé Sélassié, il n'en subsiste pas moins. Dans certaines régions, les razzias effectuées par les tribus les unes contre les autres ou sur le territoire des pays avoisinants ont pour résultat la mise en esclavage des captifs. Les décrets pris en charge par le gouvernement sont restés, en grande partie, lettre morte.

L'esclavage ancestral, avec son cortège de déchéances et de cruautés, n'est pas l'apanage exclusif de l'Arabie et de l'Afrique. Avant la guerre, dans certaines régions reculées de l'Inde, les trafiquants opéraient de véritables razzias, détruisaient des villages entiers et réduisaient leurs habitants en esclavage.

Les récalcitrants étaient abominablement torturés. On les écorchait vifs, on leur arrachait le coeur par l'épaule, on les étripait en enroulant leurs intestins autour d'un bâton ou on les empalait. Il n'est pas sûr que de telles pratiques aient complètement disparu, et l'on pourrait en retrouver de similaires dans la brousse congolaise ou sud-américaine.

Aux Etats-Unis en 1953 !

C'est ainsi que, dans des rapports récemment parvenus à l'ONU l'Equateur a reconnu que, si l'esclavage n'existe pas officiellement dans le pays, il est difficile de se faire une idée des conditions de vie des tribus autochtones qui peuplent les régions les plus reculées du territoire national. Demaveu ? Et que penser de cette déclaration du gouvernement bolivien datée de juillet 1953, annonçant une réforme agraire dont l'un des objectifs serait de « libérer de la servitude deux millions et demi de travailleurs agricoles ? »

Une des formes les plus courantes de l'esclavage est la servitude pour dettes. Elle se rencontre fréquemment dans les pays africains où elle est tantôt appelée « iwofa » et tantôt « kivi ». Le débiteur insolvable se livre à un membre d'un autre clan à condition que celui-ci paye sa dette.

Mais il n'est pas besoin d'aller si loin. Aux Etats-Unis, en 1953, le « Federal Grand Jury » (Chambre des mises en accusation) a traduit en justice sept fermiers blancs — six en Alabama et un au Mississippi — accusés d'avoir réduit en esclavage des hommes de couleur et de les avoir maltraités. Ces fermiers avaient réglé des amendes dont les Noirs avaient été frappés en échange de quoi ils les maintenaient en servitude.

Au Japon.

Il faut compter partout avec la misère. C'est elle, par exemple, qui a poussé mille cinq cents parents japonais (selon un rapport du Ministère du travail du Japon) à vendre entre juillet 1951 et juin 1952 autant de garçons et de filles. Et comment ne pas voir dans la prostitution une variété d'esclavage ?

Dans l'Inde, il existe des « Ashram » ou foyers féminins d'accueil qui doivent abriter, en principe, les femmes pauvres et les veuves. En fait certains de ces foyers ne sont que des chaussetrapes où se recrutent les victimes d'une traite dont le trafic régulier passe par Rawain. On connaît aussi la pratique, courante en Asie, qui permet aux tenanciers de maisons closes de prendre en garde des fillettes, les

CUISSON AU FOUR ET COMME A LA BROCHE
grâce à ce
ROTO-RÔTISSEUR
AVEC ARROSAGE
AUTOMATIQUE DE LA VIANDE



dans les poêles électriques Admiral
FLEX-O-HEAT*



Le roto-rôtisseur géant Admiral permet la préparation des repas les plus appétissants qui soient... la viande y cuit comme à la broche, est arrosée automatiquement tout en tournant.

Régulateurs FLEX-O-HEAT

*Contrairement aux poêles dont les éléments du dessus ne comportent que 5 ou 7 intensités, Admiral Flex-O-Heat vous offre mille-et-une variations de la chaleur sur chaque élément du dessus... vous pouvez choisir le degré précis de température voulu, depuis le mijotement le plus doux jusqu'à l'ébullition la plus rapide.

Nouveaux éléments microtube, ultra-rapides sur le dessus. Répartition égale de la chaleur du four. Pendulette sentinelle automatique. Lampe fluorescente sur toute la largeur. Gril à l'infra-rouge. Tiror pour casseroles.

Modèle 3EH14C, 30", illustré. Voyez les autres poêles électriques Admiral de 30" et 40" chez votre marchand Admiral. Prix à partir de \$289.95.

VOTRE FOYER MÉRITE LE MEILLEUR... et c'est toujours un Admiral

Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL
améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.



Les Pilules Myriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....
Adresse.....
Ville..... Province.....

RIEN DE SÉRIEUX

Madame X a l'habitude de réparer des ans l'irréparable outrage par de savants maquillages. Elle est allée au cinéma où l'on joue un drame bouleversant.

Chacun y va de sa larme, sauf Madame X.

Sa voisine lui demande comment elle peut rester insensible aux cris déchirants de la grande vedette.

— Je voudrais faire autrement, répond Madame X, mais je ne peux pas : je dois dîner en ville de suite après le spectacle !

Le petit Toto, qui vient d'entrer à l'école, crie à son père en rentrant chez lui :

— Papa, je suis le premier en calcul.

— Bravo, mon petit gars... deux et deux ça fait combien ?

— Ah ! mais on n'en est pas encore là !

— Enfin ma chère amie, Georges est charmant ! Travailleur et intelligent... Il vous procure tout ce qu'il vous faut... et même ce qui ne vous est pas nécessaire. Croyez-moi, vous avez tort de le tromper de pareille façon !

— De pareille façon ? Il y en a donc une autre ?

— Tu vois, chérie ? Je me corrige de ma distraction : je rentre avec mon parapluie.

— C'est merveilleux ! D'autant plus que tu étais sorti avec ta canne !

Madame Durand dont on ne pourrait dire qu'elle est jolie, est très malade.

Son mari la conduit chez le médecin, un grand spécialiste de la ville.

Après l'avoir auscultée, le docteur s'approche de Monsieur et lui dit à voix basse :

— Vous savez, je ne la trouve pas bien du tout, votre femme...

— Oh, je suis de votre avis, répond Monsieur Durand en soupirant. Mais si vous saviez ce qu'elle a comme pognon...

Madame étrenne un manteau de fourrure devant une amie.

— Dire, s'exclame celle-ci, que tu dois cette merveille de douceur et de chaleur à un pauvre animal insignifiant !

— Dis donc, proteste Madame, mon mari n'est pas un aigle mais tout de même, traite-le avec douceur !

Un avare reçoit des amis ; bien à regret il leur offre des cigares dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils ne sont pas de La Havane !

Au cours de la soirée, il parle de sa cheminée qui tire mal et de son poêle qui refoule :

— Que ferais-je bien pour l'empêcher de fumer ? demande-t-il.

Et un des invités :
— Si vous tentiez de lui donner un de vos cigares ?

Un jeune homme est assis devant une vieille dame. Inlassablement, il mâche du chewing-gum...

Au bout d'un instant, la dame :
— Ne vous fatiguez pas, Monsieur, je suis sourde !...

— Que répondriez-vous si je vous demandais de m'épouser ?

— Rien !
— Rien ?

— Non, car je ne puis parler et rire en même temps !

A l'entracte d'une première théâtrale, un Monsieur se précipite au vestiaire :

— Pardon, monsieur, fait la dame, mais il y a encore un acte.

— Je sais. C'est précisément pour ça que je suis pressée de m'en aller !

Un monsieur entre chez le coiffeur.

— Combien pour la barbe ?
— Dix cents.

— Ne pourriez-vous pas me raser qu'un côté pour cinq cents ?

Le coiffeur regarde cet original avec stupeur mais accepte. Le client s'installe.

— Quel côté voulez-vous que je rase ?

— L'extérieur !

Un nouveau arrive dans la cellule et fait connaissance des anciens :

— Combien t'a-t-on collé ?

— Un an ! Misère !

— Un an ? Dis donc, quand tu sortiras, puis-je compter sur toi pour une course urgente ?

A la porte d'un cimetière, des messieurs vêtus de noir attendent l'arrivée d'un grand enterrement.

Nerveux, ils consultent leur montre :

— Il devrait être là...

Le temps s'écoule. Un des messieurs regarde à nouveau sa montre et dit aux autres :

— Allons !... Ils seront là dans cinq minutes... s'ils ne s'amuse pas en route...

« muitsai » qui, dès qu'elles auront atteint l'âge de la puberté, gagneront leur vie comme prostituées.

Et même à Paris !

Mais sait-on qu'à Paris même, en 1951, un Nord-Africain vendait des « captures » féminines 286 dollars la tête ? Et qu'actuellement une femme française se vend en Afrique du Nord 1,144 dollars et 3,432 dollars si le voyage est compris dans le « prix de vente », étant donné les risques qu'il comporte ?

Tous ces faits ne sont pas le fruit

d'une imagination aberrante. On peut les trouver, noir sur blanc, dans les documents officiels réunis tout récemment par le Comité spécial de l'esclavage, relevant de l'ONU. Ils sont le résultat d'une vaste enquête menée à travers quatre-vingt-trois États. De ces documents peu suspects de littérature, il ressort que l'esclavage est encore admis officiellement en plusieurs pays, qu'il est toléré en beaucoup d'autres, et que sous des formes diverses, il est pratiqué en tous pays.

Oui, en ce monde que nous voulons croire « civilisé », il y a encore des esclaves...

GERARD PHILIPPE, L'ACTEUR... [Suite de la page 7]

rouges et de chats. Puis il acheta, quelque part dans Neuilly, un studio au 8e étage d'un building neuf, avec deux immenses terrasses gorgées de soleil. Personne ne savait l'adresse, même pas son impresario. « Écrivez-moi chez ma mère », disait-il de sa voix terriblement douce et obstinée. « Elle me fera suivre mon courrier ». Qui a-t-il aimé ? Même mystère. On a dit que des flirts assez frivoles et assez cruels l'avaient uni à toutes ses partenaires : Danièle Delorme, Jany Holt, Micheline Presle, Madeleine Robinson, Simone Valère. En fait, il a eu un grand amour : Maria Casarès. Ils se rencontrèrent au théâtre des Mathurins en jouant « Federigo ». Ce fut immédiatement une violente flambée passionnelle. Maria et Gérard ne se quittèrent plus. La nuit, après le spectacle, ils allaient dans les boîtes espagnoles, écouter du flamenco et regarder sans rien dire les bûches brûler dans la cheminée. Puis Maria parlait de Madrid, de Séville, de Burgos, de tout ce pays où elle n'a plus le droit d'aller parce que son père fut l'un des chefs de l'Armée Républicaine. Gérard avait la gorge serrée. Car lui non plus ne peut aller en Espagne, où ses prises de

position « progressistes » et la propagande démesurée que lui fait « L'Humanité » l'ont rendue indésirable.

Et pourtant, en Espagne, se cache le secret dramatique de la vie de Gérard Philippe. Depuis la libération, quelques journalistes ont remarqué qu'il n'était plus jamais question du père de Gérard. Quand ils questionnèrent Gérard ou Minou, sa mère, les réponses qu'ils obtinrent laissèrent planer tous les doutes. Or M. Philip n'est pas mort, ni divorcé : à la fin de la guerre, il a été contraint de se réfugier de l'autre côté des Pyrénées.

Cette tragédie familiale n'aura peut-être pas de fin. Mais c'est elle qui explique qu'au milieu des plus triomphants éclats de rire le regard de Gérard Philippe s'obscurcisse soudain, au temps d'une fraction de seconde. Mais, si vous le surprenez pendant ces éclairs de désespoir, il n'avouera pas son secret. Il vous répondra qu'il songe à Biquet-Biquet, le délicieux basset qui jouait avec lui « Le Figurant de la Gaieté » et qui se fit écraser, un soir de 14 juillet, parce qu'il avait voulu traverser tout seul.

JÉRÔME FORESTIER.

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 24 septembre 1955 (Problème No 1239)

Denise Arsenaud, 16, rue Des Loisirs, Dorion, Vaudreuil, P. Q.

J. A. Bénard, 2550, Louis-Veuillot, Montréal, P. Q.

Mme Laurette Binette, 283, 15e Avenue, Lachine, P. Q.

Mme Ovila Boulette, 352, rue La Salle, Québec, P. Q.

Mme John Derasp, 124, Avenue Lesage, Québec, P. Q.

Marie-Anne Désilets, 2076, rue St-Hubert, Montréal, P. Q.

Mlle Lucienne G. Duhamel, 6829, Garnier, Montréal, P. Q.

Mme Richard England, 4378, Drolet, Montréal, P. Q.

Mme Marcel Fournier, 4795, Dagenais, Montréal 30, P. Q.

Mme Reine Marie Gagné, Box 283, East Angus, P. Q.

Mme Paul Goudreau, 135, St-Cyrille Est, Québec, P. Q.

Mme Lionel Gougeon, 3644, Avenue Laval, Montréal, P. Q.

Mme Roger Grondin, 1703, rue Savoie, Plessisville, P. Q.

Mme Robert Hébert, 87, 1e Rue, Iberville, P. Q.

M. André Lacouline, 57, Boul. des Alliés, Québec, P. Q.

Jean-Guy Lafontaine, 105, rue Delisle, St-Tite, P. Q.

Mlle Jeanno-Mance LaRochelle, 42, Latourville, Québec, P. Q.

Roger Lemay, 5980, 5e Avenue, Rosemont, Montréal, P. Q.

Irène McMullen, 33, rue Belvédère, C. P. 301, Lennoxville, P. Q.

Mlle Rolande Kummer, 184, rue Laval, Eastview, Ottawa, Ont.

Raymond-Marie Ross, Ste-Florence, Co. Matapédia, P. Q.

Mme Gérard Sénéchal, Estcourt, Co. Témiscouata, P. Q.

Mme Béatrice St-Arnaud, 1684, Champlain Avenue, Shawinigan Falls, P. Q.

Mme Blanche Thériault, 72, Chemin Fraserville, Rivière-du-Loup, P. Q.

Mme Marcel Thiboutot, 6, rue Dauphine, Apt. A, Québec, P. Q.

Solution du problème No 1239

P	A	L	I	S	S	A	D	E	D	A	M	A	S
O	A	R	I	A	N	E	S	E	M	I	T	E	
U	S	E	R	I	E	T	I	C	A	R	C		
S	T	E	O	N	P	A	L	O	T	E	T		
S	A	L	E	P	C	C	O	U	R	T	E		
I	N	E	S	D	O	M	E	V	E	I	L		
E	D	E	P	U	R	I	N	E	V	R	A	N	
R	A	F	R	O	N	T	I	E	R	E	M	A	
E	R	D	R	E	E	R	N	S	T	C	I	S	
D	O	U	T	E	E	U	T	F	I	N	I		
C	S	I	E	N	S	S	A	L	O	L			
O	B	T	U	T	O	S	C	E	S	I	L		
R	U	T	S	E	S	L	O	U	P	R	E		
P	R	E	T	E	R	M	O	U	L	E	E	U	
S	E	R	E	S	R	E	S	P	E	C	T	E	R

LA VIE COURANTE...



— J'ai abandonné le tambour, papa !

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

HORIZONTALEMENT

- 1—Qui aspire aux mêmes avantages qu'un autre. — Chose unique, composée de deux pièces. — Prompte à se mettre en colère.
- 2—Plante textile. — Voie de terre. — Ville d'Italie, au S.-E. de Naples. — Dans la gamme.
- 3—Vin estimé que l'on récoltait autrefois dans la Campanie. — Roi d'Israël. — Répit. — Partie du corps.
- 4—Altesse Royale (abr.). — Voeu que l'on fait en buvant. — Celui que le mariage unit. — Saison. — Angle.
- 5—Article simple. — Ile du Dodécannèse italien. — Principe de tout nombre. — Production.
- 6—Genre d'oiseaux échassiers. — Point cardinal. — Utile pour conserver la santé.
- 7—Qui méprise, dénigre. — Faire des faux plis en bombant. — De Lettonie.
- 8—Ville d'Espagne, province de Guipuzcoa. — Patrie des frères Anguier. — Ville d'Eubée, détruite par les Perses. — Année. — Peu de chose.
- 9—Ville des Pays-Bas (Gueldre). — Supérieure d'un couvent. — Métal blanc moins pesant que le plomb. — Plante ombellifère odorante. — L'un des Apôtres.
- 10—Usages. — Destinée. — Terrain sur lequel on marche. — Ancienne province au Nord de la France. — Note.
- 11—Fils de Noé. — Adverbe qui marque le superlatif. — Qui sont sans mélange. — Sorte de massue.
- 12—Délai. — Ville des Etats-Unis (Penn.). — Qui a pris une teinte rose. — Ce qui porte à faire une chose.
- 13—Genre de linacées. — Assurés, convaincus. — Détériorés par l'usage. — Qui sont à nous.
- 14—Conjonction copulative. — Irritation. — Roi de Juda, vainqueur des Madianites. — Se rendras. — Démonstratif.
- 15—Type représentatif des Etats-Unis. — Direction. — Qui est garni d'acier. — Ancienne ville d'Italie (Lucanie). — Ferme, dans le midi de la France.
- 16—Averse soudaine. — Premier mot de l'Hymne de saint Jean-Baptiste. — Relative aux astres. — Avant-midi (abr.). — Facile.
- 17—Oiseaux échassiers très estimés comme gibier. — Pays de l'ancienne Asie Mineure. — Approuver.
- 18—Distribuer des troupes dans les diverses habitations. — Venue au monde. — Rend service.
- 19—Est redevable. — Assaisonnement liquide. — Qui n'a point d'éclat. — Dans la Rose des Vents.
- 20—Avec qui on est lié d'une affection réciproque. — Double coup de baguette frappé sur un tambour. — Partie dure et conique qui se forme sur la tête des ruminants. — Sombres. — Possédé.
- 21—Chemin de ville. — Genre de méliacées de l'Asie. — Allez, en latin. — Genre de lauracées.
- 22—Deuxième conjugaison. — Réservoir sous terre. — Etoffe destinée à couvrir. — Mouvement des oiseaux.
- 23—Qui hait le travail. — Passion qui nous porte à désirer du mal à quelqu'un. — Célébrer.

DECOUPEZ ICI

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23		
1	R	L	V	A	L		P	A	I	R	E		C	O	L	E	R	E	U	S	E				
2		L	I	K		R	O	U	T	E			S	A		E	R	N	E						
3	M		T	A	L	E	R	N	E		E	L	A		C	E	S	S	E			C	O	U	
4	A	R		S	A	N	T	E		E	P	O				E	T	S			C	O	I	N	
5	L	E			C	O	S		U	N	I	T	E		R	A				C	O	R	U	E	
6	I	B	I	S		N		E	S	T		S		B	A	L		R	A	L	R	E			
7	C	O	N	T	E	M		T	E		F			R	A	D	E	R			L	E	T	T	E
8	I	R	U	N		E	U		E	R	E	T	A	I	E		A	M			R	L	E	N	
9	E	D	S		M	E	R	E		E	T	A	I			A	N	I	S			L	U	C	
10	U	S		R		S	O	R	T		S	O	L		A	R	T	O	I	S			F	A	
11			S	E	N		T	R	E			N		P	U	R	S			N	I	L			
12		R	E	P		T		E	R	I			R	O	S	E				N	O	T	I	F	
13	C		L	I	N		S	U	R	S		O		V	S	E	S			N	O	S		D	
14	E	T		C	O	L	E	R	E			A	S	A		I	R	A	S		T		C	E	
15	S	A	N		S	E	M	B		A	C	E	R	E		E						M	A	S	
16	A	B	A	T		U	T		A	S	T	R	A	L	E					M		A	L	S	
17	R	A	L	E	S			J	O	N	I	E			A	A	R	E	T	I	O	N	N	E	
18			J	A	N	T	I	N	E	R					N	E	E				N	S	E	R	
19	T		D	U	E		S		S	A	U	C	E		M	A	T			E	N	E			
20	A	M	I	E			G	L	A		C	O	R	X	S		N	O	I	R	S		E	U	
21	R	V	E		N	E	L	I	A		I	F	E		L	A	U	R	I	E	R			R	
22	I	R		C	I	T	E	R	N	E					Y	O	I	L	E			V	O	L	
23	F		P	A	R	E	S	S	E	U					H	A	V	N	E			J	E	T	

Les réponses doivent nous parvenir avant le 15 octobre 1955.

Problème No 1242

Nom Ville

Adresse Province

ADRESSEZ VOS REponses : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, 18, QUE

DECOUPEZ ICI

- 3—Qui est en vie. — Découpé d'une manière sinieuse. — Condiment. — Altération dans la santé.
- 4—Nom scientifique du genre canard. — Consonnes de Satan. — Terme du jeu de piquet. — Manière de soigner. — Symbole chimique du calcium.
- 5—Petite étendue d'eau douce. — Roi de Crète, fils d'Europe et de Zeus. — Sainte (abr.). — Commune rurale autonome en Russie.
- 6—Célèbres. — Unité monétaire roumaine. — Jour consacré à la mémoire d'un saint.
- 7—Retraits des côtes maritimes. — Fosse à purin. — Soldats placés en faction.
- 8—Ancienne mesure de longueur. — Sert à lier les parties du discours. — Fautes. — Pronom indéfini. — Manières, façons.
- 9—Allez, en latin. — Affaibli. — Planète. — Mammifères solipèdes. — Homme ignorant.
- 10—Ile de l'Atlantique. — Fente où

- 11—Tête d'une tige de blé. — Filet pour prendre des oiseaux. — Manifestation de la volonté. — Pronom.
- 12—La mer. — Genre d'insectes diptères, comprenant d'assez grosses mouches. — Avoir la témérité. — Billet d'identité.
- 13—Ville manufacturière d'Allemagne, sur la Mulde. — Claire-voie en amont d'une vanne. — Le plus important affluent du Koura. — Seule.
- 14—Bon pour les chiens. — Attention que l'on porte à une chose. — Parasite. — Mince, svelte. — Sert à stimuler.
- 15—Etendue d'eau. — Grand bassin ayant issue vers la mer. — De plus, encore. — Prince troyen. — Règle obligatoire.
- 16—Patrie de Zénon. — Chemin de halage. — Partie postérieure d'un navire. — Symbole chimique du cérium. — Homme de taille plus petite que la moyenne.

- 17—Etablissements où l'on mange. — Rivière de France. — Objet creusé de manière à donner une forme à la matière.
- 18—Anneau de cordage. — Une des Cyclades. — Etablissement où l'on élève des jeunes qui se destinent à l'état ecclésiastique.
- 19—Unité. — Cicatrice saillante. — L'un des douze apôtres. — Triage.
- 20—Pronom. — Parler très haut. — Aussi promptement. — Vieillesse. — Liquide nourricier.
- 21—Petit jardin attachant à une maison de paysan. — Fleur blanche. — Creusée lentement. — Gaz stomacal.
- 22—Assurance de tenir un engagement. — Balle pour jouer à la paume. — Bâtiment affecté au logement des soldats. — Chemin de halage.
- 23—Ensemble des animaux d'une région déterminée. — Vente à l'enchère. — Celui qui abandonne son parti.

VERTICALEMENT

- 1—Qui a un penchant à mal faire. — Dictateur romain. — Tableau du prix de certaines denrées.
- 2—Lui. — Bords repliés, renversés. — Espèce de solanacée. — Ouvrage de maçonnerie.

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUATORZIEME EPISODE



Paganel ne peut faire autrement que de se joindre à l'hilarité générale, lorsqu'il s'aperçoit que, par distraction, il a appris le portugais au lieu de l'espagnol. Fort heureusement, les deux langues diffèrent surtout par leur prononciation, et il doit être possible, en modifiant celle-ci de s'entendre avec l'indigène. Les gestes et les signes suppléeront aux mots que Paganel n'arrivera pas à prononcer. — Ce système donne d'excellents résultats. Le Patagon qui, jusqu'alors avait conservé une impassibilité absolue, approuve de la tête le récit qui lui est fait par Paganel, et arrachant quelques poignées d'herbes soigneusement choisies, il s'agenouille près de Robert Grant encore tout endolori de sa terrible aventure.

— Avec une dextérité qui démontre une longue expérience, il broie les herbes entre ses paumes, et masse le corps du petit malade qui sent ses forces renaître comme par enchantement. Les voyageurs le regardent faire avec admiration, et lord Edward ne cache pas sa satisfaction d'avoir rencontré un homme aussi adroit, et aussi utile. — Le Patagon déclare se nommer Thalcave, et propose aux voyageurs, dont il a constaté le dénuement, de les conduire à une « toldéria » d'indiens, distante de quatre milles au plus, où se trouveront les choses nécessaires à l'expédition. Trop faible encore pour soutenir un long effort, Robert Grant est hissé à califourchon sur le dos du vigoureux Mulrady.



Sous la conduite de leur nouvel ami, le Patagon Thalcave, les voyageurs redescendent le flanc de la Cordillère vers un village Indien, où il sera possible d'acheter de l'approvisionnement. Tout au long du chemin Paganel fait la conversation avec Thalcave qui connaît admirablement non seulement la région, mais les pampas argentines à travers lesquelles l'expédition devra passer. — La conversation est interrompue par l'arrivée à la toldéria où le marché bat son plein. Les indigènes de la Cordillère sont venus faire leurs emplettes, et grâce à Thalcave, nos amis peuvent acheter tout ce qui leur est nécessaire, y compris des petits chevaux argentins, extrêmement fins et résistants, capables de fournir les plus longues courses. — Pour sa part, Thalcave décline l'offre de lord Edward

de lui fournir une monture. En effet, ainsi qu'il l'explique à Paganel, sa maison est quelque part dans le village, et il possède son propre cheval. De fait, après quelques instants d'absence, le Patagon rejoint ses nouveaux amis, tenant par la bride un magnifique étalon qui obéit à son maître au doigt et à l'oeil. — L'animal se nomme Thaouka, et le major MacNabbs admire en connaisseur ses fines attaches, sa tête légère, son encolure élégante, mais puissante. C'est là sans aucun doute une bête remarquable, et Thalcave a fière allure, lorsque de ses jambes nerveuses, il enserre les flancs de son cheval. Prenant la tête de l'expédition, il poursuit la descente vers les pampas.



Avant de se confier entièrement à Thalcave, lord Edward désirait connaître un peu mieux son nouveau guide. Maintenant, il est fixé sur la droiture et l'intelligence de ce dernier, et il juge opportun, le deuxième jour de la descente vers la plaine argentine, de demander au Patagon, par l'intermédiaire de Paganel, si, par hasard, il n'aurait jamais entendu parler de prisonniers blancs aux mains d'une tribu indigène. — Laborieusement, et en faisant force dessins dans le sable, Paganel expose sa demande à Thalcave. Celui-ci suit attentivement les explications du savant, réfléchit longuement, puis, après avoir hoché la tête, répond qu'effectivement, il y a deux ans, le bruit a couru que le cacique Calfoucoura détenait un prisonnier Européen, dont il espérait tirer rançon. C'est là un renseignement précieux. — En effet, dans son langage imagé, Thalcave

révèle que le cacique Calfoucoura possède son principal campement aux environs du rio Colorado, c'est-à-dire sur le 37ème parallèle, ce qui apporte un surcroît de valeur à l'hypothèse de Paganel. En effet, de quel autre prisonnier pourrait-il s'agir, sinon du capitaine Grant? Les voyageurs sont maintenant pleins d'espoir. — Enfin, un indice sérieux qui va leur permettre de poursuivre les recherches avec la quasi-certitude d'aboutir au succès. Mais, pour parvenir à la région qui les intéresse, les voyageurs doivent encore fournir un rude effort, et notamment parcourir les immenses et désertiques étendues de la pampa que seuls habitent d'innombrables troupeaux de boeufs. De nombreux dangers les y attendent...

(à suivre dans le prochain numéro)

Le Tour du Monde en 80 jours

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTIÈME ÉPISODE



L'attaque du train par les Sioux a brutalement interrompu le duel entre Philéas Fogg et le colonel Proctor. Faisant front à l'ennemi commun, les deux adversaires, tireurs remarquables, mettent à mal quelques-uns des Peaux-Rouges les plus audacieux. — Cependant, malgré la résistance acharnée des voyageurs, plusieurs pillards ont réussi à pénétrer dans les wagons, et un véritable combat corps à corps s'engage. Passepartout, menacé par un grand diable au visage peinturluré, n'a que le temps de lui décharger son pistolet à travers le corps. — Réfugiée dans le dernier wagon, Aouda, avec un sang-froid admirable, s'emploie

à donner les premiers soins aux blessés. Ceux-ci sont déjà malheureusement nombreux, et il est à craindre que l'acharnement des Sioux ne vienne finalement à bout de la résistance des voyageurs. — Le chef du train qui se trouve à côté du colonel Proctor, Philéas Fogg et Passepartout, leur explique que, si le convoi ne s'arrête pas à la station de Kearney, dans dix minutes, les Indiens remportent la victoire. Or, les Sioux sont maîtres de la locomotive, et il paraît impossible de les en déloger...



Si les voyageurs ne parviennent pas à stopper le train à la prochaine station, les Sioux auront ensuite tout leur temps pour anéantir les passagers. Or, le mécanicien et le chauffeur ont été tués, et les premiers wagons sont envahis par l'ennemi. La situation semble désespérée, et chaque minute qui passe aggrave le danger. — Soudain, avant qu'on ait pu l'empêcher, Passepartout, agile comme un singe, bondit sur le marchepied du wagon, puis se hisse sur l'échelle de fer qui conduit sur le toit. Qu'espère-t-il donc? En admettant qu'il ne soit pas repéré par les Indiens, il risque cent fois de se briser les os. — Le convoi roule

à une allure folle, et les wagons oscillent dangereusement, tandis que le combat se poursuit à l'intérieur du train. Là-haut, Passepartout, un instant suffoqué par la vitesse, reprend son équilibre, et commence à marcher vers la locomotive. Chacun de ses pas représente une prouesse. — Mais ce n'est pas pour rien que notre ami a fait dans sa vie un peu de tous les métiers, dont celui d'acrobate. Lentement, et avec des prodiges d'habileté, il progresse vers la tête du convoi, sautant d'un wagon à l'autre comme un véritable écureuil. Jusqu'à présent, aucun Indien ne se doute de ce qui se passe.



Avec une audace folle, Passepartout a formé à lui tout seul le projet d'arrêter le train dont la locomotive est aux mains des Indiens. Risquant la mort à chaque pas, il gagne la tête du convoi par les toits en sautant de wagon en wagon. Il parvient ainsi à la dernière voiture avant le tender, et se laisse glisser par l'échelle qui rejoint le marchepied. — Arrivé là, il bénit le ciel que les Sioux, trop occupés par le combat qu'ils poursuivent à l'intérieur du train, ne se soient pas aperçus de son manège. Mais le plus difficile reste à faire, et tout autre que Passepartout aurait vingt fois roulé sous les roues, en se faufilant sous le wagon comme il le fait. — Installé maintenant sur un essieu, ballotté de droite et de

gauche, le souffle coupé par la vapeur qui s'échappe des tuyauteries surchauffées, notre ami se met en devoir de décrocher les chaînes de sûreté qui relient le tender au premier wagon. Ses doigts s'écrochent sur l'acier qui résiste. — Petit à petit, il parvient à dévisser la barre d'attelage. Plus loin, vers l'arrière du train, la fusillade redouble d'intensité. Les Indiens assaillent sans doute les derniers wagons... Dans un suprême effort, Passepartout, s'accrochant des deux mains au châssis du tender, pèse du pied sur la barre, qui cède avec un terrible craquement...

(à suivre dans le prochain numéro)

L'INTRÉPIDE JOS PRICE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — SIXIÈME ÉPISODE



1. Lentement mais sûrement, Bob s'éloignait des rapides et approchait de la terre ferme. Etourdi et essoufflé, il s'agrippa bientôt à la falaise. Mais avant qu'il ait réussi à atteindre le sommet, une balle siffla qui coupa la corde.



2. Bob retomba pendant que le cheval de la jeune fille effrayé reculait, avançait. Un homme à cheval sortait à ce même moment d'un bois de pins voisin... il brandissait, menaçant, un fusil.



3. C'était nul autre que Pasco, notoire bandit mexicain, l'homme le plus craint des États sudistes. Sans ralentir, il arriva à la hauteur de la jeune fille, qu'il saisit par la taille.



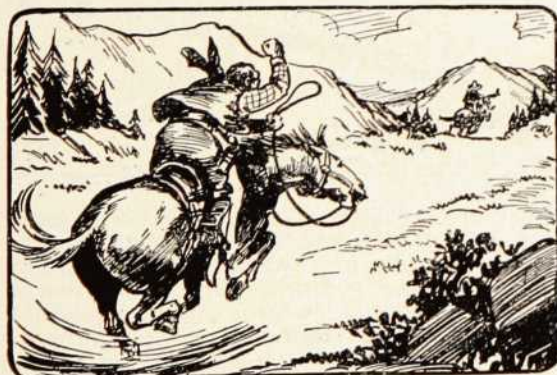
4. Surprise, celle-ci n'eut aucune chance de résister... prise dans un étau, elle fut tirée de sa selle et assise brutalement en avant du bandit qui s'enfuit aussitôt avec sa prisonnière.



5. Bob avait, pendant ce temps, réussi à se maintenir hors de la rivière en s'attachant avec désespoir à un bloc de pierre. Il y demeura un bon moment tentant de recouvrer ses moyens.



6. Se débattant de son mieux, il réussit finalement à escalader la bordure rocheuse de la rivière. Attiré par un bruit de sabots, il n'eut que le temps d'apercevoir le cavalier qui galopait emportant Janet sur sa selle.



7. Il se demanda un moment si ce n'était pas Jos... mais reconnut vite son erreur. Sautant sur le cheval de la jeune fille, il galopa à la poursuite du ravisseur... la bête était rapide et, heureusement, pas trop fatiguée.



8. Il gagnait peu à peu du terrain sur son adversaire... Même s'il pouvait maintenant se rendre compte que l'homme était Mexicain, il ne le reconnut pas comme étant Pasco... Même cela n'aurait pas réussi à le décourager.



9. Pasco s'engageait maintenant à travers les arbres. Ne pensant qu'à Janet, sans souci de sa propre sécurité, Bob le suivit... il regretta vite son manque de prudence car il se vit bientôt enserré dans un lasso.



10. La corde s'immobilisa autour de ses épaules lui maintenant les bras de chaque côté. Une fraction de seconde plus tard, il était tiré de sa selle et projeté par terre. Trois acolytes du bandit sortirent alors du bois et s'abattirent sur lui... Il résista tant qu'il put donnant du mal à ses assaillants.



11. Deux des bandits furent atteints avant qu'ils n'aient réussi à le maîtriser. Janet était maintenant attachée à son propre cheval. Bob se sentit défaillir quand il se rendit compte en quelles mains ils étaient tombés. Il ne craignait pas pour lui... "Ne craignez rien, mademoiselle", murmura-t-il rassurant, je réussirai bien à vous sortir de là".
(à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

LE SURVENANT

[Suite de la page 11]

— Tu disais, Beau-Blanc ?
— Attendez-le pas. Pour la bonne raison... pour la bonne raison... que... que...

Cruel comme les bêtes qui mordent sans raison, il riait du mal qu'il allait faire à Angéline. Elle ne voulait pas l'écouter, mais un besoin d'entendre parler du Survenant, de savoir où il était, la força à entendre Beau-Blanc jusqu'au bout :

— Prends sur toi, Beau-Blanc ! T'es pas si fou que ça, voyons. Cesse donc de rire à propos de rien !

— De rien ? Si vous aviez vu... votre... grand-dieu-des-routes !

— C'est pas mon grand-dieu-des-routes.

— Tout dépoitrillé... Puis tout effarouché... comme sept fois l'yable.

Angéline résolut de continuer son chemin. A quoi bon laisser un innocent salir celui qu'elle aimait. Elle en savait assez. Trop même.

— Hé ! mamzelle Angéline !

Ce fut en vain qu'il la rappela. Elle l'entendit qui criait encore, sans avoir égard aux passants :

— Il était dans la P'tite-Rue, avec sa compagne.

Le rouge au front, elle s'empressa de tourner le coin de la rue.

Le rouge au front, elle s'empressa de tourner le coin de la rue. Maintenant elle n'ambitionnait qu'une chose : se retrouver au Chenal du Moine. Une autre inquiétude s'empara d'elle. Si Beau-Blanc allait raconter à Pierre-Côme Provençal qu'il l'avait vue attendre le Survenant, dans la rue des magasins ? Il était même capable d'arrêter au presbytère de Sainte-Anne-de-Sorel. « Faire un mauvais rapport de contre moi », songea Angéline. Mais elle se rassura à la pensée que le curé Lebrun n'attacherait guère d'importance aux paroles de Beau-Blanc.

Un autre poids plus lourd l'accabla. A quel usage le Survenant avait-il employé l'argent qu'elle lui avait avancé ? S'il l'avait dépensé à... Elle ne chercha pas davantage. Ignorante de la vie, et trop bonne pour croire à la méchanceté, elle chassa loin d'elle, comme un vol de mouches, les mauvais desseins auxquels Beau-Blanc tentait de lui faire croire.

Le firmament devenait violet, rendant les maisons, les rues, couleur de deuil.

— Couleur de mort, songea Angéline. Comme moi, conclut-elle en s'apitoyant sur son propre sort.

C'est en effet, la mort dans l'âme, qu'elle reprit la route du Chenal du Moine.

Angéline Desmarais qui, quelques jours auparavant, s'enorgueillissait à la perspective de se promener au bras du Survenant, dans la rue des magasins, n'était pas la seule du Chenal du Moine à Sorel, ce samedi-là. Bedette, pour n'en citer qu'une, y était également. Et, ayant eu connaissance de la disparition du Survenant, elle se demandait où ce dernier pouvait bien « s'être échoué », selon son expression. Déjà, à deux reprises, elle se rendait au restaurant du Grec, dans l'espoir de l'y trouver ; mais en vain.

Comme elle quittait la rue principale, pour s'engager rue Georges, elle vit, arrêtés au Carré Royal, quelques navigateurs qui discutaient. Soudain, il lui sembla distinguer la voix du Survenant. Elle traversa la rue afin de s'approcher du groupe. Au même moment, le Survenant se redressa. Bedette prêta l'oreille. Il était question d'une tricherie au cours d'une partie de cartes. Les uns prenaient la part du prétendu tricheur que le Survenant accusa nettement :

— Je l'ai vu, de mes yeux. J'ai déjà joué aux cartes avant aujourd'hui, vous savez. Il a triché. Oui, triché. Puis, s'il est un homme, j'suis prêt à le rencon-

trer n'importe quand, n'importe où.

C'était bien lui, elle ne pouvait plus en douter. N'écoulant que son cœur, elle courut s'accrocher à son bras.

— Survenant ! Survenant !

Etonné, et un peu interloqué par le geste de Bedette qui ne pensait pas à mal, il se ressaisit vite. Devant le regard moqueur des marins, Bedette abandonna le bras du Survenant.

— J'voulais pas te déranger, Survenant. Seulement te dire un mot en passant.

Son allure, humble et repentante, sa taille de petite fille, désarmèrent vite les railleries des navigateurs.

— Va lui parler, Survenant. On t'attendra, le temps qu'il faut !

— Pas besoin de vous autres pour me le dire, répondit le Survenant qui s'éloigna un peu avec Bedette.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Bedette ? A ton âge, tu devrais savoir que c'est pas ta place.

— Ben, expliqua Bedette, j'suis venue au marché avec ma mère. Comme j'me promenais dans la rue des magasins...

— Comment, est-ce aujourd'hui samedi ? questionna le Survenant qui semblait sortir d'un long rêve.

— Ben sûr que c'est samedi ! Coupe-donc, toi, lui demanda Bedette à brûle-pourpoint, sors de dans les limbes. Reviens sur la terre.

— Samedi, répéta le Survenant, en passant la main sur son front.

— Regarde autour de toi. Tu vois pas le monde qui rôde partout ?

— Je devrais le savoir. T'as raison, Bedette.

— Et Joinville ? questionna Bedette. De quoi c'est que t'en as fait ?

Le Survenant haussa les épaules, indifférent.

— Au moins, si tu veux pas revenir au Chenal du Moine, envoie Joinville. Son père qui le cherche partout, qui se meurt d'inquiétude. Puis, demain Pâques. Tu peux pas le retenir, Survenant.

— C'est vrai... mon p'tit garçon !

Il éclata de rire. Ses compagnons l'entendirent et lui firent signe de le retrouver. Bedette les vit et s'indigna :

— Reste donc à Sorel tant que tu voudras. Remets donc jamais les pieds au Chenal du Moine, si tu veux.

Elle baissa la voix, comme l'homme qui se bat en duel s'éloigne parfois pour mieux enfoncer son épée dans le cœur de l'adversaire :

— J'm'appelle pas Angéline Desmarais pour verser des larmes comme une madeleine devant l'Ami du Navigateur, pour l'amour de toi.

— Ah ! malheur, fit le Survenant. J'ai complètement oublié Angéline.

Le lendemain, le soleil étincelait sur l'eau bleue du fleuve. Après la grand-messe, Angéline sortit de l'église sans oser lever la vue sur les paroissiens que la fête de Pâques rendait joyeux. Par son verbiage, elle connut la présence de Bedette, fière de ses nouveaux atours, qui devait être pendue au bras d'Odilon. Elle l'entendit soudain s'exclamer :

— Si c'est pas le Survenant ! Regardez-le donc avec son vieux garibaldi ! Angéline crut qu'elle allait défaillir.

— Tiens, Angéline !

Elle ouvrit les yeux. Il était là, mal vêtu, soit, mais plus beau que tous les autres, qui lui offrait un cornet de bonbons.

— Pas un présent pour moi !

Jamais Angéline Desmarais ne connaîtrait un plus grand bonheur. La peine de la veille, les soupçons, elle avait tout oublié.

La semaine prochaine :
QUARANTE-CINQUIÈME EPISODE

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

De grands travaux sont en cours dans la région du lac Allard dont les dépôts de titane sont considérés les plus riches au monde. En Gaspésie, on a entrepris la mise en valeur de mines de cuivre dont on évalue les réserves de minerai à 70 millions de tonnes. L'extraction du nickel, métal dont le Canada fournit environ 85 pour cent de la production du monde libre, prend une nouvelle expansion grâce à l'exécution de travaux de développement.

Au temps de Louis XIV, l'île aux Cygnes, entre les ponts de Passy et de Grenelle, méritait son nom par la présence constante de ces beaux oiseaux, qui peuplaient les bords de la Seine à cet endroit. Au début, ils avaient été placés là à l'état semi-domestique, mais avaient prospéré en pleine liberté. Ils y seraient encore, si l'instinct de l'homme ne le portait à préférer beaucoup le plaisir de tuer à celui d'admirer.

Les Bakubas, une tribu d'Afrique, sont vraiment les inventeurs des maisons préfabriquées. Un village peut se transporter complètement, car les maisons sont construites par sections. Chaque fois qu'un nouveau roi monte sur le trône, la capitale change de site, ce qui explique la nécessité de maisons démontables.

Dans son testament, Henri Matisse a précisé que sa chapelle, Notre-Dame-du-Rosaire, à Vence était, quoi qu'il puisse advenir, réservée strictement au culte. Matisse a consacré quatre ans de sa vie à cette oeuvre d'art qui était aussi le Credo de sa foi retrouvée, il en a fait don aux Dominicaines gardes-malades qui l'avaient soigné jadis avec un grand dévouement. Il dessina les vitraux, les céramiques, les carrelages, l'autel, la cloche, le crucifix, le prie-Dieu, les chandeliers et jusqu'à la nappe d'autel.

Il y a plus de 300 ans, sous le règne du roi Jacques VI, un acte du Parlement en Ecosse défendait l'importation de balles de golf hollandaises comme étant préjudiciables à l'industrie du pays.

C'est dans le code babylonien d'Hammurabi, qui a été composé quelque deux mille cent années avant notre ère, que les historiens ont retrouvé les clauses les plus anciennes des contrats d'apprentissage. On retrouve ceux-ci également mentionnés dans les codes législatifs des Egyptiens, puis des Grecs et des Romains.

Les membres de la plus noble caste hindoue, celle des brahmanes, ne doivent jamais permettre qu'un étranger pénètre dans leur cuisine.

Aristotes Socrate Onassis, un Grec, arriva sans le sou en Argentine, à l'âge de 16 ans. Huit ans plus tard, il était millionnaire et consul-général de Grèce. Aujourd'hui, Onassis est un des hommes les plus riches du monde ; il est à la tête de trente compagnies et dirige la flotte de baleiniers la plus considérable du globe. Il y a une couple d'années, il s'est porté acquéreur de la banque de Monte-Carlo.

Il y a sept ans, Dorothy Troxel fut chargée par le Gouvernement américain de tracer la carte de la Mongolie. Intéressée par les noms descriptifs de ce pays, Mlle Troxel entreprit de compiler le premier dictionnaire Anglais-Mongol. Elle rechercha tous les textes de Khalkha, emprunta des dictionnaires, questionna des linguistes et, au bout de cinq années de travail, présenta, à titre de cadeau, le résultat de ses recherches à l'Armée américaine.

Le colonel René Fonck, qui avait descendu 75 avions ennemis pendant la première guerre mondiale, offrit de nouveau ses services à la France en 1939. Il fut à la tête d'une escadrille de chasse jusqu'à l'armistice. En 1942, déguisé en Trappiste, il organisa une route d'évasion, par la Belgique, pour les aviateurs alliés forcés d'atterrir en territoire ennemi.

L'île du Prince-Edouard est renommée pour ses produits laitiers, ses pommes de terre et les huitres Malpeques, les meilleures entre toutes. On y pratique aussi l'élevage des chevaux de course et de trot.

Georges Claude déclara, quelques années avant la guerre, que Jules Verne avait été à l'origine de sa vocation, et que dans « Vingt mille lieues sous les mers » le capitaine Nemo avait parfaitement compris le parti que l'on pouvait tirer de l'énergie thermique de la mer.

Au XIVe siècle existait en Suède, une horloge présentant deux cavaliers qui se rencontraient à l'heure juste et se donnaient autant de coups qu'il y avait d'heures à sonner. Une grande porte se levait alors et l'on voyait la Vierge recevoir la visite des Mages accompagnés de cavaliers ; la cérémonie terminée, deux trompettes sonnaient.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL 9637*

GEORGES POIRIER

Président

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

ODILON RIENDEAU

Chef du tirage

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50. AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Quoi de neuf à l'Inco?



Les nouvelles batteries dont les plaques sont en alliage spécial au nickel-cadmium, sont plus fortes, durent plus longtemps et fonctionnent sous toutes les températures. Elles permettent en outre des

économies d'inspection et d'entretien particulièrement appréciées des grandes compagnies de transport. N'émettant aucun gaz, elles peuvent être logées dans les cabines de camions ou à l'arrière des autobus.

On n'y ajoute de l'eau qu'une fois par an. Elles ne se déchargent pas au repos et ne se détériorent pas quand elles sont déchargées.

UNE NOUVELLE BATTERIE QUI DURE 15 ANS! LE NICKEL INCO EN A PERMIS LA MISE AU POINT

La nouvelle batterie au nickel-cadmium est conçue pour les conditions extrêmes: elle fonctionne aussi bien à 65° au-dessous de zéro qu'à 135° au-dessus. Elle donne de meilleurs démarrages et coûte moins d'entretien. L'Inco a participé à la mise au point des alliages spéciaux qui entrent dans sa fabrication.

Quelques caractéristiques de la batterie à plaques au nickel-cadmium

Q.—Comment réagit-elle aux températures extrêmes?

R.—Certains modèles peuvent faire démarrer un moteur par 65° au-dessous de zéro Fahrenheit, peuvent être rechargés par 65° au-dessous de zéro et ne gèlent que si la température tombe plus bas que 75° au-dessous de zéro. D'ailleurs, même si elles gèlent, elles ne se détériorent pas. D'autre part, elles peuvent fonctionner sans dommages jusqu'à 135° au-dessus de zéro F.

L'emploi de séparateurs minces et flexibles, en nylon-plastique, a permis de réduire le volume de ces batteries.

Q.—Quelle sorte de batterie est-ce?

R.—La nouvelle batterie au nickel-cadmium est une batterie "alcaline": comme électrolyte, elle utilise l'hydrate de potassium au lieu d'un acide.

Q.—Dans quels cas la batterie au nickel-cadmium est-elle recommandée?

R.—Elle peut remplacer partout la batterie ordinaire. Le changement ne nécessite aucune modification du circuit électrique ni du générateur.

Q.—Comment s'effectue l'entreposage?

R.—La batterie au nickel-cadmium peut être entreposée chargée ou déchargée, sans risquer de se détériorer. Si elle est entreposée chargée, elle conservera sa charge très longtemps. Aux basses températures, elle ne se décharge pratiquement pas. On peut donc la laisser au repos tout l'hiver; au printemps, elle sera prête à reprendre son service. Ainsi, les propriétaires de "flottes" routières n'ont plus besoin d'un local spécial pour entreposer leurs batteries, ni d'établir une rotation de leurs batteries.

Q.—Quels sont le poids et l'encombrement de la batterie au nickel-cadmium?

R.—Dans un camion ou un autobus, elle occupe deux fois moins de place qu'une batterie ordinaire, est beaucoup plus légère et deux fois plus forte pour les démarrages aux basses températures.

Q.—Produit-elle des émanations?

R.—La batterie au nickel-cadmium n'émet aucun gaz nocif ou corrosif. On peut donc l'installer sous la banquette arrière d'un autobus, à l'abri des projections de sel et de gravier.

Q.—Y a-t-il des modèles à très haute puissance?

R.—Oui, et on les utilise avantageusement pour faire démarrer les moteurs des locomotives diesel, faire fonctionner les signaux de chemins de fer et accomplir bien d'autres rudes travaux.

Q.—Pourra-t-on se les procurer bientôt au Canada?

R.—On les fabrique au Canada et il y en a déjà sur le marché en quantités limitées.

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED

Illustrée de 72 pages "The Romance" sera envoyée
MME LEON MOREAU
RIV BLEUE
CO TEMISCOUATA QUE, TORONTO
30J56-R-80084

